

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper Mérimée. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle

ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »

NOUVELLES

ARTICLES ET CHRONIQUES

Présentations de nouvelles de Jacques Bergier et Alain Dorémieux.
Dessin de couverture de Lucien Lepiez
(Premier campement sur la Lune.)

6e Année — N° 52 Mars 1958

Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél. : TRI. 16-31 — C. C. P. Editions OPTA Paris 1848-38.
Directeur : Maurice RENAULT.
Secrétaire de rédaction : Alain DOREMIEUX.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Fantasy House, Inc. New York N. Y. (U. S. A.).

Le numéro : France, 140 *frs; Belgique,* 20 *frs; Suisse,* 1 *fr.* 75.
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Union française,* 760 *frs.* (*Recom.,* 1.230 *frs.*)
1 an : — — 1.480 *frs.* (*Recom.,* 2.390 *frs.*)

Vie et métamorphoses de Peter Finch

par YVES GANDON

Yves Gandon, actuellement Président de la Société des Gens de Lettres de France, a publié à ce jour plus de trente ouvrages, dont quinze romans et quatre recueils de nouvelles. Après son « Démon du style » *(Prix de la Critique* 1938), *la grande notoriété lui est venue principalement de cette « chronique romanesque de la sensibilité française » qu'il a intitulée* « Le pré aux dames » *et qui compte déjà huit volumes. Par ce vaste cycle, qui lui a valu tour à tour le Grand Prix du Roman de l'Académie Française* (1949) *et le Grand Prix Littéraire de la Ville de Paris* (1953), *il a entendu ressusciter, dans le cadre d'une intrigue toujours captivante et mouvementée, les époques les plus représentatives de la vie française du XIII*e *siècle à* 1900, *et il l'a fait avec un rare bonheur.*

Mais Yves Gandon est aussi « un des maîtres de l'insolite », comme l'a écrit René Lalou, et sa contribution à la littérature fantastique est de première importance. Bien avant Orwell et autres spécialistes de la « science-fiction », il a publié en 1945 « Le dernier blanc », *écrit de* 1941 *à* 1943, *et où il prophétisait notamment la guerre atomique et microbiologique et prévoyait l'extinction de la race blanche. Le roman connut un très grand succès et fut traduit en plusieurs langues.*

En 1953, *Paul Guth déclara qu'avec* « La ville invisible », *Yves Gandon élevait « l'occultisme jusqu'à l'ampleur souveraine d'un mythe ». Enfin, dans son recueil composé de cinq « histoires insolites » :* « En pays singulier », *il a traité des sujets aussi peu rebattus qu'une fin du monde ratée, la suppression obligatoire de la souffrance physique et morale, une maladie de la durée, etc.*

On verra dans « Vie et métamorphoses de Peter Finch », *récit extrait de ce recueil, l'originalité foncière du talent d'Yves Gandon auteur de récits fantastiques : elle réside dans une fusion intime de l'histoire extraordinaire et du conte philosophique : l'imagination de Wells se joint à l'ironie acérée de Voltaire dans un style dont la souplesse et la fermeté enchantent.*



I

J'AI toujours admiré avec une pointe d'envie les braves gens qui n'ont jamais conçu de doute sur leur existence personnelle. C'est dire que je n'ai jamais été assuré de la mienne propre, et cela non pas en vertu d'un raisonnement bien déduit, ni d'une vue générale du monde, mais sous l'impulsion d'un sentiment profond, plus fort que le témoignage de mes sens. Le professeur Dave O'Regans, la première fois que je m'en ouvris à lui, refusa de me prendre au sérieux. Il est vrai qu'il se ravisa par la suite, et pour cause. Un autre homme se fût-il prêté d'un cœur aussi ferme aux fanatiques expériences qu'il accomplit sur moi ? Mais que pouvait me faire d'être poisson, plante ou caillou, quand j'étais si peu convaincu au préalable d'être moi-même?

Je ne divague pas, ni ne cherche, comme on dit, à me rendre intéressant. Mon dessein est, sans plus, de rapporter avec fidélité le déroulement d'une aventure que je crois pouvoir déclarer, sans fausse modestie, unique dans l'histoire des hommes.

Je m'appelle Peter Finch et je suis né à Galway, petit port d'Irlande sur la côte atlantique, le 3 juin 1909. Mon père était capitaine au long cours. Je n'avais pas cinq ans, lorsqu'il périt avec les douze hommes de son équipage, en vue des côtes de Terre-Neuve. A douze ans, ma mère me fit entrer à l'Ecole de Navigation. J'en sortis trois ans plus tard, pour embarquer sur le cargo *Blue Star,* à destination de Bilbao. J'avais, si je puis m'exprimer ainsi, la mer dans le sang. De la mer, j'ai connu, pendant vingt années, tous les aspects dans les cinq parties du monde. Que de fois je me suis indéfiniment pénétré de son âme immense d'iode et de sel, comme pour m'évader de mon apparence transitoire, pour me délivrer et me dissoudre dans le tumulte des flots ! J'ai passé sur des ponts de navires les meilleurs moments de ma vie et, encore qu'aux escales je ne fusse pas le dernier à courir le jupon et à vider la pinte, je ne concevais pas plus haut plaisir que de naviguer.

Pourquoi, dans ces conditions, épousai-je Virginia Reeves à Londres, en 1938, au retour d'un long périple dans les mers du Sud? Je me déchirerais bien inutilement à risquer une explication. J'aimais tendrement cette Virginia blonde, que j'ai si peu connue. En juillet 1944, une *flying bomb* écrasa la cantine de la Croix Rouge où elle travaillait depuis le début de la campagne, et l'on ne put retrouver le moindre vestige de son corps.

Depuis septembre 1939, Anglais de nationalité, malgré ma naissance irlandaise, j'étais officier à bord du chasseur de sous-marins *Furious*. Je détestais la guerre, qui m'avait appris à détester les hommes. Dès ma démobilisation, je regagnai Galway. Je ne croyais plus à tous ces beaux sentiments : humanité, vertu, honneur, dont les individus se gargarisent et que les nations foulent aux pieds. Croyais-je même encore à quelque chose? Ma misanthropie farouche ne voulait plus chercher asile que dans la solitude et le silence.

Je disposais de quelque argent. J'acquis un petit cotre et j'engageai un matelot avec qui j'allais pêcher au large. Ce compagnon s'appelait Feargus et il ne parlait pas plus qu'une souche. Nous étions bien faits pour nous entendre.

Le soir, avant de me mettre au lit, je pris l'habitude d'aller boire un dernier whisky chez le vieux Patrick Casey, un ancien marin lui aussi, qui doit bien approcher des quatre-vingts ans. Je m'accoudais au comptoir et je le regardais, assis sur un escabeau, téter lentement sa pipe en terre. Rien ne bougeait en lui que ses lèvres. Il ne déplaçait pas même la tête pour surveiller la serveuse. Il m'avait connu enfant et avait navigué sur un bateau de mon père, ce qui m'autorisait envers lui à quelque familiarité.

— « Eh ! Patrick, » lui disais-je parfois.

— « Eh ! » répondait-il en jetant un filet de fumée.

Le débat n'allait jamais plus avant.

Je buvais ainsi distraitement mon whisky, tête à tête avec lui, un soir de décembre tout rayé d'une pluie glacée, quand je vis entrer dans l'épicerie un petit homme enveloppé d'un trench-coat ruisselant. Il tira son feutre détrempé, fut l'accrocher au portemanteau et commanda un gin. Du coin de l'œil je le voyais boire à petits coups. Il était brun, maigre et blême, et quand il enleva ses lunettes pour les essuyer, je fus frappé de l'intensité du regard qu'il posait sur moi. Il avait des grands yeux de myope, d'un noir profond, et curieusement dilatés, comme on voit aux oiseaux de nuit. Quand il rechaussa ses lunettes, j'eus le sentiment d'un éteignoir posé sur une flamme.

Fus-je poussé par cette secrète prémonition qui nous commande les actes nécessaires à notre accomplissement ? Rompant ma sauvagerie naturelle, je me tournai soudain vers l'inconnu au trench-coat, pour prononcer cette phrase banale :

— « M'est avis que voilà le mauvais temps installé pour une semaine. »

L'inconnu acheva de boire sa gorgée de gin et me répondit sans bouger d'une ligne :

— « Sans doute êtes-vous marin, monsieur? »

Nous engageâmes la conversation. J'appris que Mr. Dave O'Regans, professeur de biologie générale à l'Université de Dublin, avait pris sa retraite depuis trois ans, pour se consacrer à ses travaux personnels. Il vivait seul avec un domestique, dans une maison située au bord de la baie de Galway, où était installé son laboratoire. Sans avoir autrement l'intention de me faire valoir auprès de lui — et cette prétention eût d'ailleurs été risible avec un savant de sa valeur — je lui confiai qu'au cours de ma carrière je n'avais jamais cessé de me passionner à la biologie des animaux marins. J'ajoutai qu'à mon sens un homme ne présentait pas *a priori* plus d'intérêt qu'une limande ou un grondin et que, pour ma part, je n'imaginais pas que ma vie eût plus de prix.

— « En ce cas, » me dit-il avec le plus grand sérieux, « si l'on vous

proposait de changer votre qualité d'homme contre celle de poisson, vous n'y feriez aucune objection de principe? »

— « Aucune, » m'écriai-je avec une sincérité entière.

— « Si vous voulez bien, nous aurons l'occasion d'en reparler, » reprit-il en me jetant un regard aigu.

Il me convia à l'aller visiter dans sa maison de la baie, dont je ne tardai pas à devenir le commensal habituel. Je le suivais même souvent dans son laboratoire, où il m'arrivait de lui prêter la main à de menues besognes. Je n'avais pas l'indiscrétion de l'interroger sur ses recherches, mais, peu à peu, de lui-même, il glissa aux confidences. La vie, comme il sied à un professeur de biologie, avait toujours fait l'unique objet de son étude. « Je ne suis pas un métaphysicien, disait-il, et je ne crois qu'aux données de l'expérience. » Cependant ses observations de près de trente années l'avaient amené à conclure (et cette conclusion n'était pas d'une grande originalité) que si la vie, sous des formes diverses, est la même dans son principe pour tous les règnes, qu'il s'agisse d'un écureuil, d'une touffe d'herbe ou d'un atome d'uranium, elle se traduit, en définitive, par une faculté de mouvement, de mutation, ou de transmutation permanente. C'était l'organe de cette faculté qu'il s'employait à déterminer, et cet organe, il le voyait sous l'espèce d'un fluide.

— « Mais vous nagez, quoi que vous prétendiez, en pleine métaphysique, » lui répondis-je un jour où, plus longuement que d'ordinaire, il m'avait exposé son hypothèse. « Votre fluide, c'est l'*anima* des religions, c'est le principe vital d'Aristote et de van Helmont. »

— « Pas le moins du monde, » me répliquait-il paisiblement. « Il n'est pas question dans mon esprit d'un fluide impondérable, terme d'ailleurs discrédité. Disons, si vous voulez, plutôt qu'un fluide animique, un fluide substantiel. »

— « Qu'entendez-vous par là? »

— « Eh bien, un fluide qui, tout en n'étant ni élastique ni compressible, ne se conçoit pas sans un support de matière. Quelque chose de comparable, par son action, à la levure du pain. Quelque chose qui, de toute matière vivante, forme un amalgame, un alliage, qui est aussi comme le mortier aux pierres d'un mur, et dont l'absence soudaine entraîne la dissolution de toutes les parties auxquelles il était lié. »

— « Ne serait-ce pas là le périsprit des occultistes? »

Il leva les épaules.

— « Je vous ai déjà dit que je n'étais pas métaphysicien, et voilà que vous me traitez de charlatan. Si encore vous m'aviez parlé de magnétisme... »

Il secoua la tête et brisa là. Mais je le voyais plusieurs fois la semaine, il me témoignait une confiance toujours plus grande et j'avais lieu de m'étonner d'une sympathie si flatteuse pour moi. Il me prêtait des livres scientifiques, il me fournissait avec une complaisance inlassable tous les éclaircissements que je sollicitais de lui. Parfois aussi, sur ma demande, je lui contais mes voyages, la faune et la flore des pays que j'avais traversés, mes aventures, mes rêveries maritimes. J'éprouvais alors le

sentiment qu'il me mettait à l'épreuve, qu'il cherchait à m'évaluer, à sonder ma nature, à déterminer de quoi j'étais capable.

Sans doute cet examen tourna-t-il à mon avantage, car, un jour de printemps qu'il m'avait prié à sa table (et je me rappelle lui avoir alors longuement parlé des physalis, dont j'avais rencontré de magnifiques colonies roses et violettes dans les parages des Açores), comme nous venions de boire un dernier whisky, après m'avoir appliqué sur l'épaule une petite tape cordiale, il me dit en se levant :

— « Je voudrais vous montrer une chose qui, je crois, vous intéressera. Me ferez-vous l'amitié de me suivre jusqu'au labo? »

Il m'y conduisit devant une tablette où, dans un bac à demi rempli d'eau, trempait une branche noire. Sur cette branche une grenouille était accroupie, la tête seule émergeant de la surface du liquide. Ses petits yeux sombres, auréolés de jaune, brillaient d'un éclat métallique ; son immobilité était absolue.

— « Regardez bien, » reprit le professeur.

De l'extrémité d'une fine baguette de jonc, il toucha légèrement la tête de la bestiole. Celle-ci ne réagit pas.

— « Et notez bien qu'elle vit, » dit encore Dave O'Regans en continuant de la chatouiller du bout de sa baguette. « C'est une grenouille rousse de l'espèce commune, dite *rana temporaria*. Approchez-vous. »

Je me penchai sur le bac et vis, sans erreur possible, palpiter le ventre frais, blanc et tendu comme une peau de tambour.

— « Considérez maintenant ce caillou de fluorine, » fit-il en me désignant, à côté du bac, une pierre mauve, luisante, comme fouillée au ciseau, et qui évoquait un chrysanthème pétrifié à angles droits.

— « Eh bien ? »

— « Eh bien, ce que j'appelle le fluide substantiel qui gouverne toute vie — la force interne qui fait battre le cœur de cette grenouille et qui agglomère les atomes de fluor et de calcium dont est composé ce caillou cristallin — ce fluide donc a été transféré par mes soins de l'une à l'autre. La vie minérale de la fluorine anime maintenant la grenouille, et la vie animale de celle-ci est enfermée dans cette matière apparemment inerte. »

Le professeur dut percevoir l'incrédulité qui montait en moi à une déclaration aussi étrange, car il poursuivit, sans me laisser le temps de placer un mot :

— « J'ai autre chose à vous faire voir. Ceci. »

Il avait traversé son laboratoire, dont je n'ai pas dit qu'il était vitré sur trois faces et donnait directement sur la mer. Le soleil se couchait après une chaude journée, et un dernier rayon rougeâtre effleurait la partie la plus élevée du vitrage. Le rayon s'évanouit, et le crépuscule commença de s'épaissir.

— « Venez, » dit le professeur, après avoir allumé l'électricité.

Sur une tablette pareille à la précédente, il me montrait un second bac, dans lequel une autre grenouille, complètement immergée celle-là, était installée sur une petite échelle de bois blanc.

— « Vous vous en servez comme baromètre? » dis-je par manière de plaisanterie.

Dave O'Regans voulut bien sourire.

— « Vous avez remarqué que c'était une rainette, » répliqua-t-il d'un air satisfait. « Elle apartient à l'espèce *hyla arborea* et, comme son nom l'indique, vit d'ordinaire sur les arbres, où elle se nourrit d'insectes. Or il s'agissait justement pour moi de transférer son fluide à une plante. Je crois avoir réussi. »

Et il toucha de sa baguette, comme il l'avait fait pour la grenouille rousse, le corps de la rainette. La peau verte eut une sorte de frisson d'une extraordinaire lenteur, mais la bête ne changea point de position. Il toucha de même les cuisses, la tête et j'observai encore ce lent déplacement de peau qui faisait penser au frémissement d'une feuille atteinte par un faible souffle d'air.

— « Voyez maintenant cette plante, » dit le maître.

A côté du bac, une fleur en pot épanouissait ses pétales jaunes. Je reconnus cette onagre vulgaire, qu'on rencontre un peu partout dans les champs et sur les talus, avec ses feuilles lancéolées, ses boutons verts, plissés comme des bouillons de tulle.

Mon hôte continuait :

— « Les botanistes appellent l'onagre œnothère biennal, et je ne sais pourquoi les Français l'on surnommée « jambon des jardiniers ». Je l'ai choisie pour mon expérience en mémoire de l'illustre savant hollandais Hugo de Vries, qui s'est servi d'elle pour établir sa fameuse théorie des mutations. De l'animal au minéral, les résultats du transfert sont pratiquement impossibles à observer. De l'animal au végétal, en revanche, je pouvais espérer saisir certains indices convaincants. Vous allez me dire ce que vous en pensez. »

Il approcha sa baguette de la fleur au calice largement ouvert et toucha un pétale. Aussitôt l'onagre se referma comme un déclic, et je ne pus me défendre de rapprocher cette réaction si peu végétale — la sensitive et la dionée mises à part — du réflexe de la grenouille surprise et bondissant sur ses pattes.

— « Est-ce possible? » murmurai-je en secouant la tête.

J'avançai la main vers l'onagre et touchai une feuille. Sur-le-champ celle-ci parut se rétracter, se dérober à mon contact, comme si elle cherchait à fuir.

— « L'expérience est concluante, n'est-ce pas? » reprit paisiblement le professeur. « Ma grenouille rousse, avec son âme minérale, a pris l'insensibilité de la fluorine. Ma rainette, ayant échangé son fluide avec celui de l'onagre, a désormais des lenteurs de plante, et cette fleur réagit comme un animal. »

Si incroyable que semblât le fait, ce que je venais de voir m'inclinait à l'admettre. Dave O'Regans aurait donc découvert le mystérieux moteur qui anime chaque être, et il en aurait découvert non seulement le principe, mais bien le siège ; mieux encore, il se serait assuré le prodigieux pouvoir

d'opérer à volonté, comme il disait, le transfert, la substitution de ce principe vital qui commande les trois règnes.

Bien que je ne sois pas grand philosophe, je ne laissais pas de discerner l'importance de l'événement. Celui-ci ne confirmait-il pas, de la façon la plus formelle, c'est-à-dire par la leçon de l'expérience, que, comme la matière, la vie était une et qu'il n'y avait pas entre l'animal, le végétal et le minéral une différence de nature, mais simplement d'espèce? Il établissait aussi indirectement que la transmigration des âmes n'était pas un mythe absurde et que la métempsycose de l'Inde et de l'Egypte, de Pythagore et de Platon n'avait rien que de judicieux et de raisonnable.

Un doute, cependant, subsistait en moi. Les réactions que j'avais pu observer sur la grenouille rousse, sur la rainette et sur l'onagre n'étaient que des réactions muettes. Assurément elles apportaient les présomptions les plus fortes en faveur de l'explication fournie par le professeur O'Regans ; mais, bien que l'honnêteté scientifique de celui-ci ne pût être mise en question, il n'était pas interdit de penser qu'il avait pu être abusé par des anomalies de caractère occasionnel. L'extraordinaire sensibilité de l'onagre m'eût-elle surpris au même degré, si je n'avais pas été prévenu qu'en elle le génie d'un homme avait réussi à faire palpiter le fluide vital d'une rainette? L'immobilité pétrifiée de la grenouille rousse m'eût-elle paru autre chose qu'une singularité imputable à quelque trouble physiologique, si Dave O'Regans ne m'avait d'abord affirmé avoir incorporé à cet animal la force mystérieuse qui avait précédemment déterminé la cristallisation d'un caillou de fluorine?

J'exprimai ce doute au professeur. Il éleva la main, et ses yeux brillèrent derrière ses lunettes.

— « J'aurais été déçu de vous voir enregistrer mes résultats sans regimber, » dit-il, « et j'attendais vos objections. Il est certain que, dans une aventure de cette importance, le seul moyen de contrôle irréfutable appartient à l'homme même. Oui, tant qu'un homme de bonne foi n'aura pas accepté de se prêter au transfert de son fluide substantiel sur un animal ou, mieux encore, un végétal, sinon un minéral, mes expériences resteront sujettes à caution. Mais où trouver un homme capable d'un tel dévouement pour la science? Il faudrait un héros, ou un désespéré susceptible de comprendre l'immense portée de son acte. Pour la première fois depuis nos lointains ancêtres de Néanderthal et de Cro-Magnon, l'énigme de la vie est sur le point d'être déchiffrée. Mais je ne puis rien faire seul. Et, d'ailleurs, la bonne volonté ne suffirait pas à celui qui m'accorderait assez de crédit pour courir le risque. J'aurais besoin d'un homme intelligent, doué d'un esprit d'observation particulièrement développé, d'un homme de méditation, qui aurait en même temps les vertus d'un homme d'action. »

— « Ne vous semble-t-il pas, » répondis-je, « qu'un marin ferait assez bien votre affaire? »

— « J'y ai déjà pensé, » répliqua-t-il en hochant la tête.

— « Eh bien, » repris-je, « vous vous rappelez, monsieur le professeur, ce que je vous disais un jour touchant ma vie propre. Dès mon enfance,

j'ai ressenti l'impression d'une sorte de bizarre disponibilité. J'étais Peter Finch, mais je ne voyais aucun obstacle à être le lendemain Joseph ou William ou Conrad. J'ai toujours pensé, à mesure que j'avançais en âge, que mon état n'offrait rien d'immuable. L'infortune, qui ne m'a pas épargné, m'a fait puiser dans cette pensée un grand réconfort, une secrète douceur. Vous ne m'avez cru qu'à demi. Vous avez voulu m'éprouver en me raillant. Je vous jure pourtant que je n'ai jamais été plus sérieux. Être un autre, quelle libération ! Vous me direz que l'homme collectif d'aujourd'hui est interchangeable. Il ment, il vole, il tue, il est perfide et nuisible à tous les échelons et dans tous les milieux. Mais être une bête innocente, un chat, un cheval en liberté, un poisson dans la mer, ou, végétal, un bel arbre dans un jardin, une cactée dans la paix du désert, quel rêve ! »

Dave O'Regans me saisit une main, qu'il pressa aves effusion.

— « Merci, » me dit-il, « j'avais deviné que vous seriez mon homme. Rentrez chez vous et revenez demain matin. Je vous expliquerai tout. »

Le lendemain, de bonne heure, je sonnais à la porte de la maison de la baie.

— « Vous sentez-vous prêt? » me demanda aussitôt le professeur.

Sur ma réponse affirmative, il commença par m'exposer les prodigieuses perspectives ouvertes par ses expériences. Si l'étincelle vitale d'un homme pouvait être transférée à un autre homme, quel empêchement y aurait-il qu'un grand esprit, sur le point de déserter un corps ruiné, fût transféré à un jeune corps sain, mais habité par une âme indigne, à celui d'un criminel, par exemple, condamné à la peine capitale? Les êtres d'exception pourraient ainsi voir leur vie prolongée pour le plus grand bien de l'espèce. Les criminels, de leur côté, au lieu de subir le châtiment suprême, pourraient être neutralisés par le transfert de leur fluide substantiel au corps d'un animal inoffensif, tandis que l'intelligence des bêtes ferait, du même coup, l'objet de la première enquête menée avec une possibilité d'expression directe. Les bêtes au fluide transféré parleraient ou seraient en état de parler comme les hommes.

La voix de Dave O'Regans vibrait ; dans ses yeux sombres brûlait une flamme impérieuse. Pourtant, son argumentation me laissait incertain dans la mesure où elle se fondait sur la capacité de l'homme à user de ses conquêtes selon la raison et l'équité. Que le pouvoir du transfert fluidique appartînt seulement à un individu ou à un gouvernement sans scrupules, et les bénéficiaires de la merveilleuse découverte ne seraient ni les grands esprits ni les êtres d'exception, mais les tyrans et les filous.

J'en fis l'observation au professeur, qui parut frappé.

— « Vous avez raison, » me dit-il après un temps de réflexion. « Mais vous êtes le seul dépositaire de mon secret. Vous le garderez pour vous, et je veillerai, par la suite, à choisir mes confidents. Ce n'est pas l'utilisation ou la vulgarisation de la découverte qui intéresse le chercheur, mais cette découverte même, la pierre qu'elle apporte à l'édifice du savoir. Aussi bien, si vous n'êtes plus disposé à me servir de sujet, soyez assuré que je ne vous en tiendrai pas rigueur. »

Je lui affirmai que je n'avais pas changé d'avis. Il me frappa cordialement sur l'épaule et reprit :

— « Tranquilisez-vous d'ailleurs. J'ai tout lieu de penser que l'expérience à laquelle vous allez être soumis n'entraînera pour vous aucune souffrance. Il serait trop long de vous détailler une méthode qui a nécessité des années de recherche et une minutieuse mise au point. Je puis cependant vous dire qu'elle comporte trois stades. Le premier ressortit à la faculté hypnotique. Je commence par placer mon sujet en état de catalepsie. Vous m'objecterez que, si le sommeil hypnotique est concevable pour un animal, il semble moins admissible pour une plante et, *a fortiori,* pour un minéral. J'ai marqué le premier pas, lorsqu'une longue suite d'expériences m'a permis d'établir que la sensibilité végétale (car elle existe) était incapable d'une résistance victorieuse à la sensibilité animale. Inutile d'ajouter que la réaction minérale était moindre encore. Ma tâche se trouvait de la sorte infiniment simplifiée et, pour en venir au cas de ma rainette ici présente, après l'avoir réduite à cette condition de cire molle qui caractérise le syndrome de la catalepsie, je l'ai située, ainsi que l'onagre que vous voyez, au centre d'un champ magnétique propre à dilater ou à condenser des groupes d'électrons, comme dans le microscope justement qualifié d'électronique. Mais, au lieu que l'action de ce champ fût optique, elle avait pour effet de rendre le fluide substantiel presque soluble, je veux dire flottant, incertain, comme à la merci d'une violente sollicitation qui l'eût appelé ailleurs. L'opération, bien entendu, n'était pas sans danger. Je risquais, par une action trop brutale, d'aller au-delà de mon dessein et de provoquer la mort de ma rainette. Il s'agissait, vous le savez, de faire passer le fluide de la rainette dans l'onagre, et réciproquement. Je m'y suis efforcé pendant des semaines, en recourant, comme au premier temps de l'expérience, à l'impératif hypnotique. J'ai usé à ce jeu trois rainettes et autant d'onagres. Le fluide substantiel désertait bien ma grenouille, tandis que l'onagre perdait le sien, mais l'interférence s'accomplissait mal. Faute, peut-être, d'une précision de quelques millimus (le millimus correspondant, je vous le rappelle, au millième de millimètre) le cœur de la rainette cessait de battre, tandis que l'onagre fléchissait sur sa tige, jaunissait et se fanait sur-le-champ. J'ai enfin compris que la disposition de mes sujets dans le champ magnétique n'était pas à son point optimum, le seul qui permît le transfert. A ma quatrième rainette, celle que vous voyez dans ce bac, j'ai réussi. »

— « Mais ces tâtonnements inévitables, » fis-je doucement, « ne se reproduiront-ils pas lorsque, pour la première fois, vous appliquerez votre méthode à l'homme? »

— « Je ne le pense pas, » répondit-il, « car le transfert de la grenouille rousse à la fluorine a été immédiat. J'ai tout prévu. Il me suffira, dans le cas de l'homme, d'agrandir le champ magnétique. Mais je vous répète que je ne veux exercer sur vous aucune pression. Si vous acceptez de me prêter votre concours, ce devra être en toute liberté. Naturellement votre transfert sera limité dans le temps. Vous en fixerez vous-même la durée : une heure, un jour ou plus, à votre gré. Vous serez animal, plante ou

minéral, mais je vous promets solennellement que vous redeviendrez homme. »

— « Je n'ai pas à revenir sur ma décision, » lui dis-je encore, « et je voudrais seulement vous poser une dernière question. En admettant que, par malchance, l'expérience échouât, que pensez-vous que deviendrait le fluide substantiel échappé de mon corps ? »

Le savant leva les épaules et prononça lentement :

— « Sur ce point, mon cher Peter, je n'en sais pas plus qu'un petit enfant, et nous en sommes, jusqu'à nouvel ordre, réduits aux conjectures. Je crois seulement qu'aucun fluide ne se perd et qu'en cas d'échec, le vôtre finirait par animer un nouvel être organisé, mais après un temps indéterminable, qui sans doute lui aurait fait perdre toute mémoire de sa qualité première. C'est l'instantanéité du transfert qui doit permettre au fluide humain de garder ses caractéristiques substantielles, dont la principale est la mémoire. »

J'observai que la vie ne m'était pas assez chère pour que je trouvasse si terrible de la perdre. Il me demanda alors par quel genre de métamorphose il me plairait de commencer le cycle des transferts. Je ne réfléchis pas longtemps. A travers le vitrage du laboratoire, j'apercevais la vaste baie de Galway, dont les flots glauques miroitaient à perte de vue. Le panache noir d'un petit vapeur, au loin, biffait le ciel d'une fraîcheur de bleuet. Je me rappelai toutes ces années passées sur un pont de bateau, entre l'éther insondable et l'eau infinie. Je me revoyais, dans les mers tropicales, considérant, le jour, les vols d'exocets bleus au ventre d'argent, et, la nuit, ces bancs de radiolaires aux phosphorescences d'émail, qui me faisaient penser à des yeux de chat. Au large de nos côtes, le plancton comprenait aussi de ces êtres étranges au corps transparent, les vélelles corsetées d'une voile d'azur, les béroés en forme de clochette, qui produisent une douce lumière bleuâtre, et cet autre cténophore, dit *cestus Veneris*, ou ceinture de Vénus, pareil à une souple lanière de moire bordée de cils irisés.

Le nom eût suffi à décider un poète. Je me tournai vers le professeur.

— « Je voudrais être un *cestus Veneris,* » lui dis-je.

Il s'inclina.

II

Nous n'embarquâmes que trois jours après, sur le *Monaghan,* un fort bon yacht de huit hommes d'équipage. Il avait fallu, au préalable, transporter à bord les instruments nécessaires, qui étaient d'un maniement délicat. Nous appareillâmes au crépuscule, et le maître me fit l'amitié de me laisser commander la manœuvre.

La fortune nous servit. La mer était calme et la nuit sans lune, mais ruisselante d'étoiles. Nous n'avions pas couvert plus de dix milles quand la mer parut s'illuminer sur une vaste étendue, comme si, tout près de la surface, avaient flotté entre deux eaux d'innombrables lanternes au feu

opalescent. C'était, à n'en pas douter, un banc de cténophores, et je fis stopper les machines. Peu après, nous jetions nos filets spéciaux d'étamine de soie, qui, dès le premier essai, ramenaient, entre autres spécimens du plancton, nombre de béroés et une dizaine de très beaux types de *cestus Veneris,* mesurant de trente à quarante centimètres de longueur.

— « Lequel choisissez-vous? » me demanda le professeur, lorsqu'il eut isolé ces derniers dans un bac.

Je regardais ces êtres cristallins, décelables surtout à quelques points rouges ou brillants de leur corps. Nous fîmes l'obscurité dans le laboratoire, pour que mon choix pût s'exercer avec plus de discernement, et un étonnant spectacle s'offrit à nos yeux. Les *cestus Veneris* se déplaçaient en ondulant comme des guirlandes de clarté, et leur jeu gracieux éclairait la pièce d'une lumière douce et comme irréelle. Les palettes vibratiles qui bordent leur corps plat palpitaient avec une délicatesse infinie et, bien que le bac ne fût pas de grande dimension, ils s'évitaient comme sans effort, heurtant seulement la paroi de verre, dont ils s'écartaient aussitôt pour repartir du côté opposé.

— « Professeur, » dis-je, « je serai volontiers n'importe quel *cestus Veneris,* mais non un *cestus Veneris* captif. Je vous demande donc de me promettre que, sitôt le transfert accompli, vous me rendrez à la mer. Je crains seulement qu'il ne vous soit impossible, dans ce cas, de me faire réintégrer mon enveloppe humaine, en admettant que, le moment venu, je n'aie pas été dévoré par un monstre marin. »

— « Quelle idée ! » s'écria Dave O'Regans. « Le fluide substantiel est mesurable et les ondes électromagnétiques me permettront de vous rapatrier sans plus d'affaire. »

— « Alors, faites vite ! »

Un seul *cestus Veneris* fut conservé dans le bac. Je m'assis à côté, sur une chaise, et le professeur me demanda de le regarder bien en face. J'ai dit combien j'avais été frappé, à notre première rencontre, par le sombre éclat de ses yeux. Ses pupilles me donnèrent soudain l'impression de s'élargir indéfiniment, de croître aux dimensions de deux énormes soleils noirs, et je sombrai presque aussitôt dans le sommeil hypnotique...

Lorsque je repris conscience, j'avais quitté ce corps avec lequel j'avais vécu pendant près de trente-sept années. Je glissais dans un élément mol et ductile, où je n'éprouvais nulle sensation de froid ou de chaud, mais seulement celle d'une aisance, d'une accommodation extraordinaire et telles que je n'en avais jamais connu de pareilles, bipède embarrassé de ses quatre membres absurdes, sur la terre ferme des hommes. Ce corps translucide et luminescent qui, désormais, était le mien, j'en connaissais la perfection précieuse, l'achèvement accompli. Cette frange ciliaire, qui l'environnait comme une fine dentelle, n'était pas seulement un instrument de motilité, mais encore l'appareil protecteur d'une sensibilité ombrageuse, qui l'avertissait, mieux que le plus subtil des odorats, des approches périlleuses ou suspectes.

J'en étais là de mes réflexions de cestus Veneris *animé par un esprit*

humain, quand je m'arrêtai net, pour faire aussitôt demi-tour. J'avais failli donner du nez (devais-je encore parler de nez?) dans un obstacle dont je percevais l'abrupte roideur et qui était évidemment la paroi du bac.

Mais le professeur O'Regans était de parole. Je n'avais pas eu à parcourir plus d'une dizaine de fois les quatre faces de mon étroit domaine, lorsque je ressentis un soulagement indicible, assez comparable à celui d'un homme qui, enfermé dans une chambre close, à l'air confiné, se voit soudain rendu au libre espace. Et je compris que je venais d'être restitué à la mer...

Je suis un cestus Veneris *en plein océan, à quelque dix milles au large des côtes. Je perçois tout un monde nouveau, infiniment plus complexe que celui que je viens de quitter, un monde grouillant d'innombrables présences en éveil. Un cercle de tremblante lumière vient d'être tracé autour de moi. C'est un individu de mon espèce à l'époque du frai. Je le discerne à cette émanation subtile, au léger goût de phosphore, qui chatouille mon flair gustatif, et je me rappelle, en même temps, que le* cestus Veneris *possède les deux sexes, mais que ceux-ci n'étant pas mûrs à la même époque, il ne peut se féconder par ses propres moyens. D'autres évolutions lumineuses m'environnent de toutes parts, et je les distingue moins que je ne les devine. Je suis au centre de ce banc de cténophores que mes yeux d'homme avaient découvert tout à l'heure, du haut du* Monaghan.

D'autres êtres, de toutes formes et de toutes dimensions, montent et descendent dans l'eau obscure. Mais ces formes et ces dimensions ne me sont pas révélées par l'organe de la vue. Je les évalue ou les délimite surtout par cet ébranlement vibratoire qui, provoqué par leur déplacement, vient frapper, comme une antenne, tout mon système sensoriel. Je saurais que cette forme compacte, à quelques pieds de moi, est la grosse méduse que les océanographes appellent rhizostome de Cuvier, si même je ne subodorais cette âcre sécrétion, qui déjà me le ferait identifier entre mille. Fuyons ce voisinage malsain. Voici encore une porpita, ronde comme une lune minuscule, et dont la délicate chevelure grelotte comme une aigrette de roseau sous la brise.

Cependant, je me nourris ; je prends conscience que je me nourris, sans avoir à m'inquiéter de cette alimentation naturellement offerte. Chaque goutte d'eau que j'avale est relevée d'un goût urticant de diatomée, d'une fraîcheur poivrée d'algue microscopique. (Je ne crois pas me tromper beaucoup en classant ainsi les saveurs.) Et je comprends qu'aucune des manifestations de la vie sous-marine ne s'interrompt la nuit. Ni le besoin ni même la pensée du sommeil ne se présenteraient à mon esprit. Il est vrai que la nouveauté du spectacle — ou, plutôt, de la situation — pourrait suffire à me tenir en éveil. D'où vient donc que, peu à peu, une sorte de stupeur léthargique s'empare de moi? Serait-ce la condition normale du cestus Veneris *que je suis devenu? Mes mouvements deviennent machinaux ; ce n'est plus la tête qui commande, et*

je m'abandonne aux réflexes d'un instinct dont l'automatisme fonctionne sans à-coups.

Combien de temps dura cet état de fausse somnolence et, au fait, ne pouvait-il pas être lié à ce qui, dans mon esprit d'homme, subsistait de la routine nocturne du repos ? Honnêtement, je renonce à en décider. Il me souvient, en tout cas, qu'une nouvelle ardeur, brusquement, m'habita, et que ce renouveau coïncidait avec l'apparition d'une immense nappe rose déployée sur la mer. C'était le jour. Une trouble clarté, peu à peu, entra dans la profondeur. Les cestus Veneris *qui ondulaient dans mon voisinage perdirent leur rayonnement, et, avec eux, je plongeai pour m'éloigner de la surface...*

Le soleil donne maintenant, assez loin au-dessus de moi, par-delà une épaisse muraille d'eau, mais sa lumière atténuée pénètre encore assez dans cette région pour que la vie y ait repris une terrible turbulence. Je me tiens dans un affût constant, gouverné tour à tour par l'audace et la crainte. Je happe au passage des œufs et des larves, des spores d'algues et quelque minuscule alevin, dont l'absorption, commandée par la loi planctonique, m'est un plaisir et une vertu.

La compétition est d'ailleurs particulièrement sévère dans cette quête des proies qui, pourtant, abondent, et flottent ou tombent en pluie de la surface. Ce ne sont plus seulement les cestus Veneris *et les béroés qui me disputent la nourriture, mais quantité d'autres poissons, de taille parfois inquiétante. Un carrelet file devant moi comme une flèche. J'échappe de justesse, par une brusque plongée, à un grand labre bleu, qui se venge sur un compagnon moins prompt. C'est ma première alerte sérieuse, non la plus grave. Quelques secondes après fonce sur moi un congre qui me paraît gigantesque. Un bond heureux m'épargne, pour le malheur d'un petit copépode, gobé dans l'instant comme un grain de raisin par la gueule féroce.*

Le danger, désormais, est de tous les moments. Je me rappelle, dans un éclair, le sourire avec lequel j'évoquais au professeur O'Regans l'éventualité d'être dévoré au cours de mon transfert. Nous sommes convenus que ma métamorphose ne durera pas plus de vingt-quatre heures. Parviendrai-je à ce terme sans dommage ? Je me le demande avec une sourde angoisse, tandis que mon système ciliaire m'avertit d'une nouvelle proximité redoutable : un céphalopode de grande taille — est-ce une pieuvre ? est-ce un calmar ? — opère au-dessus de moi. Le liquide noir qu'il sécrète, pour se rendre invisible, forme une nuée au centre de laquelle il se prépare à l'attaque. Et cette nuée, qui le protège d'un être plus puissant que lui, tout en le dissimulant aux proies possibles, multiplie la menace. Cestus Veneris *et béroés s'égaillent et fuient à l'envi dans une direction que l'instinct me désigne comme celle de la côte. Je les suis, plongeant et remontant dans une course panique. Après un temps indéfini, j'ai gagné un canton plus calme. Je m'y laisse aller à une agréable nonchalance. Une mince pellicule d'eau me sépare de la surface. La mer est d'huile, et le soleil au zénith m'apparaît comme une diffuse tache d'or*

qui tremble. Je continue d'absorber des êtres planctoniques, dont la plupart sont invisibles et dont j'apprécie la saveur fondue dans l'eau nourricière. Mieux encore que dans le bac, où je me familiarisais avec lui, je connais la merveilleuse supériorité de ce corps lisse, souple et d'une agilité incomparable, sur la lourde carcasse humaine. Je règle à ma guise, sans apparence d'effort, ma direction et mon allure. Comme un avion conquiert à la verticale les couches supérieures de l'air, je puis monter tout droit, comme aspiré par une forme ascensionnelle dont je suis seul maître et qui n'est pas fonction d'instruments extérieurs à moi-même, mais de mes seuls organes vivants. Pareillement je pique vers le fond, jusqu'où pénètre glorieusement la lumière du jour. J'y découvre un balanoglossus d'assez grande taille, dont s'agite doucement la trompe antérieure et qui répand une désagréable odeur d'iodoforme. J'observe aussi quelques actinies bleues et roses et des astéries du plus beau roux vénitien, dont je m'écarte avec prudence, car leurs ambulacres sont les véhicules d'un poison violent. Dommage d'ailleurs, car, tout près d'elles, parmi des gorgones écarlates et des fucus violets, s'étagent de rares échantillons de l'éponge espériopsis, imbriqués les uns dans les autres comme des fleurs blanches, et que j'eusse aimé considérer de près.

Je remonte avec tranquillité. Me serais-je grisé de mes évolutions au point d'oublier la fuite du temps? Il me semble que l'eau se fonce à l'approche du soir. Les tons de pourpre qui frémissent là-haut, à la surface, sont ceux du couchant. Ma vie de cestus Veneris *aura-t-elle été si courte? Le professeur O'Regans, à bord du* Monaghan, *déjà ne s'apprête-t-il pas, comme il disait, à me rapatrier au pays des hommes? Jouissons vite, dans toute sa plénitude, de ce répit qui nous est laissé. Un béroé voisin décrit dans ses déplacements, toujours les mêmes, une sorte de courbe ellipsoïdale, comme un enfant qui se balancerait sur une escarpolette. Pourquoi le jeu serait-il réservé aux animaux dits supérieurs et les poissons ne se divertiraient-ils pas à la façon des êtres prétendus raisonnables?*

A peine ai-je formé cette réflexion qu'une confusion inexprimable se manifeste dans mon univers. L'alerte est apparemment plus grosse de danger que ce matin, lorsque le céphalopode distillait son nuage noir. Des amphipodes irisés aux pleuromma et aux chétognathes pareils à de petites torpilles de cristal, des lourds turbots et des molles limandes aux janthines mauves et à ce glaucus biscornu qui évoque les bêtes hiératiques des blasons médiévaux, toute la faune du plancton tourbillonne, plonge, remonte, se disperse dans tous les sens. J'interroge l'instinct déposé dans mon corps de cestus Veneris, *et il m'enseigne qu'une énorme migration de saumons de printemps, venus du grand large, se dirige vers la côte, en direction, sans doute, de l'embouchure du Shannon. Ces êtres, d'une taille passablement terrifiante pour un modeste cténophore, dévorent tout ce qu'ils rencontrent sur leur passage. A l'affolement général, j'ai tôt deviné que ses ennemis impitoyables forment par leur masse un barrage compact entre la haute mer et le rivage. On ne peut donc leur échapper qu'en gagnant du plus près la zone côtière, où un autre danger*

m'attendra sous la forme des congres tapis dans les fissures du roc et des gros crustacés aux aguets dans le sable ou la vase.

Comme pour diminuer encore mes chances d'échapper à un destin funeste, la nuit s'est épaissie tout à coup. Je vois l'épaisseur pélagienne zébrée d'innombrables traits lumineux, tracés par des organismes pareils au mien et je songe que si, le jour, notre transparence peut, dans une bonne mesure, nous secourir, cette faculté de produire la lumière nous dénonce, de nuit, sans recours, à la voracité des monstres marins. De plus en plus, la terreur inspire ceux dont je suis appelé à partager le risque mortel : par centaines, par milliers, ils forment eux-mêmes une migration terrifiée, qui voudrait devancer l'autre avec de trop faibles chances d'y parvenir.

J'aperçois enfin les formes sinistres, des formes sombres, fusiformes, à la gueule formidablement armée, qui avancent vers moi comme des destroyers en ordre de bataille : l'avant-garde des saumons. Je me rappelle ces submersibles ennemis que je chassais encore, avec mon Furious, *un an plus tôt. C'est moi qui suis aujourd'hui la proie marquée. A quoi bon lutter? Le professeur O'Regans ne doit pas me faire réintégrer mon corps humain avant quelques heures. Je renonce à bouger, tout palpitant d'angoisse, négligeable phosphorescence perdue au milieu des eaux. A peine si j'ai le temps de recommander mon âme à Dieu...*

III

Mes paupières battirent et un frisson me parcourut. Quelle impression de froid *absolu* je ressentais par tout le corps ! Et, oh ! surtout, le pénible, l'affreux vertige né de ces deux globes ténébreux qui me semblaient fondre sur moi à une vitesse inimaginable, comme pour me broyer sous leur masse ! Par bonheur, voilà qu'ils s'arrêtaient dans leur course effrayante, et non seulement ils s'arrêtaient, mais ils s'éloignaient lentement, lentement et je découvrais que ces globes obsédants n'étaient autres que les yeux de l'excellent Dave O'Regans. J'étais assis devant lui, comme la veille, lorsqu'il avait transféré mon fluide humain dans le corps d'un *cestus Veneris*. Il me regardait, dans l'expectative passionnée du savant sûr de soi, mais prévenu qu'un seul instant de distraction peut faire chanceler la fortune.

— « Professeur, » murmurai-je en m'efforçant de sourire.

Il poussa un profond soupir et prit mes mains qu'il serra avec effusion.

— « L'expérience a réussi, » dit-il, tandis que son visage reflétait un soulagement indicible.

— « J'ai froid, » fis-je encore.

— « Rien d'étonnant à cela, cher Peter. »

Il me versa un grand verre de whisky, que j'avalai d'un trait, et l'alcool m'eut vite ranimé. Je me levai pour faire quelques pas dans la cabine, et constatai que si la bonne chaleur animale revenait graduelle-

2

ment dans mes membres, ceux-ci me paraissaient aussi gauches et lourds que ceux d'un enfant qui apprend à marcher. Dieu ! que j'étais plus agile et sensible à l'exacte destination de la moindre partie de mon corps sous ma forme de *cestus Veneris!*

Le professeur continuait de poser sur moi un regard pénétrant, chargé de gratitude.

— « Comment vous remercier, Peter? » reprit-il, lorsque je fus revenu m'asseoir près de lui. « Vous comprenez mes sentiments, ils dépassent les mots. Vous sentez-vous maintenant assez d'attaque pour me conter dans le détail ce qu'a été votre vie depuis hier? Je n'ai pas besoin de vous dire avec quelle impatience j'attends votre récit. »

Je lui répondis que mon intention n'était pas de le faire languir, mais que je voulais savoir d'abord pourquoi il avait avancé de quelques heures mon retour à la condition humaine. Il m'apprit que cette décision était due à une remarque de mon matelot Feargus, embarqué à ma demande sur le *Monaghan*. Ce taciturne avait observé, à la chute du jour, la migration de saumons qui aurait pu me coûter la vie. Il l'avait signalée ; le professeur, comprenant le danger, avait agi sans retard. Brave Feargus !

Là-dessus, je fis au savant le récit de mon étrange vie d'un jour dans la profondeur atlantique. Il m'écouta sans m'interrompre et me pria de coucher ma narration sur le papier. Je lui demandai, de mon côté, comment avait réagi mon corps habité par le fluide du *cestus Veneris*, et il me communiqua ses notes. Elles corroboraient mon propre rapport et ses précédentes observations. Après quelques minutes de stupeur inerte, le cténophore humain s'était manifesté par un regard d'une étonnante mobilité, puis par une succession de bonds, de soubresauts et d'ondulations qui soumettaient sa malheureuse carcasse à une gymnastique insolite. Il s'était dressé sur ses jambes, mais ç'avait été pour se jeter aussitôt à plat ventre. Relevé par le professeur, dont il ne subissait pas l'intervention sans un visible effroi, il avait par trois fois repris sur le plancher la position horizontale. Pas un instant il n'avait paru prendre conscience des possibilités d'utilisation de ses bras et jambes. En résumé, tout s'était passé comme si le fluide substantiel du *cestus Veneris* manifestait une rigoureuse intolérance, une inadaptation insurmontable à ma physiologie. Comme, pour ma part, je m'étais tout de suite familiarisé avec son corps planctonique et que j'en avais presque immédiatement éprouvé les ressources, le professeur en inférait que, si l'intelligence humaine peut s'ajuster d'emblée à une forme animale et en prendre la mesure, l'instinct de la bête ne lui permet pas, à première vue, un commerce aussi facile avec notre grossière enveloppe. Il ajoutait que, d'ailleurs, nous avions joué la difficulté en adoptant un poisson pour premier sujet. A son sentiment, un mammifère supérieur eût rendu l'expérience sinon plus passionnante, du moins plus probante à l'égard des possibilités d'appropriation de l'organisme au principe vital. Jusqu'à preuve du contraire, il estimait que ce principe — et qu'on l'assimilât ou non à l'âme dont parlent les religions — était de même nature chez tous les êtres vivants.

Et il ne désespérait pas de faire un jour parler une bête par une bouche d'homme.

Ces considérations m'avaient rappelé le moment terrible où, quelques heures plus tôt, menacé d'une mort imminente, j'avais recommandé mon âme à Dieu. Je demandai au professeur comment la croyance en un Créateur de toutes choses et qui avait doté l'homme d'un corps et d'une âme, était, selon lui, conciliable avec le transfert d'une âme d'homme dans un corps de poisson.

— « Quoi de plus simple? » me répondit-il. « Ne peut-on pas greffer l'œil d'un homme sur un autre homme? Pourquoi ne grefferait-on pas une âme? Pure question de technique, où la divinité n'est pas engagée. Prenez garde, au demeurant, que cette greffe, ou plutôt ce transfert, justifie ma théorie sur la nature identique du principe vital — qu'on peut, si vous le voulez, appeler l'âme — dans tous les règnes. »

Cette conversation, succédant aux rudes émotions de mon sauvetage *in extremis,* avait achevé de m'épuiser. Tandis que nous parlions, le *Monaghan* avait remis le cap sur Galway. Nous ne tardâmes pas à accoster. Le professeur m'offrit de m'héberger ; mais je préférais rentrer chez moi, où, à peine allongé sur mon lit, je m'endormis pesamment.

Un coup de sonnette me tira d'un sommeil qui m'avait tenu quatorze heures d'affilée. Un soleil éclatant illuminait ma chambre. J'entendis au rez-de-chaussée la voix du professeur O'Regans. Tout en assistant à mon breakfast tardif, il me prodigua les marques de la plus prévenante amitié. Il pensait qu'avant de poursuivre le cycle de nos expériences, je devais m'accorder un peu de repos, et me proposa de faire avec lui une petite promenade aux environs de la ville.

Une heure après, nous roulions dans sa voiture sur la route du lac Corrib. Arrivés à Oughterard, nous laissâmes l'auto dans un garage et poursuivîmes à pied. Nous touchions à la région sauvage de Connemara. Des mouettes, des courlis et d'autres oiseaux de mer poussaient au-dessus de nous leurs cris aigres. Nul autre signe de vie dans cette solitude à la végétation chétive et rare. Environ quatre heures de relevée, nous parvînmes sur une sorte de plateau désolé, parsemé de pierres noires et brillantes. Un lac, qui n'avait guère plus d'un demi-mille de circonférence, arrondissait à nos pieds sa paisible flaque d'argent. Nous nous assîmes à même le roc, et le professeur me parla de mon second transfert. Je me déclarai disposé à le subir dès le lendemain.

— « En ce cas, » dit-il (et, de contentement, le sang affluait à son visage) « il faut tout de suite rentrer à Galway. Il va de soi que vous avez le choix du végétal, comme vous l'eûtes de l'animal. Que penseriez-vous d'un chêne, d'un vieux chêne bi ou tricentenaire? Il est vrai que nous n'en avons pas dans la région. Nous devrions donc nous éloigner. Il y a mieux, d'ailleurs. On a signalé en Californie des eucalyptus et des sequoias, dont l'âge est évalué à plus de mille ans... »

Cette longévité ne me semblait pas un motif suffisant pour engager ma préférence, et je restais perplexe, lorsque, trois milles avant Galway, un pneu arrière de la voiture creva. J'aidai le professeur à changer la

roue et, comme il serrait les derniers boulons, mon concours lui étant désormais inutile, je considérai le paysage à l'entour. Des deux côtés de la route s'étendaient des prés d'un beau vert humide, où paissaient quelques vaches. Le jour baissait rapidement et, du côté de la mer, s'étalaient dans le ciel de larges bandes roses. Comme le vent venait de se lever, sur le revers du talus herbeux, j'aperçus un pied de pâquerette, dont les fleurs tremblaient sur leurs tiges frêles. A quoi bon chercher plus loin? Je me tournai vers mon compagnon.

— « Professeur, » lui dis-je en désignant la petite touffe frémissante, « voici mon choix. »

Il se pencha et eut un léger sourire.

— « *Bellis perennis,* autrement dit pâquerette vivace. Voilà de la modestie. »

Je lui demandai de procéder aux opérations de transfert peu avant l'aube et de me restituer au monde des humains à la tombée du jour. J'exprimai aussi le désir qu'il ne demeurât pas près de moi tout le temps de ma vie végétale et qu'il revînt seulement au terme prévu pour celle-ci. Il m'en fit la promesse.

Le surlendemain, à trois heures du matin, sans plus de difficulté qu'il s'était incorporé à un *cestus Veneris,* mon fluide vital animait un pied de pâquerette.

La nuit est calme et fraîche. L'idée ne m'était jamais venue que les végétaux ne voient pas. *Faute d'organes de ce que nous appelons la vision, la notion de couleur n'a rien qui me soit perceptible comme à des yeux d'homme. Je sens pourtant, tout autour de moi, la présence immense de l'obscurité nocturne. Comment exprimer cette sensation d'espace, de noirceur épaisse, de protection rassurante, apportée par la nuit? Je suis enveloppé d'un cocon de ténèbres, enseveli au profond d'un gouffre perdu, mais tutélaire...*

Pas plus que je ne vois je n'entends, au sens, du moins, que les hommes prêtent à l'audition proprement dite. Quelle est donc cette inquiétude qui me saisit soudain, de l'extrémité sensible des radicelles enfoncées dans l'humus aux tendres pointes des fleurons? C'est que des pas tout proches, puis un grondement, traduit par tout un système de violentes vibrations, ébranlent dans mon proche voisinage l'air et le sol. Et je crois comprendre que Dave O'Regans vient de regagner sa voiture et qu'il s'éloigne.

Je ne m'étais pas trompé. Voici revenu le silence. Si je ne vois pas, il m'apparaît toutefois que j'éprouve avec une acuité exquise l'innombrable vibration des étoiles. Comment ne l'avais-je pas compris plus tôt? Le végétal dispose d'un seul sens, mais qui rassemble les propriétés de tous les nôtres. Il est un véritable collecteur d'ondes ; il reçoit par toute sa cénesthésie le moindre ébranlement provoqué autour de lui par chaque source énergétique. Et comme il n'est pas de corps vivant qui n'émette ses ondes particulières, je découvre avec une croissante surprise que la

sensibilité d'un pied de pâquerette est infiniment plus subtile et, à tout prendre, plus étendue que celle de l'homme.

Seul éveillé au milieu d'un univers léthargique, je me donne la singulière illusion d'en figurer le centre attentif et vibrant. Je tends toute ma volonté à prendre conscience de ce corps sans oreilles et sans yeux. Par le pivot de ma racine plongée droit dans le terreau gras, je prends le plus étroit contact avec les forces élémentaires. Les radicelles qui s'en écartent me font penser aux doigts d'une main. Par chacune d'elles j'aspire et j'assimile les précieux sels minéraux, comme la main de l'homme porte à la bouche sa nourriture, avec cette différence — ô merveille! — que la radicelle est à la fois la main et l'estomac.

La sève brute monte dans la tige, répand son vin de vigueur dans la rosette de feuilles respirantes. Mais ces feuilles ne forment que la partie mécanique, si je puis dire, de mon corps, celle qui absorbe, évapore et distribue les éléments de subsistance, non celle qui, recevant sans effort, possède et jouit. C'est par mes deux capitules, mollement hissés au sommet de leurs pédoncules audacieux, que je corresponds avec la vie universelle. Anthères, stigmates et pétales sont pour moi le cerveau et la langue, les points d'impact et les filtres des sensations les plus déliées.

Et voici que m'envahit une étrange torpeur qui, sans me livrer au non-être du sommeil, me place dans un suspens engourdi. Je ne mesure plus l'écoulement du temps. Il n'en passe pas moins, et les fines écailles de l'involucre desserrent peu à peu mes pétales ; ceux-ci s'ouvrent et s'offrent à un délice de fraîcheur, qui est la rosée du matin. De légères gouttelettes perlent, m'abreuvent et me lavent. Le monde renaît. Mes radicelles pompent de plus belle les sucs de la terre généreuse. J'éprouvais quelque chose d'analogue sous mon apparence d'homme : c'était quand, sortant de ma cabine aux premières rougeurs de l'aube, je m'étirais sur le pont mouvant de mon bateau.

L'aurore est-elle si courte ? Un vent assez vif s'est levé. Pas de doute. C'est le grand jour qui maintenant m'assiège et me baigne d'iode et d'ozone. La sève s'active dans le parenchyme, jusqu'à me procurer une sorte de vertige. Une onde de lumière solaire m'atteint et me secourt. Puis d'autres ondes brutales m'investissent précipitamment : la première voiture, je présume, qui passe sur la route.

Je me suis établi, minuscule pâquerette, au cœur de ce matin de printemps. J'y mène en toute innocence ma vie précaire et douce. La matière vivante dont je suis formé n'a pas à lutter contre son milieu ; elle ne peut que le subir, y accorder sa dépendance. De tous mes pétales blancs, de toutes mes étamines jaunes, j'accueille la bienveillance du ciel... Mais quelle est cette gêne titillante, et d'où me vient ce trouble paralysant ? Un insecte ailé s'est posé sur un de mes capitules. Il piétine anthères et stigmates, y adhère et aspire d'une trompe avide. Je ne pourrais prétendre que je souffre ; j'ai seulement conscience d'une déperdition de mon être, d'une manière de minutieuse et injurieuse mutilation.

L'insecte s'envole. J'allais dire que je reprends souffle : naïf langage d'homme. Je reprends, au juste, pleine possession de moi-même. Pas

pour longtemps, hélas! car une attaque plus redoutable se prononce sous la terre. Je l'appréhendais, depuis un moment, à un sourd émoi de ma racine. De toute évidence, il s'agit d'une taupe qui creuse sa galerie et dont le cheminement aveugle risque de m'anéantir au passage. La terre meuble cède sous son patient travail et je suis désarmé contre ce péril reconnu.

Elle arrive ; elle est là. Le premier coup de dent m'ampute de plusieurs radicelles. J'attends que le suivant me porte le coup de grâce et j'ai une pensée pour le bon Feargus, dont l'intervention, cette fois, ne me sauvera pas. J'attends... et je comprends, après quelques mortelles secondes, que le danger a cessé. La taupe n'a nul souci de ma misérable existence ; elle va, poussée par un instinct qui m'ignore et cet instinct ne lui commande pas de m'être nuisible mais de forer son trou. Il s'en est fallu de quelques millimètres que ma racine vitale passât par l'axe de ce trou-là.

L'amputation que je viens de subir ne m'a pas causé de douleur au sens propre du mot. Sensible à la moindre agitation extérieure, le végétal que je suis ne souffre pas, comme je l'avais observé à l'agression de l'insecte : il s'adapte aussitôt à sa condition diminuée, et ma conscience d'homme qui se préparait à la souffrance goûte, avec une joie mal assurée, ce privilège de sa nouvelle nature.

La belle journée! A la chaleur qui m'enveloppe et me vivifie, je comprends que le soleil est parvenu au zénith. Midi. La terre est parcourue de tressaillements, de vibrations innombrables, signes diffus de sa perpétuelle gésine et lourds d'un langage secret dont il m'appartient de percer le sens. Mais je préfère m'abandonner à l'ingénue facilité de vivre. Facilité, voilà le mot. La vie végétale est facile. Je n'ai pas à m'inquiéter de ma nourriture ; ni la force ni la ruse ne me seraient de rien pour la conquérir ou la dérober à d'autres. Elle vient à moi, et tout mon labeur tient dans l'acceptation. J'accepte tous les dons du ciel et de la terre : la pluie et le vent, la nuit et le jour, le chaud et le froid. Je ne réagis à l'action des éléments que par la floraison qui est ma façon d'approuver l'ordre des choses.

Midi. Temps de la nourriture pour les hommes. Le végétal n'a pas de ces arrêts, de ces repères dans la durée. Pas d'horaires, pas d'obligations qu'il se crée, pas de programmes. Comme, à l'aube, je déliais mes pétales à la fraîcheur, j'agrée maintenant l'amitié chaleureuse du dieu Soleil. Je m'y étale, je m'y dilate, je m'y gorge jusqu'à saturation d'un brûlant plaisir. Et ce plaisir va si haut que j'ai le sentiment de dépasser mon être propre, d'avoir perdu l'autonomie de ma personne. Je ne suis plus pâquerette, ni même plante, ni quoi que ce soit de distinct et de délimité dans l'univers, mais un fragment jouissant du Grand Tout, une partie anonyme du monde inconnaissable et éternel.

Est-il état plus heureux que cette abolition enchantée du moi, que cette fusion de l'individu dans une chaleur suprême, qui n'implique pas un renoncement, une abdication, mais un élargissement de l'être infime dans l'Etre sans mesure? Pourquoi le règne végétal se trouve-t-il seul

admis à franchir cette porte ouverte sur le grand Mystère? Tant y a que je demeure tout pantelant de félicité organique, oint de langueur, ravi dans la confuse félicité d'exister, jusqu'à ce que le soleil commence de décliner à l'horizon.

Dès que ses rayons cessent de me visiter, je connais que je ne suis plus qu'un pied de pâquerette, soumis aux lois de son humble espèce. Mais le professeur O'Regans ne tardera plus maintenant. Après le succès de mon premier transfert, je n'éprouve plus de crainte et je me hâte de recueillir une furtive mélancolie de fleur agitée par le vent du soir.

...Me serais-je tranquillisé trop tôt? Des vibrations du sol m'avertissent d'une proximité, dont je ne saurais dire qu'elle présente un danger immédiat, si tout n'était danger pour un pied de pâquerette. Mais des ondes signifiant arrachement et saccage me sont transmises par les herbes voisines. Les vibrations se rapprochent. Elles me font penser à un piétinement, et j'évoque ces vaches qui, l'avant-veille, au crépuscule, paissaient dans le pré. Elles ont dû descendre jusqu'au talus de la route, où elles broutent tout ce qui s'offre à leur dent. D'un instant à l'autre, je puis être broyé par une de ces bêtes stupides. Comment ne l'avais-je pas prévu?...

IV

Lorsque, quelques minutes plus tard, mal remis encore de mon émotion, je contai à Dave O'Regans le double danger mortel figuré par une taupe et une vache, il me frappa cordialement sur l'épaule.

— « Vous êtes un homme courageux, Peter. Vous n'aviez déjà échappé que par miracle aux suites de votre premier transfert. Vous n'auriez rien eu à redouter du second, si vous m'aviez autorisé à demeurer près de vous. Mais l'expérience, ainsi, a été complète. Livré à vous-même, en pleine nature, aucune intervention extérieure n'a pu compromettre la pureté de vos réactions, et toutes les nuances d'une sensibilité de pâquerette nous sont maintenant acquises. »

Il exultait, marchant de long en large devant la chaise sur laquelle j'étais assis au bord de la route, et cet homme passionné, mais qui savait à l'accoutumée dominer ses nerfs, traçait de grands gestes désordonnés.

— « Dites-moi, à présent, professeur, » fis-je en me hissant péniblement sur mes jambes, « comment s'est comportée la pâquerette logée dans mon corps d'homme. »

Il s'arrêta net et, secouant la tête d'un air rêveur :

— « Le croirez-vous ? » me fit-il. « Elle n'a pas bougé de la chaise que vous venez de quitter. Mon laboratoire a été rempli de soleil presque toute la journée. Elle tenait la tête levée vers la lumière, elle suivait la course de l'astre et elle souriait. Tant qu'un rayon a frappé mon vitrage, elle n'a pas cessé de sourire. »

Avant de remonter dans la camionnette, je lui demandai sa torche électrique, dont je projetai le triangle de clarté sur le revers du talus. Le pied de pâquerette était toujours là, et j'imaginais mal que j'eusse

pu être, si peu d'instants plus tôt, cette petite touffe frissonnante. Je sentis un brusque élan de tendresse pour l'humble plante fraternelle.

— « Alors, » dit encore Dave O'Regans, « vous la cueillez, en souvenir? »

Une sorte d'indignation me souleva.

— « Mais, professeur, vous ne comprenez pas que ce serait un suicide? »

Il me considéra en silence, puis murmura :

— « Excusez-moi. »

Bien que, le lendemain, je fusse en excellente condition, à croire que je n'eusse connu qu'en rêve mes métamorphoses successives, le maître voulut que je prisse un repos de plusieurs jours avant de tenter l'expérience gamma. (Les deux premières étaient, dans son langage de savant, les expériences alpha et bêta.)

— « Faites donc quelques petites promenades en mer sur votre bateau de pêche, » me dit-il. « Cela vous remettra le cœur en place. D'ailleurs, l'expérience gamma n'a rien qui m'inquiète. Une pierre ne risque pas d'être dévorée par une vache ou un saumon. »

J'embarquai donc avec Feargus, et nous fûmes jeter nos filets au large de l'île Gorumna. Le ciel était brouillé, la mer houleuse, de gros goélands noirs rasaient l'eau en jetant leurs cris rauques. J'avais toujours aimé ces temps incertains, où l'Océan semble en mal de tempête et, serrant la barre, je cherchais, dans le tumulte des flots plombés, à retrouver cette sensation mêlée de béatitude corporelle et de vacuité de l'esprit, où je m'étais si longtemps complu. D'où venait donc que, ce jour-là, non seulement elle se refusait à moi, mais encore que s'y substituait peu à peu une croissante impression de malaise? C'était, je le compris vite, que la mer ne m'était plus l'immensité déserte où pouvait tout à loisir se perdre et se conforter un cœur solitaire, mais un monde effroyablement peuplé, où le meurtre commandait toutes les manifestations de la vie. Ce monde était plus horrible encore que celui des hommes. Je ne pouvais oublier l'expérience alpha.

— « Professeur, » dis-je à Dave O'Regans deux jours plus tard, « vous avez réussi à me gâter la mer. »

— « C'est que votre stage de *cestus Veneris* n'était pas tout à fait une partie de plaisir, » me répondit-il. « Mais le temps arrangera cela. »

Comment pouvait-il supposer que le temps m'ôtât jamais de l'esprit la mémoire d'une aventure aussi prodigieuse? Il reprit :

— « Le meilleur moyen de vous changer les idées serait peut-être d'entamer l'expérience gamma. Qu'en pensez-vous? »

J'arrive maintenant au point le plus difficile de mon récit, le plus malaisé à faire admettre, et j'accorde que je serais enclin moi-même à douter de ce qui me reste à dire, si j'avais seulement eu le pouvoir de l'imaginer. Mais l'imagination n'a jamais été mon fort, et je ne suis

capable, aujourd'hui comme hier, que de rapporter ce que j'ai vu et senti.

Malgré le précédent de la grenouille rousse, j'avais peine à accepter l'idée que mon fluide vital pût être transféré à une pierre. Je m'en ouvris au professeur qui leva les bras au ciel.

— « Mais, cher Peter, nous ne sommes plus, Dieu merci, au temps de Buffon. Ce Français au style fleuri tenait que le minéral n'est qu'une matière brute, inactive et insensible. Le Suédois Linné, son contemporain, était déjà plus éclairé. Il croyait à une espèce de sexualité de la pierre fécondée par le sel. Aujourd'hui nous savons que l'uranite, par exemple, se désintègre peu à peu, en produisant de l'hélium, pour aboutir au plomb, et que cette désintégration, lorsque l'homme ne se mêle pas d'en avancer le terme, demande des millions d'années. La pierre vit, n'en doutez pas, avec cette double particularité que l'organisation cristalline requiert des déplacements de matière très lents et que son fluide substantiel, au lieu d'être un fluide d'animation, comme chez l'animal ou la plante, est un fluide de concentration. »

Je résume de mon mieux l'explication de Dave O'Regans, et seulement pour faire comprendre qu'il n'était pas question de résister à ce diable d'homme.

L'après-midi même — il avait tout prévu — nous reprenions la route d'Oughterard et, passé la ville, nous arrêtions sur le plateau semé de pierres noires où, trois jours plus tôt, devant le lac désert, j'avais décidé de me prêter à ma seconde métamorphose. Je pris une de ces pierres, faite d'une agglutination de prismes hexagonaux, hérissés de pyramides également à six faces. Elle était grosse comme le poing et je la présentai au professeur.

— « Celle-là me plaît, » lui dis-je. « Mais apprenez-moi d'abord à quelle famille je vais appartenir. »

Il s'agissait de cette variété de silice appelée communément cristal de roche et, dans l'espèce, d'un caillou de quartz enfumé, dit aussi morion. Le maître ajouta que sa couleur était due à l'introduction, dans ses éléments moléculaires, de petites quantités de matières bitumineuses, obtenues par un composé d'hydrogène, de carbone et d'azote.

Je tournais et retournais machinalement dans mes mains cette matière compacte et vitreuse, et sans doute mon compagnon dut-il comprendre les pensées qui m'agitaient, car il reprit :

— « Le quartz est un minéral entièrement cristallisé, en sorte que tout mouvement de molécules y paraît supprimé, mais pourquoi cette immobilité apparente constituerait-elle un signe de mort ? Plus simplement, selon moi, elle traduit un équilibre de forces harmonieusement réparties et toujours aptes à se manifester, un peu, si vous voulez, à la façon d'un coureur, tous muscles bandés, sur la ligne de départ. »

Il n'en fallait pas tant pour me convaincre.

— « Soit ! » fis-je. « Mais, si vous permettez, une heure de quartz enfumé me suffira. »

Il sourit et mit ses appareils en place, tandis que je m'asseyais comme

pour les précédentes expériences. Puis il me pria de garder la pierre en main et, quelques instants après, ma volonté sombrait.

Abolition du temps, de l'espace, du froid, du chaud, de la saveur, de la couleur, du son. Moins la nuit que l'impossibilité de concevoir la lumière. Moins l'insensibilité que l'impossibilité de sentir. Conscience d'un achèvement. Densité. Soumission. Symétrie. Sécurité opaque.

Je lance par tous mes angles coupants, par toutes mes arêtes définitives, des appels qui restent sans réponse. Piété au centre d'un univers cristallisé, comme l'araignée au milieu de sa toile, je me fais infiniment attentif et patient, et je finis par démêler que chacun de mes éléments constitutifs parle à sa manière. Une histoire plus longue que celle des dynasties égyptiennes est inscrite dans mes prismes et mes pyramides. Elle dit la mer primitive, le lent dépôt des substances en dissolution dans l'eau-mère, les germes actifs de la cristallisation s'emparant d'un agrégat bourbeux. Aucune notion d'années, de siècles ou de millénaires. Un jour la mer a disparu, et je suis là complet, parfait, indifférent. Je sais ma force, ou plutôt l'indéfinie condensation de force qui réside en moi. Mais cette force est virtuelle et aucune évasion ne lui est permise. Tant d'énergie employée pour aboutir à cette inutilité monstrueuse, à cette monotonie sans fin. Comme si, autour de moi, rien n'était, rien ne comptait. Isolement, surdité, gratuité. Depuis des centaines de siècles, les molécules qui me composent ont cessé de se mouvoir. Désespérante incorruptibilité. Mon esprit d'homme me rappelle que le quartz est un des quatre minéraux qui rayent le verre. Des milliers d'années passeront sans que mon volume ait diminué de façon notable. Quand la terre sera refroidie comme la lune, peut-être serai-je encore là. Peut-être, pendant des millions de siècles, demeurerai-je attaché immobile et glacé à la surface d'un astre mort.

Avoir existé avant même que l'homme parût sur une planète peuplée de monstres et ne posséder pas d'autre souvenir que celui d'un resserrement de matière poursuivi durant des années innombrables. Avoir été chauffé des rayons du même soleil qui brillait sur le pschent des pharaons memphites, sur le char d'Alexandre, sur le veau d'or des Hébreux, sur la lance de Gengis-Khan, avoir vécu au temps du Christ, de Charlemagne, de Frédéric Barberousse, d'Henry VIII, avoir pu connaître toutes les gloires, toutes les singularités, toutes les merveilles de la vie depuis la première Eve, depuis le premier Adam, et ne garder de cet édifice de siècles, où sonna l'écho de tant de voix fameuses, que le sentiment d'une morne et aveugle immobilité. Je ne suis qu'un résidu sédimentaire de sels colloïdaux, né de caprices de l'eau et du feu, et qui, peut-être, ne sera refondu pour un nouveau cycle, que des siècles après la disparition de l'homme.

Ma rêverie minérale se perd dans la supputation de cette effroyable déchéance de la durée. Quelle différence d'une minute à un siècle pour un être que le temps n'altère pas ? Je songe au cestus Veneris, *à la touffe de pâquerettes, menacés à chaque instant du jour. Rien ne peut troubler*

mes cristaux fixés dans leur densité farouche. Mais la pire inquiétude n'est-elle pas préférable à un séculaire ennui ? Depuis combien de temps suis-je emprisonné dans ce quartz noir ? Je n'y dois demeurer qu'une heure, mais si un accident détruisait dans l'intervalle ce Dave O'Regans, seul lien qui puisse me rattacher aux hommes ? Si je devais rester, avec ma misérable mémoire humaine, indissolublement rivé aux rhombes d'une pierre perdue dans la solitude de Connemara ?...

J'éprouvais, au creux de ma paume froide, une pénible sensation de meurtrissure. Des gouttes de sueur perlaient à mon front. J'ouvris ma main, où je vis le quartz enfumé. Devant moi le professeur exhala un soupir, comme je l'avais vu faire après les expériences alpha et bêta.

— « Eh bien? » me dit-il.

Je lui tendis le quartz en silence. Il le prit et poursuivit :

— « Celui-là, vous ne me refuserez pas de le garder en souvenir. »

J'acquiesçai du chef. J'aurais voulu parler, j'avais la gorge serrée, la langue nouée. Une oppression inhabituelle accélérait ma respiration, et mon cœur battait à grands coups sourds. Dave O'Regans avait prévu cette réaction, car il déboucha aussitôt un flacon qu'il promena sous mes narines, et je reconnus l'odeur de l'éther. Mon halètement diminua, ma respiration redevint normale. Je me levai.

A l'issue de mon second transfert, j'avait été, pendant quelques minutes, comme emmailloté de mollesse ; je marchais sur des jambes cotonneuses, mon corps me semblait à la fois engourdi et flottant. Ma situation était maintenant tout autre. La roideur avait remplacé la langueur, mes jambes étaient pesantes comme du plomb, et le simple geste de déplacer un bras me coûtait un rude effort. J'eus de la difficulté à me pencher pour frictionner mes genoux ankylosés et les articulations de mes doigts, aussi rétives que des charnières rouillées, se prêtaient mal à cette besogne.

Enfin ma langue dure et râpeuse se délia.

— « Rassurez-vous, professeur, » prononçai-je lentement. « Tout est dans l'ordre. »

Il me prit sous le bras et me fit monter dans sa voiture.

— « Vous parlerez demain, Peter. »

Et, m'ayant placé un gobelet dans la main, il le remplit de whisky à ras bord.

Une semaine s'est écoulée depuis ces événements dont le caractère incroyable ne m'échappe pas. Y eussé-je moi-même ajouté foi le soir de ma première rencontre avec Dave O'Regans, dans l'épicerie du vieux Patrick? Assurément non.

J'ai repris ma vie monotone, mais je n'ai plus mis le pied sur mon cotre, à bord duquel Feargus va désormais pêcher seul. Cette mer, que j'ai tant aimée, ne m'inspire plus que de l'éloignement et je sais bien que le temps n'arrangera rien. Je ne puis faire que je n'aie connu les

trois règnes et j'en conserverai jusqu'à mon dernier jour une *aura* de tristesse sacrée.

Le professeur ne s'est pas contenté, comme il l'avait déjà fait après l'expérience alpha, de mes rapports écrits sur les expériences bêta et gamma. Il m'a longuement interrogé, je lui ai répondu le plus clairement que j'ai pu, et déjà il prépare des expériences nouvelles, qui, peut-être, bouleverseront le monde sans le rendre meilleur. Je l'ai prévenu sans ambages qu'il n'eût plus à compter sur moi. Pas plus que le *cestus Veneris* dans la mer, la pâquerette dans le pré n'échappe à la conjuration des forces mauvaises, et la vie minérale, dans la mesure même où elle défie le temps, me paraît la moins enviable de toutes.

— « Voyons, cher Peter, » m'a-t-il dit hier soir, tandis que, derrière son comptoir, le vieux Patrick, brûle-gueule aux gencives, nous regardait de ses yeux morts, « vous avez pourtant une préférence. Poisson, plante ou caillou? Prenez le temps de la réflexion. Rien ne presse, et votre avis m'importe grandement. »

— « Hélas! professeur, » lui ai-je répondu sans hésiter (l'hésitation était-elle possible?) « le monde où nous vivons est affreux, mais je préfère encore les hommes, les tristes hommes. »



Avec des gants...

(*The shopdropper*)

par ALAN NELSON

Inventions farfelues et maladies mentales étranges sont les deux mamelles de l'humour d'Alan Nelson, que nous avons vu successivement découvrir la publicité en mousse de savon (Les conséquences d'un savon, *n° 8 de « Fiction »*), *la bouteille à faire le silence* (Mais le silence est d'or, *n°* 14) *et la maladie dont les victimes courent dans la rue après des inconnus qui leur veulent du bien* (Narapoia, *n°* 38).

Aujourd'hui il nous montre le Dr. Departure, le psychiatre qui dans Narapoia *finissait par adopter la maladie de son client, reprendre ses activités une fois guéri... pour tomber sur un nouveau cas non moins étonnant. Nous envisageons de le consulter au sujet d'un de nos amis qui se plaint du fait que les gens lui en veulent* « parce qu'il est paranoïaque »...



« Je suis un klepto-kleptomane, docteur. »

Gorgé de vitamines, débordant d'énergie après une année de repos forcé, le Dr. Manly J. Departure regarda avec une cordialité professionnelle l'anguleux jeune homme assis devant son bureau et qui, l'air renfrogné, pétrissait stupidement ses longs doigts.

— « Ma foi, cela n'a rien de bien grave, Mr. Flint, » répondit le Dr. Departure en se permettant un petit rire affable. « Il semble que la kleptomanie sévisse pas mal ces temps-ci. Quant à votre bégaiement... »

Mr. Flint ne sourit pas.

— « Je n'ai pas dit kleptomanie, docteur. Mais *klepto*-kleptomanie. » Le jeune homme continuait de se masser les doigts comme pour faire disparaître d'invisibles rides. « Vous comprenez, je ne vole que les *autres* kleptomanes, » dit-il d'un ton sérieux.

Le rire du Dr. Departure s'était éteint.

— « Si je vous comprends bien, » commença-t-il avec lenteur, » vous êtes pathologiquement poussé à voler. Mais au lieu de voler aux comptoirs des grands magasins, comme le font les kleptomanes norm... je veux dire les kleptomanes *classiques*, vous éprouvez le besoin de voler les choses déjà volées par d'autres kleptomanes ? »

— « C'est cela, » répondit le jeune homme. « Je m'introduis dans leur chambre en leur absence, Cependant, j'ai de plus en plus de mal à en trouver. Evidemment, ce ne sont que des objets dont je n'ai pas particulièrement l'emploi. Regardez ! »

Il allongea la main pour prendre par terre un volumineux sac en papier qu'il tendit par-dessus le bureau. Le Dr. Departure l'ouvrit et en tira, entre autres choses, un fouet à battre les œufs, un dé à coudre en matière plastique, un taille-crayon, un flacon de lotion pour permanente à froid et un ocarina.

— « Je... je ne peux pas m'en empêcher, docteur. » Flint fléchit ses longs doigts maigres, les considéra en fronçant les sourcils, puis ramena de nouveau son regard sur le docteur. « Cette envie qui me prend... c'est irrésistible. Et ça empire chaque jour. Il faut que vous m'aidiez. »

Le Dr. Departure posa le sac et se mit à caresser la pendulette en bronze dont sa femme lui avait fait cadeau pour Noël ; cela le calmait toujours de fixer son attention un moment sur le petit instrument dont le tic-tac égrenait les dollars comme un taximètre. Il leva bientôt les yeux et étudia son interlocuteur : visage maigre et pâle, coupure de rasoir au-dessus de la pomme d'Adam, vêtu sans aucune recherche. Rien, en somme de remarquable, n'eût été cette manie de tripoter ses mains aux doigts interminables.

— « Laissez-moi vous poser quelques questions de pure forme pour commencer, » dit le Dr. Departure, prenant un crayon.

Flint, apprit-il, avait trente-sept ans, était sorti du collège avec ses diplômes, travaillait dans les bureaux d'une compagnie d'assurances et était célibataire. Tout cela n'avait rien que de banal.

Au bout d'une heure, le docteur se leva et fit un sourire réconfortant.

— « Disons mardi à dix heures, » proposa-t-il en reconduisant Flint à la porte.

*
* *

Le mardi suivant, peu avant dix heures, comme il sortait de l'ascenseur pour aller recevoir Flint dans son cabinet, le Dr. Departure se trouva nez à nez avec son beau-frère, le Dr. Bert Schnappenhocker, médecin-psychiatre. Ce dernier était un homme de haute stature, à la mine autoritaire, aux incisives agressives et aux cheveux gris acier, qui avait avant tout pour clientèle de riches divorcées et dont la seule présence dans le bureau contigu au sien éveillait chez Departure une sorte d'hostilité permanente et hargneuse. S'il n'avait pas été le frère d'Emily...

— « Ça me fait plaisir de vous voir de retour, Manly, » tonna Schnappenhocker de sa voix joviale et détestable. « Comment vous a-t-on traité à l'asile ? »

— « C'était une maison de repos, » répondit d'un ton glacial le Dr. Departure en avançant dans le couloir pour gagner son cabinet.

— « En tout cas, si vous vous sentez de nouveau patraque, ne vous gênez pas pour venir me consulter. Je vous ferai un prix comme il est normal entre confrères. » Il poussa un rire rauque et allongea une tape sonore sur l'épaule de Departure. « A propos, vous ai-je dit que je prends la parole au banquet de l'Institut de Psychiatrie le mois prochain. J'espère que vous pourrez venir. »

Clac ! Avec un murmure d'irritation, le Dr. Departure ferma la porte

sur le sifflotement discordant et imbécile de Schnappenhocker dans le couloir. Puis, secouant sa mauvaise humeur, il appela Flint qui attendait dans le salon.

— « Alors, » commença-t-il avec entrain quand Flint se fut assis et eut placé cette fois encore un volumineux sac en papier à côté du bureau. « Alors, parlons de cette... cette kleptomanie. » Il se refusait à prononcer le mot ridicule de *klepto-kleptomanie*. Depuis la première visite de Flint, il n'avait rien pu trouver dans ses livres qui se rapportât à ce problème et finalement il avait conclu que la chose n'était pas si mystérieuse qu'elle paraissait à première vue ; après tout, la kleptomanie était la kleptomanie. Peu importait qui on volait. Peut-être cet homme présentait-il un cas un peu plus complexe, mais c'était tout.

— « Je voudrais que vous commenciez par le commencement, si cela ne vous dérange pas, Mr. Flint, et que vous me parliez de l'origine de vos troubles. »

Flint parut gêné et poussa du pied le sac plein de bibelots.

— « Ce sont les gants, » dit-il. « Je n'ai jamais eu d'ennui avant de commencer à porter ces gants. C'est à partir de ce moment que j'ai ressenti cette envie de prendre des choses aux comptoirs des grands magasins. Mais deux semaines ne s'étaient pas écoulées que je n'en tirais plus aucun plaisir. Alors je me suis mis à m'intéresser aux kleptomanes... »

Le Dr Departure sourit. Il sentait que le problème venait de commencer à se démêler. C'était si caractéristique, cette tendance puérile à rendre des objets inanimés responsables de ses propres défauts. Pas plus tard que la veille au soir, sa jeune nièce avait accusé sa poupée de chiffons d'avoir cassé un vase.

— « Où sont ces gants? » s'enquit-il avec sollicitude.

Flint leva les mains au-dessus du bureau.

— « Je les porte en ce moment, » dit-il.

Le Dr Departure ouvrit de grands yeux, se pencha en avant et examina les longues mains à la peau rose et aux jointures ridées, les doigts effilés et les ongles soigneusement faits. Ces mains-là étaient aussi nues que des boules de billard.

— « Je ne vois pas de gants, » dit le docteur au bout d'un instant.

— « Je sais, » répondit Flint avec calme. « Ils sont invisibles. »

Ah ! voilà que les pièces du puzzle commencent à se mettre en place, pensa le Dr. Departure. Un cas de projection de culpabilité compliqué d'hallucinations. Dix contre un à parier que d'étranges divagations où la sorcellerie aurait sa part se manifesteraient avant peu.

— « Où avez-vous eu ces... ces gants? » demanda-t-il d'une voix douce et persuasive.

— « Je les ai achetés à une magicienne qui les tenait d'une sorcière brésilienne à trois doigts nommée Bessie. »

— « Et d'où les tenait la sorcière? »

— « Elle les avait obtenus par macération d'un buisson de guayule rabougri frappé deux fois par la foudre et auquel on avait injecté trois fois le sang d'une vierge au cerveau dérangé. »

— « Et quelle était l'utilité de ces gants? »

— « Permettre au fils de la sorcière de voler plus facilement des œufs de pigeons. » Flint détourna la tête, le regard troublé. « Cependant, les gants ont un défaut. Leur pouvoir est trop fort. »

On peut continuer longtemps ainsi, pensa tristement le Dr. Departure. Si je lui demande pourquoi il n'enlève pas ses gants, tout simplement, il va me répondre qu'il ne peut pas.

— « Le pire, docteur, c'est que... je ne peux pas les enlever. Vous voyez? » Flint leva une main et se pinça vainement la peau avec le pouce et l'index de l'autre main. Brusquement, il se pencha sur le bureau et dit d'un ton confidentiel : « Il n'y a qu'un moyen de les enlever, docteur. »

— « Et quel est-il? »

— « Il faut d'abord que je trouve un sorcier qui occupe dans sa communauté un rang égal à celui de Bessie dans la sienne. C'est de vous que je veux parler. »

— « Eh là! une minute s'il vous plaît! » protesta avec humeur le Dr Departure.

De sa poche, Flint tira une feuille de papier et une petite boîte de poudre blanche qu'il plaça devant le docteur.

— « Et alors il faut que je vous fasse répandre cette poudre sur les gants tout en prononçant les paroles écrites là et en faisant un geste comme celui-ci. Après cela, je pourrai les enlever de mes mains sans aucun mal. »

— « Je vous en prie! » dit fermement le Dr. Departure, levant la main. « Cest à *moi* de vous dire comment enlever ces... ces gants invisibles. » Il fit une pause, essuya les verres de ses lunettes, toussota pour s'éclaircir la gorge et regarda au plafond comme un orateur prenant son élan. « D'abord, que représentent ces gants? Rien d'autre que... »

Pendant une heure, sans discontinuer, le Dr. Departure sonda, stimula, statua. Il parla avec éloquence des phobies, des chimères, des fixations, et la pendulette de bronze faisait un saut quand il frappait la table pour donner plus de poids à ses paroles. Flint écoutait avec attention et quand, enfin, le Dr. Departure s'arrêta pour s'éponger le front et jeter un regard significatif à sa montre, il se pencha en avant.

— « Tout cela est très bien, docteur, » dit-il. « Mais acceptez-vous, oui ou non, de jeter ce sort? »

Ce sont des choses qui demandent du temps, songea avec lassitude le Dr. Departure. Du temps et de la patience...

— « Parce que si vous ne voulez pas, » poursuivit Flint en se levant à moitié de son siège, « je vais aller voir autre part, il y a un autre spécialiste ici, dans ce même couloir. Un Dr. Schnapp... Schnappen... »

D'un geste vif, le Dr. Departure fit rasseoir son client. Chaque fois qu'un de ses malades l'avait quitté pour son beau-frère, celui-ci, par quelque coup de chance incroyable, avait réussi à remettre l'homme d'aplomb, en un clin d'œil... Et les rodomontades qui s'ensuivaient avaient quelque chose d'intolérable. Le Dr. Schnappenhocker avait même rédiger pour l'*American Journal* un article sur un des ses cas.

Le Dr. Departure regarda avec répugnance la boîte de poudre et étudia les mots écrits sur la feuille de papier. Eh bien soit ! Puisqu'il lui fallait démontrer l'inanité des incantations et des charmes, il n'avait qu'à s'exécuter... c'était tout.

— « Si je jette ce... ce sort, » dit-il finalement, en cherchant à donner aux mots une résonance lourde de sens, « me promettrez-vous d'essayer *vraiment* d'enlever ces gants imaginaires — de vous en dépouiller comme vous le feriez d'une peau morte — une peau dont vous n'avez plus besoin? »

— « Oui ! oui ! » cria Flint avec empressement.

— « EEDO ! QUEEDO ! SKIZZO LIBIDO ! » psalmodia le Dr. Departure en saupoudrant les mains étendues de Flint et en faisant un geste cabalistique avec les siennes. Puis il se rassit et lui sourit avec bienveillance.

— « Merci ! » dit Flint avec un soupir reconnaissant. Puis, avec un bruit de soie déchirée, il enleva prestement de chaque main un gant transparent comme une pellicule de caoutchouc, de la même façon qu'il se serait débarrassé d'une peau morte, et les jeta sur le bureau. Le Dr. Departure considéra avec stupéfaction ce minuscule tas de caoutchouc impalpable qui venait de faire écrouler son château de cartes psychologique avec un méchant petit plouf !

— « Voici pour vos honoraires, » dit Flint d'un air heureux en plaçant trois pièces de vingt dollars sur le sous-main du docteur. « Et merci encore. » Il sortit en claquant la porte.

Le Dr. Departure ferma les yeux un moment et écouta le tic-tac de la pendulette de bronze. Certes, cet homme pouvait être en train de se livrer à une farce compliquée. Il était même possible que ce charlatan beau parleur, ce confident de riches nymphomanes, ce psychanalyste fureteur, le Dr. Schnappenhocker, en ait été l'instigateur. Non, à y bien réfléchir, ce n'avait pas pu être une farce. Personne — pas même Bert Schnappenhocker — n'aurait été disposé à payer vingt-cinq dollars l'heure pour un si maigre plaisir.

Il ramassa un gant et l'examina. Il était tourné à l'envers maintenant — cela était dû à la façon dont son possesseur l'avait retiré — mais l'envers ne se différenciait aucunement de l'endroit. Jamais il n'avait touché quelque chose d'aussi merveilleusement doux et délicat, de si léger et parfaitement transparent ! Il le tourna en tous sens. Il n'avait pas plus de substance qu'une toile d'araignée et pourtant il avait l'élasticité d'une gaine en caoutchouc. Il se hasarda à y introduire les doigts. Remarquable comme ce gant était douillet et confortable ! Il finit de l'enfiler. Jamais on n'aurait cru avoir la main dans un gant ! Il prit l'autre et l'enfila aussi...

*
* *

Ce qui fait que je ne peux pas enlever ces gants, soliloqua le Dr. Departure le lendemain en regardant ses doigts, c'est que le caoutchouc colle trop bien à la peau. Je ne parviens pas à les saisir comme il faudrait. Si seulement j'avais les ongles longs.

La porte s'ouvrit soudain et le visage rayonnant du Dr. Schnappenhocker parut dans l'entrebâillement.

— « Bonjour, Manly ! » dit-il de sa voix de baryton. « J'allais faire une petite tournée de prospection et j'ai pensé à vous en claquant ma porte. » Il éclata d'un rire sonore.

— « Vous ne frappez jamais avant d'entrer? » grogna le Dr. Departure.

— « Excusez-moi, docteur. Je voulais vous remettre un programme pour le banquet de l'Institut, le mois prochain. Est-ce que je vous ai dit que je devais y prendre la parole? » Il laissa tomber un dépliant sur le fauteuil et disparut.

Le Dr. Departure reporta son attention sur les gants. C'était étrange de ne pouvoir les enlever. Très étrange. Non pas que cela lui causât une gêne particulière ; ils étaient si confortables et si légers qu'on ne s'apercevait même pas qu'on les avait aux mains. Ce soir, il demanderait à Emily de les lui enlever. Tout de même, c'était un peu déconcertant de ne pouvoir le faire soi-même.

Naturellement, il ne s'était pas senti porté à la kleptomanie. En aucune façon. Il se sourit à lui-même. A vrai dire — si l'on pouvait se permettre une pensée aussi extravagante — c'était exactement le contraire. Hier soir, il avait laissé un livre dans l'autobus et ce matin il avait égaré sa pipe favorite au café. Etrange. Très étrange.

Ses yeux se portèrent sur les deux sacs d'objets dérobés que Flint avait laissés. Il faut que je les restitue, se dit-il... il n'est pas bon de les avoir ici. Il ramassa les sacs et en passa rapidement le contenu en revue. Il découvrit, d'après les étiquettes, que la plupart des objets provenaient des grands magasins Snow Brothers. C'était l'heure du déjeuner. Il allait les reporter sans plus attendre.

*
* *

Une vente réclame avant inventaire faisait rage chez Snow Brothers. Dans les allées du magasin s'enfilait et palpitait le flot des acheteuses surexcitées. Serrant contre lui ses deux sacs en papier, le Dr. Departure se fraya un chemin d'un air résolu jusqu'au panneau indiquant la répartition des rayons.

C'est au rayon des Sacs de Dames que l'idée baroque le saisit soudain. Il la repoussa. Elle revint — avec plus de force, plus d'insistance — et en un instant elle s'enfla en une envie irraisonnée, furieuse, impérieuse, qui lui lança un chatouillement dans l'extrémité des doigts et agita tout son corps d'un violent tremblement.

Il se surprit à s'approcher de biais d'un comptoir tout en fouillant dans son sac. Sa respiration s'accéléra quand il tira le premier objet avec lequel ses doigts vinrent en contact : un essuie-glace. Il jeta un regard furtif alentour. Personne ne l'observait. D'un mouvement rapide et précis, il introduisit l'essuie-glace entre deux sacs en cuir sur le comptoir.

Puis, regardant de nouveau nerveusement autour de lui, il s'éloigna rapidement, le cœur battant à un rythme précipité, éprouvant une sensation de triomphe qui le parcourait en curieux élancements.

*
* *

— « De la kleptomanie à rebours, voilà ta maladie ! » lançait à son mari Mrs. Departure quinze jours plus tard au dîner, d'une voix accusatrice et tremblant d'énervement. C'était une forte femme aux yeux froids comme l'acier et aux vêtements sans fantaisie, mais pour l'instant elle paraissait terriblement ébranlée. « Tu es un *in*kleptomane, et il faut que tu fasses quelque chose pour te guérir de cette infirmité ! »

— « Mais puisque je te dis que ce sont ces satanés gants ! » s'écria le docteur tout en marchant de long en large dans la pièce. Son dîner refroidissait sans qu'il y eût touché. Ses cheveux étaient ébouriffés et dans ses yeux étincelaient d'étranges lueurs. Ses mains ne cessaient de faire le geste de se dépouiller réciproquement de quelque chose.

— « Voleur à l'étalage, passe encore... mais *pourvoyeur* d'étalages ! » Sa longue mâchoire, habituellement ferme, tremblait de contrariété. « Cette façon de s'introduire dans les grands magasins pour laisser des bibelots partout. Mon vase bleu ! Le sécateur ! Presque toute notre argenterie ! Jusqu'à ta pendulette en bronze ! Tout est parti ! »

— « Ce sont les gants, je te l'ai déjà dit ! » A petits coups nerveux, il tira sur ses doigts. Vainement. « Je les ai mis *à l'envers*. Le dehors en dedans !... Bon Dieu ! Si je pouvais seulement les saisir ! »

— « Et aujourd'hui la bibliothèque municipale a encore téléphoné, » s'écria sa femme d'une voix aiguë. « Il ne se passe pas de jour que tu n'aille y déposer sur les rayons trois ou quatre de tes livres ! »

— « Eh bien, si tu m'avais aidé à enlever ces gants le premier soir comme je te le demandais, il est probable que je n'en serais pas là ! »

— « Mais ce soir encore ! » Les lèvres de Mrs. Departure étaient agitées d'un fin tremblement et le ton de sa voix s'enflait de plus en plus. « Dans l'autobus... c'était le bouquet ! Je t'ai vu de mes propres yeux ! La façon dont tu as pris le portefeuille de cet homme dans sa poche pour y fourrer quatre dollars à toi avant de le remettre ! Je te le dis, Manly, il faut que tu voies quelqu'un ! »

— « Et moi je te dis que je n'ai rien ! Ce sont les gants ! Tu ne peux donc pas comprendre ça ? » Il se ficha une cigarette entre les lèvres.

— « Les gants ! Les gants ! Les gants ! Je te dis pour la centième fois que tu n'en as pas aux mains ! »

— « Où est donc ce briquet ? » grommela le Dr. Departure en tapotant ses poches. « Je l'avais dans mon gilet ce matin. »

— « La véritable question, » dit-elle en riant nerveusement et en écartant les revers du veston de son mari, « c'est, où est ton gilet ?... Manly, mieux vaut après tout que je te le dise, j'ai déjà pris rendez-vous pour toi. Demain. »

Elle fouilla dans son sac à main et lui tendit une carte.

— « Schappenhocker ! » hurla-t-il.

— « Bert a vraiment été très compréhensif. »

— « Je *n'irai pas* consulter ton frère. Je ne peux pas le souffrir, » s'écria le Dr. Departure, le visage cramoisi. « Même s'il ne restait que lui comme médecin sur la terre ! Cette espèce de sorcier aux grands airs ! Ce... » Brusquement, au milieu de sa phrase, il poussa un soupir et regarda dans le vide un moment, une expression heureuse commençant à envahir sa physionomie. Sorcier? Il restait encore un peu de poudre... Pourquoi n'avait-il pas songé plus tôt à passer ses gants à Bert? Ce sondeur d'âmes fort en gueule aimait essayer les vêtements des autres pour se divertir : chapeaux de femmes, cravates des enfants, chaussures de pluie plutôt démodées du Dr Departure. Il ne pourrait sûrement pas résister à une paire de gants de caoutchouc !

— « Tu vas y aller, » disait sa femme d'une voix grave et vibrante.

— « Mais certainement que je vais y aller ! » répondit le Dr. Departure d'une voix également vibrante, un doux sourire de plaisir anticipé éclairant son visage.

*
* *

Jamais médecin et malade n'avaient été si heureux de se voir qu'au moment où, le lendemain, le Dr Departure pénétra dans l'intimité doucement éclairée du cabinet du Dr. Bert Schnappenhocker. Ce dernier sourit à son rival avec l'empressement non déguisé d'un étudiant en anatomie sur le point de disséquer un spécimen particulièrement intéressant d'amphibie écaudé, tandis que le Dr. Departure le regardait avec l'air faussement innocent du plaisantin qui s'apprête à administrer un « chauffe-pied ». Pendant deux bonnes minutes, les deux praticiens se serrèrent vigoureusement la main.

— « Et alors? » finit par dire d'un ton cordial le Dr. Schnappenhocker, impatient de pratiquer la première incision. « Emily m'a dit que vous aviez un petit ennui. »

— « Je suis vraiment navré de venir vous déranger pour ça, » dit le Dr. Departure en s'efforçant de garder son sérieux.

Pendant près d'une heure, le Dr. Departure se laissa arracher bribe par bribe toute son extravagante histoire et, lorsqu'il en vint aux instructions concernant la poudre blanche et qu'il poussa la petite boîte sur le bureau, il vit Schnappenhocker secouer imperceptiblement la tête en un geste d'impuissance et se caler en arrière dans son fauteuil.

— « Manly, mon vieil ami, » dit Schnappenhocker, « une nouvelle période de six mois de repos et de calme absolu devraient vous remettre en état. Peut-être huit mois. Vous devez cela à Emily, vous savez. Et à *vous* aussi. » Il tendit la main vers l'appareil téléphonique.

Le Dr. Departure attendait ce geste. Des lueurs farouches jaillissant de ses yeux — ou du moins ce qu'il *espérait* être des lueurs farouches —

il bondit de son fauteuil, s'empara du coupe-papier en cuivre et se pencha par-dessus le bureau, la respiration rauque.

— « Est-ce que vous jetez ce sort, oui ou non? » cria-t-il, plantant le coupe-papier sur le dessus du bureau en acajou.

Le Dr. Schnappenhocker le regarda avec des yeux pleins d'appréhension.

— « Mais oui, Manly, mais oui ! » fit-il d'un ton conciliant. « Je vais jeter votre sort, et *ensuite* je retiendrai votre place. » Il saisit la boîte de poudre et jeta un coup d'œil à la feuille de papier.

« EEDO ! QUEEDO ! SKIZZO ! LIBIDO ! »

Cric ! crac ! crac ! Le Dr. Departure dépouilla sa main gauche de son gant. Puis, tandis qu'il cherchait fébrilement à faire de même avec l'autre main, une question angoissante lui traversa soudain l'esprit : devait-il faire de son beau-frère un voleur à l'étalage ou un pourvoyeur d'étalages? Devait-il laisser les gants à l'endroit ou les retourner? Chacun des termes de cette alternative offrait des possibilités si éblouissantes que pendant un moment le Dr. Departure se sentit presque déchiré en deux par ce choix délicat. Enfin, la solution lui apparut sous forme d'un compromis. Pourquoi ne pas laisser un gant à l'endroit et tourner l'autre à l'envers?

*
* *

— « Tiens, Bert ! » dit Mrs. Departure, ouvrant une semaine plus tard la porte à son frère, le Dr. Schnappenhocker. « Entre donc ! »

— « Je ne peux pas, » répondit le Dr. Schnappenhocker en lui tendant une boîte en carton pleine d'objets divers. « J'ai simplement pensé à apporter ça ici. C'est un reste de choses que Manly a déposées à mon cabinet quand il était... bref, avant que je le guérisse. »

Mrs. Departure prit la boîte.

— « Je dois avouer que tu es un docteur miracle, Bert. Un simple traitement et maintenant il est en pleine forme. »

— « Il ne m'a pas donné beaucoup de mal, » dit Schnappenhocker, commençant à redescendre les marches à reculons avec nervosité. Il y avait de la tension dans son regard et il ne cessait pas de se tirailler l'extrémité des doigts.

Mrs. Departure referma la porte et revint dans la salle à manger où son mari engloutissait avec une belle ardeur un dîner à rassasier un ogre.

— « C'était Bert, » expliqua-t-elle. « Avec encore une boîte de bibelots. Figure-toi qu'il m'inquiète. Il n'arrête pas d'apporter toutes ces choses ici en prétendant qu'elles sont à toi alors qu'elles lui appartiennent toutes ! Voici son stylo, son coupe-papier en cuivre, et jusqu'à son carnet de rendez-vous ! Et ce qui rend le phénomène encore plus étrange, » ajouta-t-elle en hochant la tête, « c'est que chaque fois qu'il se déleste d'un de ces chargements, il s'arrange pour filer avec une brassée de choses *à nous !* »

Elle s'approcha de la fenêtre et regarda à travers les jalousies.

— « Tiens, regarde-le là-bas ! En train de dévisser le bout du tuyau d'arrosage ! Sapristi ! Il se promène chargé comme un mulet ! »

— « Il a dû trop se fatiguer à préparer ce discours, » dit le Dr. Departure avec un large sourire tout en piquant vigoureusement sa fourchette dans une autre côtelette de porc. « Je savais bien que Schnappenhocker perdrait la boule un jour ou l'autre. »

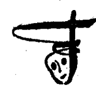
(Traduit par Roger Durand.)



La nuit du Vert-Galant

par DANIEL MEAUROIX

Dans quelques semaines se fêtera la Mi-Carême. Mais il peut se passer d'étranges choses par une nuit de Mi-Carême... Un conte en demi-teinte, où un sujet traditionnel ne sert que de prétexte à une sorte de poème fantastique. Lecture recommandée à ceux qui sont à la fois Parisiens et noctambules.



VINCENT se retrouva à deux heures du matin carrefour de l'Odéon, une odeur d'alcool à la bouche et un parfum de fille aux mains. L'alcool était du scotch et la fille une Arlequine rousse aux yeux turquoise rencontrée quelques heures auparavant. Mélancolique, il pensa que tous les alcools et toutes les filles avaient le même goût.

Derrière lui, il entendait décroître le tapage du bal costumé par les fenêtres ouvertes sur la rue. Cette nuit de Mi-Carême était fraîche et douce. Une bouffée de vent clarifia les idées de Vincent. Il alluma une cigarette et resserra sa gabardine sur son costume de Pierrot. Puis il prit la direction des quais par la rue de l'Ancienne-Comédie.

Sa quatre chevaux l'attendait au bord du trottoir, mais il avait envie de marcher. Il aimait la nuit ; il aimait cette sensation de l'inutilité de l'existence que vous donne le Paris nocturne, quand on a bu et qu'on a l'ivresse un peu sombre. Il faisait volontiers des crises de cafard à l'aube.

Il se sentait vacant et désœuvré ; plutôt mécontent, aussi. Cette soirée avait mal tourné. D'abord, ce déguisement de Pierrot était ridicule ; c'était une idée de Marion ! Ensuite celle-ci n'avait rien trouvé de mieux que de lui faire faux bond à la dernière minute, en lui téléphonant d'une voix mourante qu'elle était au lit avec 39 de fièvre. Quoi de plus incongru qu'un Pierrot sans Colombine dans un bal costumé ? « Mais après tout, » avait dit en minaudant la rousse Arlequine au bout de quelques danses, « nous sommes un peu cousins, n'est-ce pas? » Son Arlequin la négligeait ; elle brûlait d'envie de remplacer Colombine.

Elle avait les lèvres chaudes, mais la peau laide et blafarde, sous la lumière crue du lustre, dans la chambre où ils s'étaient éclipsés. Sa robe de taffetas bruissait sous les doigts de Vincent. Celui-ci, le corps absorbé et l'esprit ailleurs, entendait la cacophonie assourdie de la fête à l'autre bout de l'appartement. Sur une console, une chatte persane réfugiée dans ce havre observait leurs ébats d'un œil énigmatique. La fille pouffait entre deux baisers et mordait avec application Vincent au lobe de l'oreille.

Elle l'avait regardé d'un œil moqueur se remettre debout et rajuster sa tenue.

— « Reste là, je vais chercher à boire. »

Il s'était dirigé vers la porte et, du seuil, avait tourné la tête. Le regard au plafond, elle souriait aux anges. Il s'était retiré avec circonspection. Cette fille maintenant l'écœurait. Il n'aspirait plus qu'à l'air frais de la nuit.

La rue semblait morte. Une voiture silencieuse y voguait de temps à autre, pour s'enfoncer dans la pénombre d'où elle était sortie. Vincent marchait sans but. Il songea avec lassitude aux filles qu'il avait connues, à celles qu'il connaîtrait. Il songea aussi que quelque part il devait y en avoir une qu'il aimerait. La seule qui compterait. Il fallait qu'il y en eût une. Son esprit partit à sa rencontre lointaine. Il se plaisait à l'imaginer, il la désirait de toutes ses forces.

Il était parvenu au débouché de la rue Dauphine devant le Pont-Neuf et il traversa. Il hésitait à descendre en direction des Tuileries. La demie de deux heures sonna quelque part — était-ce à l'horloge du Palais de Justice ? Au même moment, Vincent, machinalement, s'engagea sur le pont. Ce fut alors qu'il sursauta.

Accoudée au parapet, face au pont des Arts, l'attendait Colombine, masquée d'un loup de velours.

*
* *

Elle était penchée au-dessus de l'eau, comme pour voir son reflet. Au bruit de ses pas elle se retourna. Il s'arrêta à quelques mètres d'elle. Ils restèrent sans bouger l'espace de quelques secondes. Vincent huma son parfum, insinuant et léger. Puis il entendit sa voix, curieusement voilée, comme filtrée par une épaisse couche d'atmosphère :

— « Bonsoir. »

— « Bonsoir, » répondit-il interloqué.

— « Dites-moi où je suis. »

— « Vous ne le savez pas? » Il était incrédule.

— « J'ai dû m'égarer, il faut que je rentre. »

— « Vous habitez loin? »

Elle pencha la tête de côté. Il la vit faire une moue évaluatrice.

— « J'ai fait beaucoup de chemin. »

— « D'où venez-vous? »

— « Je ne sais plus. »

« Une amnésique, » se dit Vincent. Rocambolesque. Mais après tout pourquoi ne rencontrerait-on pas de belles jeunes filles amnésiques, costumées en Colombine, en pleine nuit, à Paris?

Belles ? Oui, il ne doutait pas qu'elle fût belle, non plus que jeune. Il aurait voulu la voir retirer son loup de velours. Il regarda sa bouche pareille à une fleur mauve à la clarté pâle des réverbères. Elle l'humecta d'un furtif coup de langue, et il eut le désir presque insurmontable de l'embrasser.

— « Comment vous appelez-vous? » interrogea-t-il.

— « Vous ne voyez pas? Je suis Colombine. »
— « Mais Colombine n'existe pas. »
— « Colombine existe en mille endroits. Elle a tous les visages. En ce moment c'est le mien. »
— « Comment s'incarne-t-elle? »
— « Elle est présente chaque fois qu'on pense à elle. »
— « Ainsi Colombine existe ! »
— « Elle existe puisque je suis là. Je suis Colombine et vous êtes Pierrot. Ne cherchez pas à savoir autre chose. »

Elle eut un petit sourire mystérieux, et Vincent cessa de s'interroger. Près de lui, elle bougea, et sa robe fit entendre un friselis soyeux. Elle avait un corps un peu inachevé, avec le buste gracile d'une adolescente. Il avait envie d'enserrer sa taille des deux mains.

Il se sentait troublé. Il regarda autour de lui. Le monde qui l'entourait lui parut singulièrement immobile, comme frappé de léthargie. L'air avait une densité ouatée. Paris ressemblait à une ville fantôme.

— « Venez, » dit la jeune fille, en agitant un éventail.

Elle lui saisit la main ; la sienne était froide et lisse. Il l'accompagna docilement jusqu'à l'enceinte ou s'érigeait la statue du Vert-Galant.

Ils descendirent les marches qui menaient à la berge. La Seine sous la brume déroulait d'imperceptibles mirages. Les reflets dans l'eau semblaient pétrifiés. La jeune fille frissonna et se déroba quand Vincent voulut l'enlacer. Il la laissa s'éloigner de quelques pas, attentif au rythme de sa démarche. Ils parvinrent à l'entrée du square du Vert-Galant. Celui-ci aurait dû être fermé, mais la grille s'ouvrit d'elle-même sous la main de la jeune fille. Vincent y pénétra à sa suite.

*
**

Ce fut comme l'explosion brusque d'un projecteur devant ses yeux. Il vacilla, les tempes battantes. A ses oreilles montait un bruit tenace et doux de feuilles sèches qu'on écrase. Il eut l'impression d'avoir glissé dans des profondeurs circulaires. Il chercha un appui et crut sentir une main qui le guidait. Il percevait sans la voir la présence à son côté de la jeune fille au masque. Son parfum l'enveloppait. Puis cette présence se dilua comme une fumée dans l'atmosphère.

Il ouvrit les yeux ; il était seul. Les arbres autour de lui portaient des fleurs de neige. Leurs troncs étaient couleur de cendre. Leurs feuilles s'agitaient comme des mains. Il explora du regard le square du Vert-Galant. Ce dernier n'était plus clos, à son extrémité une trouée dans les arbres débouchait directement sur l'eau. Et là il découvrit, à l'étroite pointe de l'île, la silhouette blanche de la jeune fille. Debout, elle semblait attendre.

Il la rejoignit et contempla avec elle le fleuve luisant. Sous leurs pieds le sol se balançait. Le square était maintenant un navire à l'ancre que venait battre le ressac. Il vit ondoyer dans l'eau des sirènes et des pois-

sons de toutes couleurs. De lents voiliers défilaient, qui entraînèrent dans leur sillage phosphorescent le square désamarré. Le paysage des rives se dévidait en silence comme le négatif d'un film.

Vincent s'arracha au spectacle et observa la jeune fille. Celle-ci s'appuyait à son bras. Il la voyait de profil. Brusquement il se rendit compte à son attitude, au port de sa tête, au poids nouveau de son corps, qu'elle était désormais une femme. C'était comme si l'air autour d'elle avait une autre résonance. Elle se retourna vers lui, avec l'éclat aigu d'un sourire. Alors il lui arracha son masque.

Il recula interdit. Le visage qu'elle lui offrait était pareil à un visage longtemps connu, dont chaque élément vous est familier jusqu'au vertige. Et rien de cette femme ne lui était étranger. Rien d'elle ne lui était secret. Il la possédait en esprit avec toute la sûreté que donne l'intimité de l'amour. Ses mains connaissaient le contour de ses hanches et sa joue la chaleur de son ventre. Sa bouche connaissait le goût de son corps. Ils s'aimaient depuis le commencement de la terre.

Il la prit dans ses bras. Autour d'eux c'était déjà le vent du large. Le soleil s'était levé à l'horizon jaune. Et les bruits de la mer montèrent jusqu'à eux, mélangés d'odeurs d'algues, de varech et de sel.

La mer limpide avait la transparence du verre. Ils y virent des villes englouties, des jardins dormants, des épaves qu'ils survolaient.

Puis les vagues qui miroitaient se figèrent en nuages. Ils furent environnés de ciel. Leur navire glissait parmi des nébuleuses illuminées, vers un paysage semé de constellations.

La femme remua dans les bras de Vincent. Elle était toutes les femmes. Elle était la *Femme. Elle pesait contre lui et son poids était le poids du monde. Il voulut s'abîmer en elle comme pour se fondre dans la nuit des temps. Il se pencha vers son visage et vit son regard se voiler. Leurs lèvres furent prêtes à se rejoindre. La bouche de la femme s'ouvrit — et...*

*
* *

Un vertige le saisit. Une fraction de seconde, il fut au bord du néant. Il sentit à son front une sueur froide. Ses yeux sortirent d'un éblouissement.

Il était accoudé au parapet du Pont-Neuf. Devant lui, l'eau sombre et miroitante de la Seine. Un peu plus loin, les réverbères du pont des Arts scintillaient dans la nuit. La brise portait l'écho épars d'une sonnerie d'horloge. Depuis combien de temps Vincent avait-il entendu sonner la demie de deux heures?

Il regarda sa montre. Elle indiquait exactement deux heures et demie. Son tic-tac était normal quand il la porta à son oreille.

En un éclair, il se souvint. Avec le dépaysement du dormeur arraché à son rêve, il revit toutes les phases de son inconcevable vision. Et il y avait en lui le visage d'une femme jamais rencontrée, qu'il évoquait jusqu'à la perte de conscience.

Il garda de ce visage une image photographique au fond de sa mémoire. Des années plus tard, il rencontrait celle qui devait devenir sa femme. Son visage le frappa au cœur avec la brutalité d'un éclair de magnésium. Il était la réplique exacte de *l'autre* visage.

*
* *

Il ne lui parla jamais du phénomène de prescience et de rêve éveillé qu'il avait vécu la nuit du Vert-Galant. Il avait essayé d'imaginer en vertu de quel arcane, de quel plan secret des choses, il avait ainsi échappé aux dimensions du temps pour rencontrer à l'avance l'objet de son amour. Le seul fait certain, c'est qu'il l'avait comme *évoqué,* attiré jusqu'à lui, puisqu'à l'instant précis de la vision il venait d'« inventer » en pensée son existence.

Un jour, il ouvrit par hasard le journal de jeune fille de sa femme, à l'année de ses seize ans. Il y rencontra un récit qui le troubla profondément. Récit d'un rêve confus, dont elle ne s'expliquait pas l'intrusion dans son sommeil, et qui lui avait laissé au réveil une étonnante impression de déséquilibre au cœur du réel. Elle n'en avait conservé qu'un souvenir vague, revoyant un « jardin sur l'eau », des nuages, quelqu'un lui parlant dans l'ombre : un jeune homme au visage indécis, qui l'aimait et qu'elle aimait. Quand elle avait fait ce rêve, elle avait trop bu, c'était son premier bal, elle s'était assoupie sur un divan dans une pièce isolée. C'était la nuit de la Mi-Carême et elle était costumée en Colombine.

*
* *

Cependant, Vincent trouve parfois le bonheur monotone. Il aurait voulu connaître de nouveau l'intensité de sensations, l'intensité d'amour qui avaient été siennes au cours de la vision privilégiée. Il ne sait pas pourquoi il n'a pas retrouvé en sa femme l'essence de la femme du rêve, mais il lui arrive de penser, de façon incontrôlable, que la nuit du Vert-Galant il a réellement été Pierrot et qu'il a réellement rencontré Colombine.

Sait-on jamais? Si Pierrot s'était emparé de son esprit, pourquoi pas Colombine de celui d'une jeune fille endormie — pour se projeter sous la forme de celle-ci?



Le temple

(The canvas pyramid)

par JANE ROBERTS

Voici la nouvelle sur laquelle, ce mois-ci, nous attirons l'attention des lecteurs ennemis des recettes toutes faites (comme le mois dernier sur « Guerre dans les airs »*). Récit de science-fiction ou récit surnaturel ? Qu'on opte pour l'une ou l'autre tournure, le thème demeure en tout cas extrêmement original et inquiétant. C'est un nouvel auteur de grand talent que nous révèle* « Le temple »*. Avis aux amateurs : surveillez dans* « Fiction » *les prochaines histoires de Jane Roberts.*



C'ÉTAIT une ville plate. Le soleil rôtissait les os des hommes, leur peau était dure et craquelée. Leurs baraques s'appuyaient mélancoliquement les unes contre les autres, et l'odeur de porc et de gumbo (1) imprégnait profondément toutes les fissures et les recoins, les literies poussiéreuses, et même les planches dont elles étaient construites.

Ainsi était la ville et ses habitants. Chaque baraque n'avait qu'une pièce meublée d'un lit grinçant, d'une table, d'un antique évier, et décorée de portraits de stars de cinéma, de calendriers, d'images pieuses, souillés et obscurcis par les fumées des poêles. Et il y avait les enfants rachitiques et crasseux de naissance, les femmes fatiguées aux yeux inexpressifs, et les hommes sans espoir, assis désœuvrés et abrutis.

Ce n'était qu'un rassemblement de petits taudis, de pauvres maisons empilées les unes contre les autres sur le bord de la route poussiéreuse. Et cette ville arriérée et oubliée était à soixante kilomètres seulement de la scintillante ville de Daytona, de ses touristes et de ses hôtels flamboyants de néon. Parfois, de loin en loin, un visiteur perturbait la ville, débarquant précautionneusement d'une auto reluisante, et il s'aventurait jusqu'à un des perrons branlants.

C'était toujours des vendeurs de porte à porte, rutilants d'amabilité feinte, arborant des sourires du type « Je viens en ami ». Et plutôt que d'offenser ou de déplaire, les hommes poussiéreux et les femmes atones acquiesçaient, acquiesçaient et signaient, et payaient des mensualités pour des appareils ménagers, des polices d'assurances, des objets, qui, ils le savaient d'avance, ne viendraient jamais.

Et les enfants restaient immobiles à regarder, longtemps après que l'étranger eut disparu. Ils regardaient avec respect jusqu'à ce qu'un nuage

(1) Sorte de légume dont on fait une soupe.

de poussière cachât la machine miraculeuse, mais ils étaient silencieux car ils ne connaissaient pas de paroles pour exprimer leur admiration, et leurs parents ne pouvaient leur enseigner.

Cependant, le soir où la limousine noire et brillante s'arrêta aux abords de la ville, ils comprirent tout de suite qu'il ne s'agissait pas d'un camelot. La voiture s'arrêta, tel un scarabée, noire comme la nuit. Puis ses feux s'allumèrent. Trois hommes bondirent dehors, minces et nerveux, souples comme des mauvaises herbes.

Ils restèrent un instant immobiles dans l'obscurité puis, à la lumière des phares, ils s'affairèrent, rapides et précis comme des insectes, allant de la voiture au champ. Des cordes se tordirent parmi la poussière et les pierres, des marteaux se firent entendre, et un monstrueux édifice de toile fatiguée s'installa dans les saccades et les grincements.

Et au matin, la tente attendait ; elle attendait d'être remplie par les femmes usées, les enfants rachitiques aux yeux perdus, les hommes assis maussadement aux seuils de leurs portes béantes. Et ainsi ils surent, tandis qu'ils contemplaient, accroupis sur les matelas crasseux, la pyramide de toile dont les flancs battaient dans le vent, que cette fois-ci il ne s'agissait pas d'un camelot ordinaire.

Ils se demandaient ce qu'il leur voulait dans cette misérable ville fatiguée, avec sa limousine, sa tente, son sourire gracieux et ses yeux vert épinard. Ils se demandaient ce qu'il voulait, lui et les deux hommes qui le suivaient et le regardaient, et l'écoutaient lorsqu'il parlait.

Et le Frère Michael souriait et se curait les dents. Il parfumait les revers de sa veste élimée et contemplait d'un œil spéculateur et attentif l'espace qui le séparait de la ville. Il s'était installé pas trop près, ni trop loin non plus, et ceci résultait d'une subtile nuance psychologique, car cette position précise l'intégrait à la ville mais pas complètement.

Et son costume, bien que provenant d'un magasin élégant, témoignait pourtant d'une usure légère mais calculée au niveau des revers ; chaque matin, Frère Michael, avec un soin infini, étalait une pellicule de poussière sur ses souliers noirs et brillants. Quant à son comportement, il représentait aussi une composition de variations subtiles, chacune étudiée pour produire un effet précis. Il était digne, tout à fait le maintien d'un chef, mais pourtant teinté d'une touche d'humilité et même, à l'occasion, d'effacement.

L'homme était grand et brun, ce qui constituait un atout appréciable, et d'une charpente solide. Ses cheveux noirs, soigneusement ondulés, retombaient sur son large front en une mèche d'un désordre savant. Les yeux vert épinard savaient sourire avec une franchise désarmante, et un instant plus tard luire du feu d'une inspiration diabolique.

Donc, depuis la taille jusqu'à la tête, Frère Michael était fort satisfait de sa personne. Il n'y avait que les jambes, indéniablement longues et regrettablement cagneuses, qui lui causaient quelque souci. On aurait pu penser, en l'examinant, que Dieu avait voulu faire le soi-disant frère tout en jambes, et que seulement au dernier moment il avait fabriqué le torse avec ce qu'il restait comme matière.

Donc, de bonne heure ce matin-là, Frère Michael expédia ses deux Frères du Temple Secret à l'assaut de la ville, avec pour mission d'évaluer les possibilités de ses habitants. Puis Frère Michael sortit un réfrigérateur portatif de sa voiture, une bouteille de son petit sac noir, s'assit confortablement et dégusta tout à son aise un rafraîchissant whisky-soda.

Il se cura les dents, remit en place sans y faire attention la mèche de cheveux qui ornait son front, et examina avec une satisfaction avide la scène devant ses yeux. Car c'était le début de la saison des oranges, l'époque la plus appropriée. L'odeur de porc était pénétrante et les bouteilles de soda vides traînaient aux fenêtres et aux seuils des portes.

C'était facile de juger ces petites villes de Floride, avant même de prononcer le premier sermon de l'Eternel et d'ériger la tente. La méthode était toute simple. Quand il y avait des bouteilles de soda, la saison était bonne et les gens avaient de l'argent. Quand la saison était mauvaise, ils buvaient de l'eau.

Frère Michael soupira, termina sa boisson, et entra dans la tente par la fente arrière. L'odeur de renfermé s'enroula autour de son cou et de ses épaules, et ses narines frémirent en étant frappées par la senteur lourde des corps qui se cachait encore dans les replis. Un de ces jours, il aurait une église. Comme cela, l'odeur d'une fournée de fidèles pourrait se dissiper par la fenêtre avant l'arrivée de la suivante.

Mais il y avait encore du travail à faire. Il déroula une petite section de toile qui s'ouvrait sur une fente de la taille d'un judas, sortit une paire de jumelles et examina la ville de ses yeux luisants.

Frère Larry atteignait justement la première cabane. Il était grand lui aussi, mais très maigre. Son visage blanc avait un air de jeunesse et ses cheveux étaient pâles et ternes comme du blé. Il frappa à la porte, puis se tourna vers la rue qu'il contempla d'un air soigneusement distrait. Lorsqu'il releva enfin la tête pour regarder la femme maigre, aux lèvres minces, qui se tenait devant lui, Frère Larry sembla tout surpris comme s'il s'attendait à tout sauf à cela.

— « Oh ! » dit-il, en bégayant, et ses longs bras esquissèrent un mouvement d'impuissance le long de son corps. Bien, pensa Frère Michael, qui le surveillait toujours. Mais encore un peu trop emprunté, trop insignifiant. Il avait répété mille fois à Larry que les bras ne devaient pas seulement pendre inertes, mais qu'ils devaient *parler*. Ils devaient faire comprendre en un seul geste la profonde tristesse que l'on éprouvait à déranger, bien malgré soi, la respectable maîtresse de maison.

Enfin, chaque muscle du corps de Larry exprimait une bonne foi juvénile. Il se plia presque en deux à la taille, et ses mains, plantées au bout de ses bras maigres, semblaient implorer qu'on le laisse entrer.

Frère Michael ricana de satisfaction. La femme souriait, hésitante. Larry recula d'un pas, trébucha, et en un seul mouvement fut à l'intérieur. Ce pas de recul les trompait toujours. Ils ouvraient la porte toute grande dans leur effroi, et sans qu'ils s'en rendent compte, on entrait. C'était la meilleure technique possible et Frère Michael en rit tout seul. Il avait vendu des tas d'encyclopédies de cette manière.

Il rangea les jumelles, car il n'en avait pas besoin pour savoir ce qui se passait dans la maisonnette. Frère Larry refuserait obstinément l'offre de la seule chaise disponible comme pour marquer qu'il ne méritait pas une telle distinction. Au contraire, passant sa main dans ses cheveux en désordre d'une geste de gamin, il se laisserait tomber tout à coup par terre, sans paraître s'apercevoir de la saleté et des détritus qui jonchaient le sol, et sourirait avec candeur aux enfants crasseux et étonnés.

— « Ciel ! Comme il fait bon s'asseoir. » Puis : « Excusez-moi de vous déranger, mais pourrais-je avoir un verre d'eau? » Tout ceci dit avec un accent du sud des plus convaincants bien que Frère Michael fût né et eût passé son enfance dans l'Ohio du Nord.

Et la partie était gagnée. Ce geste sans importance, cette demande insignifiante, mettaient immédiatement la femme à son aise et de plus lui donnaient l'impression que Frère Larry acceptait son hospitalité. Et Larry, après avoir bu avidement, se mettrait à sourire.

— « Je dois vous dire, » avouerait-il en baissant la voix et en courbant la tête, « que je suis ici avec Frère Michael. Mais j'avais tellement soif, » (ici, la main sur le cœur) « que je n'ai pas pu m'empêcher de me mettre à l'abri de cette chaleur.

» Enfin, je ne devrais pas vous dire tout ça, mais vous avez été tellement gentille avec moi, alors voilà. Frère Michael a un message du bon Dieu à donner à tous les pauvres gens.

» Je vous comprends très bien, moi aussi j'ai eu du mal à y croire au début. Mais une fois que la lumière s'est faite en moi... Oh ! ma Sœur, l'Esprit de Dieu est doux ; Il m'a pardonné mes péchés et a guéri mon âme.

» Oui, effectivement il sera dans la tente. C'est un secret, mais il est possible, tout juste possible qu'il ait une vision ce soir ! Il faut que je m'en aille, maintenant. Mais attention, ne répétez rien de tout ceci à qui que ce soit.

» Et pensez donc, Frère Michael peut dire aux pauvres comment s'enrichir, et je ne parle pas des richesses spirituelles, mais des vraies richesses en bon argent sonnant.

» Eh bien, merci encore, mademoiselle... Oh ! pardon, madame. Excusez-moi. J'ai tout naturellement pensé que ces jeunes garçons étaient vos frères. Et bien, au revoir, ma Sœur. Que Dieu soit avec vous. »

Frère Michael attendit, et enfin reprit les jumelles. Larry avait eu tout le temps nécessaire pour vendre sa salade et être de retour. Puis il fronça les sourcils. Larry était à mi-chemin des baraques et de la tente ; il sifflait et une cigarette pendait de ses lèvres minces. Il aperçut Frère Michael et le salua gaiement. Frère Michael jura. Il avait répété mille fois à cet imbécile qu'il fallait garder son air ingénu jusqu'à ce qu'il eût regagné la tente. Bon Dieu ! Même les poires avaient des yeux et ce n'était pas rentable de les sous-estimer.

Enfin Larry avait fait du bon boulot et bientôt toute la ville bourdonnerait au sujet de la sainteté légendaire du Frère Michael et du message qu'il avait reçu de Dieu. Il fit signe à John et à Larry et se dissimula

sous la tente. Personne ne devait l'apercevoir avant l'heure dite, et d'ici là Sue aurait eu le temps de travailler.

— « *Sœur* Sue, » corrigea John en riant.

Frère Michael se récura les dents.

— « Elle ferait bien de ne pas oublier d'enlever son rouge et son vernis à ongles cette fois-ci, » dit-il d'un ton menaçant.

John rougit. Sa large face de lapin se rida d'anxiété. Il était gras mais propret, et doux et obéissant comme un petit chien. Mais à cet instant, son teint se rembrunit et ses grands yeux clairs se teintèrent de contrariété.

— « Allons, Mike, c'est une bonne gosse. Elle n'a oublié qu'une seule fois. Et elle n'a pas sa pareille pour les exciter comme il faut. »

Mike sourit gentiment comme pour pardonner et tapota John sur l'épaule.

— D'accord. Mais passe-la en revue avant qu'elle parte pour être sûre qu'elle ne fasse pas de blagues. »

Ils s'installèrent tous les trois bien à l'abri derrière la tente, là où personne ne pouvait les voir. Au bout d'un moment, Larry alla à la voiture pour chercher des cigarettes et, lorsqu'il revint, ses yeux étaient inquiets.

— « Mike, il y a un gars qui arrive sur la route par-derrière. » Il s'arrêta et aspira une gorgée de whisky. « On dirait qu'il veut te doubler. Il porte une tunique. »

Mike releva la tête avec intérêt.

— « Mieux que la mienne? » demanda-t-il.

— « Ouais. »

Mike réfléchit un instant, puis envoya John chercher la valise. « Mon costume noir, » ordonna-t-il. « Le plus beau. C'est pas la peine d'essayer de le battre sur le terrain des tuniques alors. » Puis il demanda à Larry : « Il a l'air d'avoir du fric? »

Larry posa son verre d'un air malheureux. Les questions directes le faisaient toujours transpirer.

« Eh bien? »

— « Le tissu de ces fringues avait l'air bien, d'après ce que j'ai pu en voir. » Larry fronça les sourcils et mâchonna un brin d'herbe. « Mais s'il était plein aux as, il serait en bagnole, il me semble. »

Mais John était déjà de retour. Rapidement, Mike enfila son élégant costume noir très strict et sa tunique blanche. D'une main, il lissa ses cheveux et porta l'autre à ses yeux. Il baissa les paupières. Les deux autres hommes gardèrent un silence respectueux. Ils changèrent également de costume.

Enfin, Frère Michael rouvrit les yeux. Il n'était plus indécis ni désemparé. Calmes, puissants, assurés, les yeux noirs fixaient la route avec une expression de bienveillance divine.

On fourra les bouteilles dans un trou creusé à la hâte, et les mégots furent dissimulés. Les trois hommes, côte à côte, se dirigèrent vers le devant de la tente. Frère Michael portait son simple costume noir comme

s'il s'agissait de la soutane d'un évêque. Une dignité sereine émanait de sa personne, mais sa tête inclinée laissait entendre qu'il savait n'être qu'un humble émissaire du Tout-Puissant.

Toutefois, sous les paupières mi-closes, ses yeux étaient inquiets. Il inclina la tête en arrière, la souleva dans une attitude de fervente prière, et examina des pieds à la tête l'étranger qui était maintenant presque à leur niveau. Ce qu'il vit ne lui plut guère. Avant même que l'autre ouvrît la bouche, Mike comprit qu'il n'était pas nouveau dans le métier. Son maquillage était parfait. Son assurance tranquille et son attitude témoignaient d'une authenticité effrayante, et, l'espace d'un instant, Frère Michael sentit la peur l'envahir.

Et si par hasard, pensa-t-il, cet homme était un véritable homme de Dieu... Il avait souvent eu des cauchemars dans lesquels il rencontrait pour la première fois un prêtre sincère, un prêcheur authentique qui, d'un seul coup d'œil, mettait à nu sa propre hypocrisie et sa sainteté factice. Sans doute, cela était assez improbable dans son petit commerce particulier, mais les paumes de ses mains étaient moites de frayeur.

Cependant il se reprit rapidement. Quel véritable homme de Dieu avait les moyens de se payer des tuniques du genre de celle que portait ce type-là? Il n'y avait pas un authentique prêtre qui eût autant de galette. Son esprit cherchait avec une surprenante agilité les moyens de se tailler une part du gâteau tout en se demandant ce que cet indidivu pouvait faire dans ce coin perdu si sa combine marchait si bien.

Les hommes s'approchèrent avec méfiance. Frère Michael entrouvrit les yeux, se croisa les mains et avança d'un pas.

— « Salut, Frère. Au nom du Seigneur, je vous souhaite la bienvenue. »

L'étranger s'inclina, fit un signe de tête à Frère Michael, et ne parut pas s'apercevoir de la présence des Frères Larry et John qui cachaient leur désarroi sous des sourires pieux.

— « Que Dieu vous bénisse. »

Frère Michael soupira intérieurement. Ce type avait l'air de bien connaître son affaire. La tunique blanche était immaculée, même l'ourlet était vierge de la poussière de la route. Une telle maîtrise dans la mise en scène était rare. Il arbora un large sourire exprimant l'amabilité et la bienvenue.

— « Vous désiriez me parler, mon Frère? Sans doute des questions touchant notre divine mission? »

Les lèvres épaisses et charnues de l'étranger bougèrent à peine. Ses yeux enfoncés luisaient sous ses épais sourcils blancs. Il ressemblait, pensa Mike, à un moine de l'Inquisition. Chaque trait de son visage était figé dans une expression de sévérité et de désapprobation. L'humour en était totalement absent.

— « Pourrions-nous nous entretenir seuls, sans l'aide de vos saints disciples, dans la voie du Seigneur? En toute humilité, » dit-il, « les affaires qui m'amènent à vous sont de nature très secrète, et la discrétion est essentielle. »

Frère Michael sourit. Il dut refréner son désir d'envoyer l'étranger au diable. Sa voix cultivée l'agaçait, et surtout il y avait cet air convaincant d'authenticité et ce fanatisme contenu mais presque sinistre qui inquiétait Frère Michael plus qu'il ne voulait se l'avouer. Et en plus de tout cela, il y avait une chose sur laquelle Mike ne pouvait mettre le doigt — quelque chose d'effroyablement familier dans le physique de cet étranger. Il lui sembla que l'homme l'étudiait si attentivement que l'on aurait pu croire qu'il tirait du cerveau même de Mike des renseignements significatifs.

Toutefois, il avait un aspect cossu. Mike pencha la tête, ferma les yeux et réfléchit. Puis hochant doucement la tête, il souleva une main vers les autres comme pour les bénir. Le geste signifiait : « Restez dans le coin et écoutez du dehors. »

Les Frères Larry et John s'inclinèrent légèrement, répétèrent le même geste et s'éloignèrent lentement et avec dignité en direction de la ville. Ils feraient bientôt demi-tour. Frère Michael eut un sourire.

*
* *

— « Vous ne croyez pas à la deuxième immersion? » demanda-t-il en guettant la réponse de l'étranger.

La question était lourde de sens caché et l'autre donna la mauvaise réponse, en tout cas pour le Sud. Mike sentit s'évanouir ses appréhensions. Manifestement l'étranger n'était pas en pays de connaissance. Il n'y avait pas à se faire de bile.

Il s'enfonça donc plus confortablement dans son siège et écarta les jambes.

— « Quel bon vent vous amène, mon Frère? »

Mais l'expression de l'autre ne se détendit pas et ne perdit pas de sa sévérité en réponse au ton naturel de Mike. Sa peau blanche et blafarde gardait ses lignes molles et solennelles. Le visage de Mike se durcit un instant, mais il força ses yeux à reprendre leur expression de ferveur silencieuse.

« Vous n'avez sûrement pas fait tout ce chemin rien que pour faire la connaissance d'un pauvre Frère du Seigneur? » insinua-t-il.

L'attention de l'autre s'aiguisa. Ses lèvres s'entrouvrirent en un sourire silencieux et dépourvu d'humour qui élargit encore le triangle formé par le nez proéminent.

— « J'aspire à amener de nouvelles âmes dans la véritable lumière de Dieu. »

Il dévisagea Frère Michael sévèrement et celui-ci déplaça le poids de son corps sur ses talons.

— « Bien sûr, bien sûr, mon Frère. N'est-ce pas notre désir à tous? Nous essayons tous de notre mieux, » murmura-t-il en déplaçant son regard vers le vide pour indiquer qu'il était temps d'en venir aux affaires sérieuses.

— « Bien. Voici ce qui m'amène. J'ai mis au point une nouvelle méthode de conversion et je désire la mettre à l'essai. »

Frère Michael permit à ses yeux de prendre une expression d'étonnement juvénile.

— « Une nouvelle méthode? » demanda-t-il. « Mais ne croyez-vous pas que les bonnes vieilles méthodes qui ont fait leurs preuves sont préférables? »

Tandis qu'il parlait, quelque chose en lui s'agita, quelque chose qui lui conseillait de dire non, sans s'enquérir de quoi il s'agissait ou de l'avantage qu'il pourrait en retirer personnellement, de refuser vite avant d'être tenté. L'homme lui inspirait de la répugnance mais l'attirait en même temps par cette indéfinissable impression familière.

Il se décida et son visage exprima à la perfection un mélange de gratitude et de regret. « Je regrette infiniment, infiniment. Mais même dans la Fraternité du Seigneur, nous avons chacun nos faiblesses et je dois avouer qu'en matière de conversion, je ne suis pas très moderne. » Il lissa ses cheveux et laissa tomber ses mains lourdement à ses côtés.

« A dire vrai, je suis flatté, très flatté que vous ayez pensé à venir me trouver, mais somme toute... » (il baissa la voix) « qui sommes-nous pour nous mêler de changer quelque chose aux vieilles méthodes? »

L'étranger dévisageait intensément Frère Michael tout en l'écoutant. Il baissa la tête.

— « Nous obéissons tous à la volonté de Dieu, » répondit-il avec emphase. « Toutefois, mes ouailles ne manquent pas de biens et je suis prêt à verser 500 dollars contre le privilège de faire une expérience ce soir. »

500 dollars... Mike secoua la tête et se cura les dents. Pour une telle somme il serait prêt à se faire l'ami de n'importe qui. Il se pencha avec précaution vers son interlocuteur.

— « Mille, » souffla-t-il.

L'étranger sourit douloureusement.

— « Je regrette, mais mon offre ne peut être augmentée. Un humble serviteur du Seigneur n'a sûrement pas besoin de plus. »

Mike sourit. Il se demanda si l'étranger se rendait compte qu'il n'aurait jamais marché dans la combinaison si sa demande avait été acceptée. Une combine de 1 000 dollars aurait sûrement été louche.

Il se sentit mal à l'aise sous le regard de l'autre et releva la tête de nouveau.

— « Que dois-je faire? »

La voix de l'étranger ne laissait percer aucun signe de satisfaction.

— « Presque rien, » dit-il. « Lorsque vous aurez préparé les gens et qu'ils seront sur le point de faire leurs, leurs... »

— « Témoignages, » proposa Mike, en levant le sourcil.

— « C'est cela. Lorsqu'ils seront prêts, vous n'aurez qu'à conclure en disant ces mots : « *Le Seigneur est un grand oiseau blanc*. » Je me charge de la suite. »

Frère Michael sourit et toussa poliment. L'autre sortit deux billets de cent dollars de sa poche.

« Le reste après la cérémonie, » dit-il, sans regarder l'argent et en affectant de ne pas s'apercevoir de son existence.

*
* *

Les visages de l'assistance ce soir-là étaient passifs et sans expression, mais l'on sentait quelque chose en eux qui attendait d'être enflammé. Sœur Sue, vêtue d'une longue robe sombre, se tenait debout devant eux en vacillant ; ses cheveux noirs flottaient derrière elle et ses yeux sombres brillaient dans son visage blanc.

Loué soit le Seigneur,
Loué soit le Seigneur,
Gloire au doux Seigneur Jésus !
Alleluia, Alleluia, Alleluia !
Inclinez-vous, pécheurs,
Baissez la tête, pleurez de honte,
Lavez vos cœurs avec le Sang de l'Agneau,
Le Sang de notre doux Seigneur Jésus...

Et les femmes aux yeux tristes, et les hommes maigres et affamés, se frappaient la poitrine et sanglotaient, et baissaient la tête en écoutant la voix du messager de Dieu. Puis Sœur Sue fit signe à Frère Mike que son travail était terminé, que les gens étaient prêts et attendaient. Elle cessa subitement de hurler, les têtes se relevèrent et Frère Michael se tenait debout devant l'assistance, les bras en croix dans un geste d'accueil.

Son visage se contractait de tristesse et sa voix était si douce que toutes les oreilles se tendirent pour entendre ses paroles.

— « Oh ! pécheurs, pécheurs ! Oh ! pécheurs, comme vous avez blessé le doux Seigneur Jésus. Comme vous avez péché contre Lui, enfoncé mille clous dans Sa chair encore pantelante...

» Adultères, hypocrites ! » (Sa voix résonnait maintenant.) « Croyez-vous qu'Il ne vous connaît point? Il sait bien que vous péchez en secret, dans l'ombre, et derrière les portes closes. Sa vengeance ira jusqu'à vous. En vérité Sa justice devrait vous abattre, ici sur-le-champ, tandis que vous vous croyez chacun caché au sein de la multitude.

» Mais le Seigneur, ah ! le Seigneur est miséricordieux. Il... Il... *Entendez !* Entendez. Je L'entends. J'entends le Seigneur ! Il est près, très près. Sentez Ses ailes palpiter au-dessus de vos têtes. Il est ici, je vous dis, ici. »

La foule trembla, frémit, les yeux rivés sur la silhouette debout devant elle. Et subitement Frère Michael hurla et se couvrit le visage de sa robe.

« Oh ! Jésus, mon Maître, parlez-moi ! »

Il était à genoux, effondré devant le Seigneur, et Frère John, sui-

vant une mise en scène bien réglée, se mit à réciter dans les langues bibliques.

— « Pardonnez-moi, oh ! Seigneur, » gémit quelqu'un dans l'assistance.

— « Oh ! Seigneur, » hurla en réponse Frère Michael tandis que tous en extase attendaient. « Oh ! le Seigneur est un grand oiseau blanc et Ses ailes me frappent. »

Et à ce moment, entre le peuple et Frère Michael, se tint un troisième personnage ; l'étranger était là. Mike sentit son sang se glacer. Qu'était-ce, mais qu'était-ce donc (et il fouillait en vain sa cervelle pour trouver la réponse), qu'était-ce qui rendait l'aspect de l'étranger si terriblement familier ? Mais il cessa de penser tandis que la voix de l'autre cinglait l'air :

« SUIVEZ-MOI JUSQUE DANS LA CITADELLE DU SEIGNEUR. SUIVEZ-MOI DANS SON TEMPLE. LE SEIGNEUR A PARLÉ. SUIVEZ-MOI, OH ! PÉCHEURS, JUSQU'AU CŒUR MÊME DU SEIGNEUR MISÉRICORDIEUX. »

Et sa voix n'était comme aucune voix que Mike eût jamais entendue, et son visage comme aucun visage jamais paru sur la terre. Et Frère Michael couvrit son visage et suivit, sanglotant, courant aveuglément avec les autres, tandis que le poids de sa propre culpabilité pesait sur ses épaules.

Car le temple s'élevait, flamboyant dans la pénombre, et des rayons d'amour émanaient de son intérieur brillamment illuminé. Et même à ce moment-là, Mike se souvenait vaguement qu'auparavant il n'y avait rien à cet endroit — rien que des herbes calcinées, des insectes et des arbres rabougris.

Il trébucha et tomba. Mais des vagues d'exultation le portaient en avant, en direction du but. « Attendez, attendez, » criait-il aux autres, en s'empêtrant dans sa tunique blanche, mais ils continuaient et le dépassèrent.

Mais que faisait-il? Quoi? « Arrête, arrête, » criait une voix intérieure, cependant que, trébuchant toujours, son corps continuait sa course éperdue. « Arrête, arrête, » clamait la voix, et ses jambes s'immobilisèrent subitement. « Ressaisis-toi, » hurla-t-il, et il se mordit le bras jusqu'au sang, jusqu'à ce que ses tempes battent.

« Ne tombe pas dans le panneau. C'est un truc, » s'intima-t-il, et il ferma son esprit et ses yeux au temple flamboyant, ainsi que son cœur aux vagues d'amour. Immédiatement, un abîme de solitude s'ouvrit alors dans son cœur, un sentiment d'exil, où il savait que tout ce qu'il demandait à la vie lui serait refusé. Il secoua la tête, sanglotant, sachant tout à coup que ceci n'était qu'une dernière tromperie du charlatan, destinée à le rendre fou, à le précipiter vers le temple. Le temple qui n'en était pas un.

Une sueur glacée perlait sur ses paumes. Résolument il fit le vide dans son esprit et subitement chaque chose reprit son vrai visage. Il vit le peuple dont il avait aidé à détruire la raison. Il le vit qui le dépassait

dans sa course folle et il vit, avec une effrayante précision, pour la dernière fois, le visage de l'étranger avant qu'il disparût à l'intérieur.

Et il comprit enfin, en voyant le visage, pourquoi l'homme lui avait semblé si familier. Il comprit pourquoi l'étranger l'avait examiné si attentivement tandis qu'il lui parlait. La personnalité de charlatan était composée dans tous ses détails d'après l'image que se faisait Mike de ce qu'il aurait toujours voulu être. Les cheveux blancs et non pas noirs, les larges pommettes, les jambes droites, l'air d'authenticité faisant corps avec la personne.

— « Dieu, » hurla Mike, pour une fois sincèrement. L'homme — était-ce un homme? — s'était façonné lui-même d'après l'image qui existait dans son propre cerveau. Pourquoi? Qu'était-il en réalité? Mike tourna les yeux vers le temple. Qui n'était pas un temple mais une nef aérienne. Une nef que la terre ne connaîtrait pas avant maintes et maintes années.

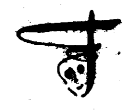
Mike se jeta en avant, mais à ce moment il vit Larry qui le dépassait. Il étendit le bras et le saisit. « Lâche-moi, lâche-moi, » hurla Larry. Mike lui envoya un coup de poing à la mâchoire et s'assit, haletant, en le maintenant à terre.

Du coin de l'œil il perçut un nouveau mouvement. Il assomma Larry et le laissa étendu par terre. La nef bougeait! Les gens! Où est-ce que ce monstre emmenait les gens? Il gémit et se mit à courir. Il avait trahi ceux de sa race en les livrant à... un démon venu d'ailleurs... Il était un Judas...

Il s'approcha et à ce moment la nef se mit à tourner sur elle-même. Le souffle l'étendit à terre.

La nuit était silencieuse comme la mort. La lune brillait sur la pyramide de toile agitée par le vent, sur les bouteilles de soda vides, sur les baraquements entassés. Mike alla à Larry et l'aida à se relever. Ils restèrent debout côte à côte, fixant la nuit et le silence. Mike mit la main à la poche de sa tunique. Il sentit les billets supplémentaires, et il sut exactement combien il y en avait.

(Traduit par Evelyne Georges.)



Les idées dangereuses

(*Security check*)

par ARTHUR C. CLARKE

Tout le monde reconnaît maintenant que les magazines de science-fiction contiennent, aussi bien dans les dessins que dans les textes, des idées techniquement réalisables et des anticipations sur la réalité. Cet état de choses inspire à Arthur Clarke une idée qui ne déplairait pas à notre ami Jimmy Guieu...



On prétend souvent que, dans notre siècle de travail à la chaîne et d'assemblage, il n'y a plus de place pour l'artisan individualiste, l'artiste qui, aux époques antérieures, créait des trésors de bois ou de métal. Comme la plupart des généralisations, celle-ci n'est tout simplement pas vraie. Evidemment son métier est moins florissant qu'autrefois. Mais il n'a pas disparu. Il a souvent été obligé de changer de méthodes et de vocation. Modestement, il a cependant réussi à survivre. Si vous savez où le chercher, vous le trouverez jusque sur l'île de Manhattan. Là où les loyers sont bas, où l'on n'applique pas trop strictement les règlements contre le danger d'incendie, on découvre des ateliers poussiéreux. Ils se cachent au sous-sol des immeubles divisés en appartements ou au fond d'une boutique abandonnée. L'artisan ne fabrique plus de violons, d'horloges à coucou ou de boîtes à musique, mais son habileté reste inchangée depuis des générations et les objets de sa fabrication ne sont jamais identiques. Il ne s'oppose pas par principe à la modernisation. Il possède même quelques outils électriques. Il a marché avec le temps. Il reste l'homme qui fignole les détails et crée d'immortelles œuvres d'art, sans seulement s'en rendre compte.

Le domaine de Hans Muller se composait d'une grande pièce, au fond d'un entrepôt vide, à quelques pas de Queensborough Bridge. La bâtisse attendait sa démolition. Tôt ou tard, Hans serait obligé de déménager. Pour s'approcher de l'entrée, il fallait traverser un terrain vague envahi par les mauvaises herbes et qui servait, le jour, de garage à des automobiles, et la nuit, de quartier général aux jeunes voyous du coin. Ces derniers n'avaient jamais ennuyé Hans, qui n'éprouvait pas le besoin de faciliter à la police ses enquêtes périodiques. D'ailleurs, les gardiens de la loi comprenaient sa position délicate et ne poussaient pas les investigations trop à fond. Ainsi, Hans était en bons termes avec tout le monde. Appartenant à la catégorie des citoyens pacifiques, il en était fort satisfait.

La besogne à laquelle Hans se livrait pour l'instant aurait grandement surpris ses ancêtres bavarois. Dix ans plus tôt, elle aurait intrigué Hans, lui-même. Et tout était arrivé parce qu'un client à court d'argent lui avait offert un poste de télévision, en guise de paiement pour ses services.

Hans avait accepté le cadeau à contrecœur, non pas parce qu'il était vieux jeu ou n'aimait pas la télévision. Tout bonnement, il n'avait pas le temps de s'occuper de cet appareil. En fin de compte, il se dit pourtant qu'il pourrait toujours le revendre pour cinquante dollars. Mais auparavant, il désira voir de quoi les programmes avaient l'air.

Il avait tourné le bouton. Les images peuplèrent l'écran et... comme des millions d'autres hommes avant lui, Hans fut conquis. Il pénétra dans un monde dont il ignorait l'existence, un univers rempli de navires interplanétaires qui s'affrontaient, de plantes exotiques et de races étranges — en fait, dans l'univers du capitaine Zipp, commandant la légion de l'espace.

Le charme ne devenait inopérant qu'au cours des ennuyeux intermèdes où l'on dissertait sur la merveilleuse céréale qui finançait le programme ou pendant les séquences d'un match de boxe entre deux types musclés qui semblaient avoir signé un pacte de non-agression. Hans était un homme simple. Il aimait les contes de fées. Or ceci était un conte moderne dans des décors dont les frères Grimm n'avaient jamais rêvé. Par conséquent, Hans ne vendit pas son poste de télévision.

Cependant, au bout de quelques semaines, le spectateur n'éprouva plus un plaisir naïf et sans mélange. Ce qui choqua d'abord Hans, ce furent le cadre général et les ustensiles de l'univers futur. Comme nous l'avons déjà signalé, Hans avait une âme d'artiste. Il se refusait à admettre qu'en cent ans, le goût humain deviendrait aussi mauvais.

Les armes dont se servaient le capitaine Zipp et ses adversaires ne lui paraissaient pas plus convaincantes. A vrai dire, Hans ne prétendait pas comprendre les lois suivant lesquelles avait été construit le désintégrateur portatif à protons. Néanmoins, il n'admettait pas, quel qu'en fût le fonctionnement, son aspect lourdaud. Les vêtements, l'équipement intérieur des navires interplanétaires n'étaient pas plus probants. Qu'en savait-il? Il était doué d'un sens très vif de la convenance des choses. Dans ce domaine encore, il se fiait à son intuition.

Nous l'avons dit, Hans était un homme simple. C'était aussi un homme averti. Il savait que la télévision était riche. Il s'assit donc devant sa table et se mit à dessiner.

Même si le producteur de *Capitaine Zipp* ne s'était pas brouillé avec son maquettiste et décorateur, les idées de Hans Muller auraient retenu son attention. Leur réalisme et leur anthenticité étaient tout à fait au-dessus de la moyenne. Elles manquaient totalement de cette puérilité qui commençait à agacer même les admirateurs les plus juvéniles du capitaine Zipp. Hans fut engagé sur-le-champ.

Il posa cependant ses conditions. Il travaillait surtout par amour de l'art et non parce que cette occupation lui était mieux rétribuée que toutes celles auxquelles il s'était livré jusqu'ici. Il refusa de prendre des

assistants et spécifia qu'il resterait dans son atelier. Il avait seulement envie de produire des modèles. La fabrication en série pourrait être entreprise ailleurs. Il était un artisan et non pas une usine.

L'accord eut des résultats satisfaisants. En six mois, le capitaine Zipp s'était transformé. Il constituait maintenant le désespoir des producteurs concurrents de space-operas. Les spectateurs s'accordaient à penser que ceci n'était pas une anticipation du futur, mais bien *le futur lui-même.* Le décor inspirait jusqu'aux acteurs. Ils jouaient mieux, alors qu'il leur arrivait avant, à cause de la pauvreté des accessoires, de se conduire comme des voyageurs du vingtième siècle en visite dans l'époque victorienne.

Hans, lui, n'était au courant de rien. Il bricolait joyeusement, refusait d'entrer en contact avec quiconque, sauf le producteur, discutait de tous les détails par téléphone et surveillait le résultat final pour s'assurer que ses idées avaient été respectées. Seules, des boîtes de céréales dans un coin de son échoppe trahissaient ses liens avec le milieu de la télévision commerciale. Son patron reconnaissant les lui avait offertes. Il avait essayé d'en avaler une cuillerée, puis s'était rappelé avec plaisir qu'après tout, il n'était pas payé pour manger cette nourriture.

Ce dimanche soir, il travailla tard. Il apportait les dernières retouches à un casque protecteur pour les explorateurs de l'espace. Soudain, il réalisa qu'il n'était pas seul. Il tourna lentement le dos à son établi et regarda la porte. Celle-ci était fermée à clé. Comment avait-on pu l'ouvrir aussi doucement? Deux hommes immobiles étaient debout et le surveillaient. Hans sentit son cœur battre jusque dans son cou. Avec un reste de courage, il fit face aux intrus. Il pensa, avec un soupçon de soulagement, qu'il n'avait pas beaucoup d'argent sur lui. Ensuite, il se demanda si le contraire n'eût pas mieux valu. Ils allaient peut-être se fâcher.

— « Qui êtes-vous? » interrogea-t-il. « Que cherchez-vous ici? »

L'un des deux hommes s'approcha de lui, pendant que l'autre continuait à garder la porte. Tous les deux portaient des manteaux flambant neufs et des chapeaux qui cachaient leurs traits. Il décida qu'ils étaient trop bien habillés pour être des escrocs.

— « Inutile de vous alarmer, Mr. Muller, » déclara celui qui était le plus proche de lui. « Ceci n'est pas un hold up, mais une démarche officielle. Nous sommes du... Service de Sécurité. »

— « Je ne comprends pas. »

L'autre sortit un portefeuille de sa poche et en tira un lot de photographies.

— « Vous avez représenté pour nous un vrai casse-tête, Mr. Muller. Il nous a fallu deux semaines pour trouver votre trace — vos patrons étaient si discrets à votre sujet ! Sans doute tenaient-ils à dissimuler votre identité, par crainte de leurs rivaux. Quoi qu'il en soit, nous voilà, et nous aimerions vous poser quelques questions. »

— « Je ne suis pas un espion ! » répondit Hans avec indignation, en comprenant ce que l'autre voulait dire. « Vous n'avez pas le droit ! Je suis un citoyen loyal ! »

L'autre ignora cette sortie. Il tendit une photographie.

— « Reconnaissez-vous ceci? » demanda-t-il.

— « Oui. C'est l'intérieur de l'astronef du capitaine Zipp. »

— « Et c'est vous qui l'avez dessiné? »

— « Oui. »

Une autre photographie sortit du dossier.

— « Et celle-ci? »

— « Elle représente une vue aérienne de la ville martienne de Paldar. »

— « Et *celle-là?* »

— « Ça? Oh! c'est le désintégrateur à protons. Une création dont je suis tout à fait fier. »

— « Dites-moi, Mr. Muller, tout cela, ce sont vos idées, n'est-ce pas? »

— « Parfaitement, je n'ai pas l'habitude de plagier mes concurrents. »

L'homme qui l'interrogeait se tourna vers son compagnon et lui parla pendant quelques minutes, d'une voix trop basse pour que Hans pût entendre.

— « Je regrette, » reprit l'intrus. « Mais il y a eu une fuite grave. C'est peut-être... euh... accidentel, ou même inconscient, mais le résultat est le même. Si vous voulez nous suivre. »

La voix de l'étranger recélait un tel pouvoir et une telle autorité que Hans revêtit son manteau sans un murmure. Il ne doutait absolument pas des titres officiels de ses visiteurs et ne pensait même pas à réclamer une preuve. Il était tracassé, mais pas sérieusement alarmé. Ce qui s'était produit était manifeste. Il se rappelait avoir entendu parler d'un écrivain de science-fiction qui, pendant la guerre, avait décrit à l'avance la bombe atomique avec une précision déconcertante. Avec toutes les recherches secrètes qui s'opéraient, de tels accidents étaient inévitables. Il se demanda laquelle de ses idées avait recoupé un domaine d'études réel.

Sur le seuil de la porte, il se retourna vers sa boutique.

— « Tout ceci est une erreur ridicule, » déclara-t-il. « Si par hasard j'ai fait voir dans l'émission quelque chose de secret, c'était une pure coïncidence. Je n'ai jamais fait quoi que ce soit qui puisse être considéré comme nuisible par le F.B.I. »

Ce fut alors que le second homme qui s'était tu jusque-là parla enfin, dans un très mauvais anglais et avec un accent des plus particuliers.

— « Qu'est-ce que c'est que le F.B.I.? » demanda-t-il.

Mais Hans ne l'écoutait plus. Il venait juste de voir l'astronef qui les attendait...

(Traduit par Eve Dessarre.)

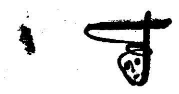


Un travail de Romain !

(*Survival technique*)

par POUL ANDERSON

Les adversaires de Poul Anderson (il y en a : voir notre Courrier des Lecteurs de ce mois!) devront pourtant reconnaître que notre auteur a l'avantage de se renouveler d'un récit à l'autre. Ceux qu'ennuient ses « dissertations sociologiques » auront peut-être lu avec intérêt sa poignante étude de la psychologie d'un télépathe, le mois dernier (« Le bout de la route »*) — et ils liront peut-être avec non moins d'intérêt cet allègre récit de voyage dans le temps, où Poul Anderson, démolissant tous les clichés, nous montre que les réactions de l'homme d'une époque différente ne sont pas nécessairement ce que la science-fiction croit.*



EMPIRE STATE UNIVERSITY
New York 30, N. Y.
Collège Scientifique et Technique.
Section Physique.

20 mai 1967.

Mr. James K. Maury,
Club des Téméraires,
430, Hudson Street,
New York 14, N. Y.

Cher Mr. Maury,

Votre nom m'ayant été communiqué par Mr. Roger McIntyre, je vous écris pour vous demander s'il vous intéresserait de participer à une expédition d'un genre tout à fait nouveau organisée par notre Section et par la Section Histoire du Collège des Beaux-Arts grâce à une subvention de l'U. N. E. S. C. O.

Les comptes rendus des journaux et les rapports des techniciens ont dû vous apprendre que la nouvelle formulation par Homolka de la théorie générale de la relativité a été triomphalement confirmée par les expériences de Goldberg sur la projection spacio-temporelle et que l'appareil vulgairement dénommé « machine à explorer le temps » est non seulement réalisable, mais effectivement construit dans nos laboratoires. Des prototypes ont déjà transporté des volontaires en des régions diverses de la Terre et

dans de récentes périodes du passé et les ont ramenés sains et saufs. Pour le dernier essai, une expédition dans la Rome d'Auguste, en l'an I de l'ère chrétienne, est en préparation et, sur la recommandation de Mr. McIntyre, nous serions heureux de pouvoir vous compter parmi les trois hommes qui la composeront.

Sans entrer dans la théorie de la projection, je voudrais vous exposer brièvement l'aspect pratique de l'entreprise. Nos trois explorateurs partiront de notre laboratoire et de cette année à destination de Rome et du premier siècle. Il va de soi qu'on leur aura enseigné au préalable la langue et les coutumes latines, et qu'on leur fournira les vêtements appropriés et suffisamment d'argent de l'époque pour un séjour de trois semaines. Au cours de celui-ci, ils ne révéleront pas leur identité, sauf en cas de danger extrême, d'ailleurs improbable — non pas que le passé puisse être « perturbé », mais cela compliquerait leur mission, laquelle consistera simplement à se mêler au peuple et à prendre des notes sur les petites questions de détail (moral, état d'esprit, etc.) qu'on ne trouve pas dans les chroniques contemporaines parvenues jusqu'à nous. Au terme de cette période, ils retourneront à l'endroit exact où ils s'étaient matérialisés et le champ projecteur sera de nouveau créé pour les faire revenir en ce point de l'espace-temps.

En réalité, ils rentreront trois semaines après leur départ, à cause de l'effet d'équilibre. En langage simple, les lois de la conservation de la matière exigent que lorsqu'une masse donnée est déplacée dans le passé, une masse identique soit amenée dans le présent ; en fait, toutes deux doivent être physiquement et chimiquement similaires, dans d'étroites limites de tolérance. Bref, quand nous enverrons nos trois hommes dans la Rome impériale, le champ projecteur choisira automatiquement dans l'espace avoisinant trois Romains à peu près semblables au physique et nous les amènera dans notre laboratoire. En questionnant ces Romains au cours de leur séjour parmi nous, nos historiens espèrent obtenir d'autres précieux renseignements. Cette période d'une durée arbitraire de trois semaines terminée, ils repartiront pour leur voyage de retour tandis que nos hommes reviendront dans le présent.

Inutile de dire que notre équipe doit être choisie avec soin. Ses membres seront pourvus de pistolets automatiques et de tout l'équipement jugé utile qu'ils pourront dissimuler sur eux — et dont ils ne devront se servir qu'en dernier ressort. Toutes considérations humanitaires mises à part, l'emploi d'armes quelconques fausserait le but scientifique de l'expédition puisqu'il signalerait les explorateurs à l'attention, les ferait considérer avec terreur et les couperait par conséquent de la vie journalière que nous les envoyons observer. Nous avons besoin d'hommes non seulement courageux, débrouillards et bien entraînés, mais qui fassent preuve aussi de tact et de vivacité d'esprit.

Nous avons déjà désigné Mr. McIntyre, qui est, comme vous le savez, un brillant anthropologiste, et le Dr. Simon Harbold, éminent historien de l'Antiquité. Il ne nous manque plus qu'un homme qui soit un athlète et ait une solide connaissance des cultures étrangères. Vos états de service

comme soldat et comme explorateur font de vous l'homme tout indiqué.

J'ai donc le plaisir de vous offrir la place. Si cette proposition vous intéresse, je vous fournirai volontiers tous les détails complémentaires que vous désirerez et nous pourrons discuter de la question du salaire. J'espère recevoir de vous une réponse à une date prochaine.

Bien sincèrement à vous,
J. WORTHINGTON BARR,
Directeur d'Etudes de la Section.

J. WORTHINGTON BARR = SECTION PHYSIQUE EMPIRE STATE UNIVERSITY = NEW YORK NY = AVEC JOIE = MAURY

Transcription officielle de la bande magnétique enregistrée le 15 juillet 1967.

LE DR. BARR. — En cette heure mémorable du progrès de l'humanité sur la voie qui la conduit vers des sommets dont on n'ose rêver, je crois, Messieurs, qu'il est indiqué non seulement de filmer ce grand événement, mais aussi d'en enregistrer un commentaire à mesure qu'il se déroule. Bien que nous ayons parmi nous des représentants de la presse, la science nous dicte le devoir de conserver de ce moment historique une description faite par des observateurs exercés. Notez bien : *des observateurs exercés...* Je suis actuellement entouré de Mr. Johnson, Recteur de notre grande Université ; de Mr. Clausewitz, Doyen du Collège des Beaux-Arts ; du Dr. Langdon, professeur de latin, et, bien entendu, des divers techniciens et hommes de sciences, ainsi que des représentants de... Ah ! Mr. Maury ! Voici venir Mr. Maury, Mr. McIntyre et le Dr. Harbold, nos trois intrépides émissaires dans la Rome impériale. Approchez, messieurs. Le projecteur est prêt à vous emmener. Avez-vous quelque chose à nous dire avant votre départ ?

MAURY. — Oui. Comment diable dois-je faire pour que cette toge tombe droit ?

LE DR. BARR. — Ha ! ha ! Toujours aussi farceur.

MCINTYRE. — Une chose me tracasse. Je me sens assez fort en latin (c'est assez normal, après les cours qu'il nous a fallu suivre !) mais quelle assurance avons-nous que nos costumes sont authentiques?

HARBOLD. — Je croyais que vous étiez au courant, Roger. Ils ne le sont probablement pas. Nous ne pouvons être sûrs de tous ces petits détails. C'est d'ailleurs le but de notre expédition, de découvrir de telles choses.

MCINTYRE. — C'est bon, c'est bon. Mais si nous ne devons pas révéler que nous sommes des voyageurs dans le temps...

MAURY. — Ce n'est qu'une précaution, Mac. Ils ne nous croiraient pas, voilà tout, et nous ne tenons pas à nous trouver bouclés avec les fous quand viendra le moment de rentrer.

HARBOLD. — Ne nous tourmentons pas trop pour les vêtements. Notre accent non plus n'est pas garanti. Mais nous ne nous ferons pas passer pour des Romains. Nous serons des étrangers, des Germains, à l'éducation rudimentaire, comme Arminius, vous comprenez. Rome comptait de nombreux étrangers.

MAURY. — Et si nous devions nous trouver en face d'un réel danger... eh bien, quant à moi, je me suis déjà tiré de situations périlleuses. Une fois, dans le désert du Sin Kiang...

MCINTYRE. — C'est vous qui avez les revolvers. Je vous laisserai vous en servir.

MAURY. — Ce ne devrait pas être nécessaire. En vérité, avec toutes nos connaissances techniques, nous aurions pu subvenir facilement à nos besoins. En leur apportant des billards électriques, des machines à vapeur ou des tas d'autres choses. Ou bien Harbold pourrait s'établir comme prophète... Il saura ce que l'avenir contient en réserve.

LE DOYEN CLAUSEWITZ. — C'est inutile. Vous avez largement assez d'argent.

MAURY. — Je sais, je sais. Nous nous contenterons de faire des recherches sur les coutumes... et je crois savoir que ces coutumes romaines étaient très intéressantes !

LE DR. BARR. — Hum ! Vous ne devrez pas perdre de vue que la réputation de notre institution... la bienséance...

MAURY. — N'ayez crainte. Tout ne figurera pas dans le rapport officiel.

LE DR. BARR. — Je crois que les représentants de la presse désireraient vous voir. Il vous reste dix minutes avant l'heure H.

MAURY. — Mais bien sûr. Et ne vous tourmentez pas pour nous. Nous avons deux mille ans de progrès derrière nous. Si vous devez vous faire du souci pour quelque chose, faites-vous en pour Rome !...

*
* *

LE DR. BARR. — Les voilà qui partent maintenant. Au revoir, messieurs ! Bonne chance !

LE DOYEN CLAUSEWITZ. — Attention ! Et voici les Romains qui arrivent.

LE RECTEUR JOHNSON. — Grands dieux... là, sous l'objectif... ils sont trois ! Les gardes sont-ils prêts à intervenir ?

LE DR. LANGDON. — Oui. Mais je ne pense pas que ces gens doivent se montrer violents. Regardez-les se serrer les uns contre les autres. Les pauvres, ils doivent être à demi fous de terreur. Il va falloir les protéger du choc psychique provoqué par le transport dans une culture aussi avancée que la nôtre par rapport à la leur.

•

Le dr. Barr. — Oh ! mais dites donc, il y a une jeune femme parmi eux !

Le recteur Johnson. — C'est pourtant vrai ! Et elle ne manque pas de charme. Mais elle a l'air si misérable.

Le dr. Barr. — Ils le sont tous les trois. Regardez ces tuniques sales... en loques ! Et les deux hommes ont une barbe d'une semaine, je parierais. Regardez le grand... quelle brute !

Le doyen Clausewitz. — On devait s'y attendre, d'après la loi des probabilités. Prenez n'importe quel siècle de l'histoire, vous y trouverez plus de pauvres que d'aristocrates. Et naturellement, afin qu'on les remarque moins, nos hommes ont été envoyés dans ce que nous supposons avoir été une zone de taudis.

Le dr. Barr. — C'est exact. Et la machine a choisi les trois humains les plus proches pour équilibrer... Les voilà qui se lèvent ! Cet homme, là-bas, le plus petit, voyez-le descendre de la plate-forme pour venir à nous.

Le dr. Langdon. — Je crois qu'il serait bon que je les rassure.

Le dr. Barr. — Nous vivons une minute historique. Où est ce microphone? Une minute historique dans la marche en avant de la science.

Le doyen Clausewitz. — Je me demande comment nos hommes se débrouillent... ou se sont débrouillés... ma parole, il faudrait créer une forme verbale spéciale pour les voyages dans le temps.

Le dr. Barr. — Aucune raison de se tourmenter pour eux, Mr. Clausewitz. Ce ne sont pas seulement des hommes courageux et ingénieux, mais ils ont été bien préparés... ils savent à quoi s'attendre... avantage non négligeable. Croyez-moi, j'ai prévu toutes les éventualités. Ce n'est pas l'imagination qui me fait défaut.

Le doyen Clausewitz. — Qu'est-ce qui arrive à ce vieux Langdon ? Il leur baragouine quelque chose et ils lui répondent, mais ni les uns ni les autres ne semblent se comprendre.

Le dr. Barr. — Se pourrait-il que ces gens-là ne soient pas des Romains eux non plus ? Qu'ils soient des étrangers de passage choisis par malchance ?

Le doyen Clausewitz. — Sûrement pas. Ils ont l'air authentiques, à peu près semblables à des Italiens de nos jours... Hum ! Ils semblent recouvrer leur sang-froid. Regardez, la jeune femme sourit. Je parie que si vous lui laviez le visage et lui donniez de quoi se maquiller, elle serait tout simplement ravissante.

Le dr. Langdon. — Messieurs !

Le dr. Barr. — Qu'y a-t-il? Que se passe-t-il ?

Le dr. Langdon. — Ils ne me comprennent pas et je ne les comprends pas. Juste un mot par-ci par-là et c'est tout.

Le doyen Clausewitz. — Comment cela?

Le dr. Langdon. — Oh ! c'est assez simple. Le latin classique ne se prononçait pas comme nous le pensions. Après tout, nos érudits n'ont

fait que des suppositions, et pour comble de malheur nous avons affaire à des habitants des bas quartiers. Ils parlent quelque chose comme l'équivalent du cockney.

LE DOYEN CLAUSEWITZ. — Bonté divine ! Voilà qui gâche toute l'entreprise ! En trois semaines nous ne pourrons pas découvrir...

LE RECTEUR JOHNSON. — Et que vont faire nos infortunés voyageurs ?

LE DR. BARR. — Oh ! ils se tireront d'affaire, je n'en doute pas. Mais nous, ici, nous voilà bien embarrassés.

MR. MORELLI. — Si vous voulez bien me permettre. Je crois connaître ce jargon.

LE DR. BARR. — Oh ! Mr. Morelli. Je vous présente Mr. Morelli, de notre Section de Physique. Vous n'allez pas me dire que vous les comprenez ?

MR. MORELLI. — En quelque sorte, si. Voyez-vous, je parle l'italien et je connais en outre un peu de latin d'église. J'arrive à « sentir » ce qu'ils veulent dire. Ils voudraient savoir ce qui leur est arrivé.

LE DR. LANGDON. — Parfait ! Entre nous, nous aurions dû... oui, évidemment, j'aurais dû deviner. L'italien dérive d'une forme de latin corrompu par le peuple au Moyen Age. Eh bien, Mr. Morelli, nous allons voir ce que nous pouvons faire.

LE DR. BARR. — Bien. Emmenez dès que possible les... les sujets dans les locaux que nous leur avons fait préparer. Oh ! un moment, s'il vous plaît : voici le photographe de *Life*. Voulez-vous me permettre de poser avec les Romains? C'est un grand jour pour la science, un bien grand jour !

Mémorandum en date du 21 juillet 1967 :

Le Dr. Charles Langdon, Section des Langues mortes,
au Dr. K. V. Clausewitz, Doyen du Collège des Beaux-Arts.

OBJET : *Rapport journalier sur la mission de recherches spacio-temporelle.*

Nous faisons de rapides progrès maintenant que j'ai saisi leur « baragouin ». Tous trois sont pleins de bonne volonté et s'estiment satisfaits du traitement qu'ils ont reçu, à l'exception de ce que j'indique plus loin.

Le dénommé Publius se décrit comme un marin présentement sans emploi. Il a une ample provision d'anecdotes sur ses aventures passées ; franchement, je ne me porterais pas garant de leur stricte véracité mais, vraies ou non, ses histoires nous fournissent de précieux détails sur la vie quotidienne des Romains. Voici l'énigme de la trirème enfin résolue ! Nous enregistrons évidemment ses paroles et nous en préparons la transcription. Je serais toutefois d'avis que seuls quelques savants dûment

autorisés aient accès à cette transcription, car ses histoires et son langage peuvent être qualifiés de grivois. En fait, je ne crois pas que même l'original serait admis à circuler par la poste, à plus forte raison une traduction.

Jusqu'ici, l'autre homme, Julius n'a répondu qu'évasivement aux questions que nous lui avons posées sur sa vie. Je crois comprendre qu'il a vécu d'expédients. Nous dirons brièvement et familièrement qu'il était un escroc ou un racketeer.

Quant à la jeune Quintilia, elle s'est montrée très disposée à nous aider, je dirais même d'une façon plutôt embarrassante. Cette fille de joie se croit apparemment dans l'obligation de payer son logement dans la seule monnaie qu'elle possède. Pour sauvegarder le bon renom de notre institution, bien que je ne veuille pas suggérer par là qu'il ait eu jusqu'ici une conduite répréhensible, je proposerais d'éloigner le jeune Dr. Martens.

La discussion, aujourd'hui, a porté principalement sur leurs réclamations. La peur que nous leur inspirions a disparu avec une surprenante rapidité. Il est encore permis de douter qu'ils comprennent l'idée du transport spacio-temporel mais, en tout cas, le fait accompli ne les impressionne plus. Ils sont unanimes à réclamer qu'on les laisse sortir de leurs quartiers et qu'on leur procure des distractions. Je leur ai donné des magazines, mais seules les illustrations semblent aiguiser leur appétit. Je proposerais que quelques films leur soient présentés, si possible de simples pantalonnades à leur portée. En outre, étant donné la profession de Quintilia, je pense qu'il serait souhaitable de fermer à clé la nuit les portes de leurs chambres séparées.

Demain, nous devons prendre les mesures anthropométriques.

EMPIRE STATE UNIVERSITY
New York 30, N. Y.
Cabinet du Recteur.

22 juillet 1967.

Dr. J. Worthington Barr,
Section Physique.

Monsieur,

Puisque c'est vous qui dirigez l'expérience de voyage dans le temps, je dois vous tenir pour responsable de la catastrophe qui s'est produite. Veuillez me donner toutes précisions sur celle-ci et me faire connaître les noms de tous les intéressés et les mesures envisagées pour faire face à la situation.

Sincères salutations,
JAMES M. JOHNSON.
Recteur.

EMPIRE STATE UNIVERSITY
New York 30, N. Y.
Collège Scientifique et Technique.
Section Physique.

23 juillet 1967.

Dr. James M. Johnson.
Recteur.

Monsieur,

La présente lettre confirmera notre conversation d'hier et constituera mon explication officielle de ce fâcheux événement. Je dois toutefois décliner toute responsabilité personnelle dans l'incident et affirmer que ma section n'est pas non plus en cause. Puis-je me permettre de faire remarquer qu'il s'agit d'une expérience mise au point en collaboration avec la Section Histoire?

Brièvement donc, et autant que les faits puissent être établis avec précision, hier à 13 h 30, les sujets romains furent convoqués dans la salle commune des locaux qui leur ont été assignés, aux fins d'études anthropométriques. Etaient présents le Dr. Langdon, servant d'interprète, et les Drs. Cabot et Simmons, de la Section d'Anthropologie. On remarqua que la fille Quintilia avait mis des vêtements modernes qui lui avaient été aimablement prêtés par Mrs. Langdon. Elle les avait demandés trois jours auparavant après avoir vu des illustrations dans la revue *Mademoiselle*.

Je ne puis que conclure, et mes collègues partagent mon point de vue, que les Romains avaient préparé leur coup et qu'ils attendaient que les mesures de sécurité prises depuis le début par le service d'ordre de l'Université se soient relâchées. La relation de ce qui suivit souffre d'une déplorable rareté de détails précis, mais les témoins déclarent d'un commun accord que Publius s'offrit à être mesuré le premier. Julius et lui se dévêtirent. Le Dr. Langdon pria Quintilia de quitter la pièce, mais elle s'y refusa dans un langage de charretier. On doit se rappeler que le monde de l'Antiquité n'avait pas, sur la nudité, la même manière de penser que la civilisation chrétienne occidentale.

Publius prit place dans un fauteuil et les Drs. Cabot et Simmons se penchèrent sur lui avec leurs compas à calibrer et leurs carnets de notes. Publius, une sorte de géant, leva alors les mains et, j'imagine, leur cogna la tête l'une contre l'autre. Pendant ce temps, Julius fit une passe d'une variété de judo sur le Dr. Langdon. Avant que l'un ou l'autre de nos malheureux collègues ait eu le temps de reprendre ses esprits, ils étaient déshabillés, ligotés et bâillonnés avec le linge de corps du Dr. Langdon. Publius et Julius mirent respectivement les vêtements du Dr. Cabot et du Dr. Simmons et nos trois sujets s'empressèrent de quitter la salle.

Nous n'avons pas de témoins de leurs faits et gestes ultérieurs. Ils ont dû simplement se mêler à la foule, puisque nous étions à une période de vacances entre les classes d'été, et sortir de l'Université. Leurs mobiles restent incertains, mais le Dr. Oliver, de la Section de Psychologie, procède à une étude approfondie et a émis l'hypothèse, sous réserve de rectification, qu'ils ont agi sous l'effet de l'ennui, de la curiosité et de la cupidité. Après tout, il était permis à trois habitants de taudis de ne pas se réjouir de la perspective d'un retour à leur peu reluisant milieu. Cependant, le Dr. Hayward, s'appuyant sur la théorie de Gestalt, conteste cette supposition. Tous deux soumettront leur rapport dès que possible.

Cette évasion est regrettable, mais il n'y a pas lieu de s'alarmer. Je désirerais particulièrement calmer vos appréhensions en ce qui touche Maury, McIntyre et Harbold. Il est exact que nous ne pouvons les faire revenir du passé sans projeter en retour dans ce même passé trois autres humains ; mais le cas échéant les cadavres de nos trois sujets suffiront.

Cependant, un dénouement si tragique ne semble guère probable. Je viens d'avoir un entretien avec l'Inspecteur Brannigan, des Forces de Police Métropolitaines, qui m'a assuré que des étrangers d'une autre époque, totalement ignorants de notre langage et de nos mœurs, ne sauraient échapper longtemps aux recherches. A vrai dire, il semble fort probable que la crainte de choses aussi insolites pour eux que des gratte-ciel et des automobiles fera qu'ils reviendront à nous de leur propre gré. En attendant, la police a tendu ses filets pour les reprendre ; dans leur intérêt d'ailleurs, car ces Romains, désorientés comme ils le sont certainement, pourraient être victimes d'un accident.

Je m'attends à voir revenir nos sujets d'un moment à l'autre, volontairement ou non. De ce qui précède, il apparaît clairement, ainsi que votre sens bien connu de l'équité vous le fera reconnaître, que ni moi ni ma section ne peuvent être tenus pour responsables en aucune façon ; mais il va de soi que nous vous offrons notre collaboration pleine et entière.

Votre tout dévoué,
J. WORTHINGTON BARR,
Directeur d'Etudes de la Section.

FEDERAL BUREAU OF INVESTIGATION
Ministère de la Justice.
Washington, D. C.

30 juillet 1967.

Dr. James M. Johnson,
Recteur,
Empire State University,
New York 30, N. Y.

Monsieur,

Je suis en possession de votre télégramme du 30 courant concernant la disparition de trois Romains de l'ère Auguste et l'impossibilité devant laquelle la police locale s'est trouvée de les appréhender.

Ces personnes n'ayant pas la citoyenneté américaine et n'ayant pas reçu de visa, leur cas devrait être normalement du ressort du Bureau de l'Immigration et de la Naturalisation, mais puisqu'une autorisation spéciale vous a été accordée pour votre expérience, notre service accepte de s'occuper de l'affaire. Nous aurions dû, en fait, être informés immédiatement, et le retard que vous avez mis à nous aviser devra lui-même faire l'objet d'une enquête.

D'ici là, notre bureau de New York se chargera des recherches.

Salutations empressées,
K. EDWARD WINDHOVER.

Mémorandum en date du 18 décembre 1967.

Le Dr. Alfred Morelli, Section de Physique,
au Dr. J. Worthington Barr, Directeur des Etudes de la Section.

OBJET : *Réalisation d'un appareil auxiliaire explorateur de champ pour le projecteur spacio-temporel.*

J'ai le plaisir de vous informer que le prototype de l'appareil auxiliaire explorateur de champ a fait l'objet d'essais à ce point satisfaisants qu'un modèle à l'échelle normale peut maintenant être construit. J'estime que nous pouvons le tenir prêt d'ici six semaines environ, à condition que nous disposions des fonds nécessaires. En le réglant compte tenu des caractéristiques physiques de Maury, de McIntyre et de Harbold, nous pourrons alors explorer toute la zone de la Méditerranée Centrale en l'an I de l'ère chrétienne (ou plutôt, d'ici là, en l'an 2) et les découvrir où qu'ils se trouvent, vivants ou morts.

Leur disparition, toutefois, ne m'inquiète pas outre mesure. Leurs connaissances scientifiques et leur équipement moderne ne leur permettent peut-être pas de modifier le passé, mais on pourrait fort bien s'apercevoir que César Auguste avait trois puissants ministres qui dirigeaient effectivement l'Empire et dont le nom n'avait jamais figuré auparavant dans les livres d'histoire !

La grosse difficulté, la question des frais mise à part, sera d'obtenir trois humains destinés à être échangés contre nos hommes, puisque ces maudits Romains n'ont pas encore reparu... les pauvres, ils doivent être au fond de l'East River maintenant. J'imagine qu'ils ont pris peur, qu'ils ont essayé de revenir jusqu'à nous, mais que, pour une raison inconnue, ils n'ont pas réussi. Bref, si nous ne les trouvons pas, nous devrons nous résigner à utiliser trois corps non réclamés pris à la morgue. Pourriez-vous arranger cela avec la police? Vous trouverez ci-joint une fiche d'une tabulatrice IBM sur les mensurations nécessaires.

BULLETIN DE L'ASSOCIATION DES MEDECINS AMERICAINS
7 avril 1968.

Etudes des lésions physiques et psychiques provoquées par les voyages dans le temps,

par C. Galen,
Docteur en Médecine, Docteur en Philosophie,
Ecole de Médecine, Empire State University
et E. S. Oliver,
Docteur en Philosophie,
Section de Psychologie, Empire State University.

Les mésaventures des membres de l'expédition envoyée par l'Université dans la Rome d'Auguste sont maintenant connues de tous, mais on a pensé qu'une étude scientifique portant sur James K. Maury, Roger McIntyre et Simon Harbold ne manquerait pas d'intéresser ceux de nos collègues qui pourraient avoir à soigner à l'avenir des victimes d'accidents semblables. Les données qui suivent sont publiées avec l'autorisation des intéressés et des autorités de l'Université.

Pour résumer les faits, nous dirons que les trois hommes se sont matérialisés dans un quartier misérable de Rome, à minuit, comme il avait été prévu. Les rues de cette époque n'étant pas éclairées et peu de personnes se trouvant dehors, ils sont passés inaperçus. Encore tout fiers de leur succès, ils ont soigneusement étudié les lieux afin de pouvoir y revenir au moment fixé, puis ils se sont mis en campagne pour trouver un abri où passer le reste de la nuit.

Leur récit est assez confus. Il en ressort cependant que, au moment où ils passaient dans une ruelle sombre, ils furent assaillis par des voleurs, nombreux dans cette partie de la ville. Quatre hommes, croient-ils, les attaquèrent, et Harbold reçut un coup de couteau dans le haut du bras gauche. Maury tira son revolver et tua un des bandits. Le bruit attira l'attention d'une patrouille officielle qui, arrivée sur la scène de la bagarre, entreprit de calmer tout le monde à coups de matraques. Evidemment, Maury ne tira pas sur les défenseurs de l'ordre, mais tout ce qu'il gagna à s'en abstenir fut une légère commotion. Terrorisé, McIntyre s'enfuit et parvint à échapper aux hommes lancés à sa poursuite.

Enfermés dans des cellules séparées, bien qu'avec de nombreux autres prisonniers, Maury et Harbold passèrent des heures pitoyables, horriblement tourmentés par la vermine. Deux jours s'écoulèrent avant que le premier fût amené devant un magistrat. Pendant ce temps, Harbold contracta apparemment une variété de peste, à la suite de piqûres de poux ; de plus, sa blessure s'infectait rapidement. Il semble bien que ses immunisations aient été inefficaces, ce qui laisse supposer un changement radical par mutation dans un certain nombre de virus au cours des deux millénaires écoulés et fait en outre ressortir la nécessité de

procéder à des études bactériologiques poussées avant qu'une expédition semblable soit de nouveau organisée.

Maury avait été dépouillé de tout son attirail par la police et il ne put se le faire restituer pour prouver les grands pouvoirs dont il se prévalait. On le considéra, en fait, comme souffrant d'hallucinations — dans la mesure où l'on comprenait son latin — et de toute façon comme un étranger non immatriculé, appartenant vraisemblablement à une quelconque tribu germanique. Bien que ceci se passât avant la bataille de la forêt de Teutberg, les esprits étaient déjà très excités et les Germains tenus pour suspects. Le résultat fut que Maury fut asservi et vendu au capitaine d'une galère faisant le commerce avec l'Egypte. Il passa le reste de son séjour de sept mois dans le passé à tirer sur une rame dans les pires conditions d'hygiène.

Cependant, l'affaire avait éveillé l'intérêt du questeur qui se fit amener Harbold. Bien qu'à moitié délirant de fièvre, celui-ci demanda sa trousse médicale et après les difficultés linguistiques habituelles on la lui rendit. Placé dans des conditions de détention moins rudes et grâce à des injections de pénicilline, il se rétablit lentement. Le questeur, que cette guérison ne laissait pas de surprendre, lui demanda finalement de lui faire une démonstration avec le reste de l'équipement du XX[e] siècle pris à l'expédition, ce qu'il fit. Naturellement, il s'attendait à être traité comme un personnage important, aussi le choc psychique dut-il être considérable lorsqu'il se vit accusé de sorcellerie et assista à la destruction de tous ses appareils. Il semble que la magie ait été illégale sous la loi romaine ; et comme ce peuple était complètement dépourvu de curiosité scientifique et positivement hostile aux innovations technologiques — qui auraient pu bouleverser son économie reposant sur le travail forcé — il n'avait que faire de Harbold. Celui-ci fut donc condamné à être jeté aux lions dès qu'il serait suffisamment rétabli pour que le spectacle en valût la peine. L'explorateur de champ temporel fut terminé juste à temps pour l'arracher à son sort.

Pendant ce temps, McIntyre, ayant échappé à ses poursuivants, passa la nuit sans autre incident, mais le lendemain se fit subtiliser son argent par un coupeur de bourse. Il essaya de vendre son équipement, mais personne ne s'y intéressa suffisamment pour en offrir plus que le prix de la ferraille et il apprit par la suite que, même dans ces conditions, il s'était fait voler. En quelques jours, McIntyre se trouva être un étranger démuni de tout, incapable d'obtenir du travail parce qu'il ne possédait pas l'habileté manuelle nécessaire à l'époque, et assurément incapable d'expliquer à quiconque de façon convaincante ce qui s'était passé. Il agit fort sagement d'ailleurs en ne s'y risquant pas et continua de mener une existence précaire en mendiant. Il était sur le point de mourir de faim quand on le secourut.

On pourra, évidemment, trouver une relation complète des faits dans d'autres documents. Pour ce qui est des examens médicaux et psychiatriques...

FEDERAL BUREAU OF INVESTIGATION
Ministère de la Justice.
Washington, D. C.

21 mai 1968.

Dr. James M. Johnson,
Recteur,
Empire State University.
New York 30, N. Y.

Monsieur,

J'ai bien reçu votre lettre du 15 courant concernant le cas des trois Romains disparus. Soyez assuré que notre service n'abandonnera pas l'affaire. Ce n'est pas dans nos habitudes. Nous vous aviserons quand les sujets en question auront été retrouvés et arrêtés.

Salutations empressées,
K. EDWARD WINDHOVER.

Siège du Comité National du
PARTI PAN-AMERICAIN
Roosenhower Building.
Chicago 19, Illinois.

9 août 1993.

Mr. Julio Arminelli,
Anglosaxon Arms Hotel.
New York 8, N. Y.

Mon cher Julius,

C'est une sale corvée que d'avoir à t'écrire cette lettre, à cause de notre vieille amitié et de tout, et crois-moi, je te considère toujours comme mon vieux copain et dès que je le pourrai je te reverrai et je n'oublierai pas non plus ta femme et les gosses. Mais pour l'instant il vaut mieux que nous cessions de nous voir. Les gens commencent à jaser et ça n'arrangerait pas mes affaires. Tu sais ce que c'est.

Sapristi, il me semble qu'il y a bougrement longtemps que nous sommes arrivés dans ces bons vieux Etats-Unis! Sais-tu que ça va faire dans les vingt-six ans? A l'heure qu'il est, il y a gros à parier que nous serions au chaud dans la pension de famille de Pluton après avoir récolté une sale maladie d'une sorte ou d'une autre, si cette machine à voyager dans le temps ne nous avait pas arrachés au passé. Les docteurs de maintenant sont de fameux lapins, pas vrai, mon vieux?

Tu te rappelles ce que nous avons pu avoir la frousse au début? Même après leur avoir filé dans les pattes, on n'en menait pas large, avec les bagnoles et le reste. Je me souviens que Quintilia voulait se

carapater et qu'il a fallu que je lui explique que ces choses ne faisaient pas de mal aux autres gens et qu'il n'y avait donc pas de raison qu'elles nous en fassent. C'est toi qui as pigé le système des feux de la circulation, tu as toujours été dégourdi, Julius. Autrement, nous aurions été arrêtés aussitôt. Je crois que c'est nous trois ensemble qui avons trouvé un quartier mal famé de la ville. Nous avons le nez pour ça.

Simple coup de chance, je le reconnais, que ç'ait été ce quartier italien où nous pouvions nous faire comprendre et dégoter un hôtel borgne où l'on ne pose pas de questions. Non pas que nous ayons couru beaucoup de dangers depuis que nous sommes devenus célèbres. Les seules personnes qui nous aient examinés de près avant notre évasion furent ces types de l'Université et ils sont cloches au point qu'ils ne reconnaîtraient pas leur grand-mère dans une file de suspects.

Tu te rappelles comment Quintilia s'est mise au travail? Tu parles d'une poupée, et son boulot qui n'a pas changé depuis deux mille ans! Quant à moi, je ne suis pas fâché que tu m'aies forcé à m'arrêter après que j'ai eu attaqué ce type dans Central Park. Ça nous a rapporté deux cents dollars, mais tu as raison, le crime ne paie pas.

Et ensuite, ce racket de diseur de bonne aventure que tu as lancé. Qu'est-ce qu'on a pu plumer comme pigeons! Quand on a eu sauvé les meubles la première fois et qu'on s'est mis en règle en baptisant ça une religion orphique, on les a possédés, hein, vieux, drôlement possédés! Ces religions de maintenant ignorent l'A B C des spectacles forains. Et n'oublie pas aussi que c'est moi qui ai réussi le fameux coup du jeu de crap et qui nous ai amassé notre capital. J'y suis encore expert. Quand on a appris la science du lancer de dés sur le pont d'une foutue galère en plein mistral, on n'oublie jamais plus, même si la forme des dés vient à changer.

Je ne crois pas que tu aies eu raison, dans ta dernière lettre, de dire que c'est par chance que Quintilia a fait une touche avec ce rupin de Park Avenue qui l'a installée dans un chic appartement avec tout ce qu'il faut. Cette môme-là connaît son affaire, c'est moi qui te le dis. Si nous étions restés à Rome, elle aurait fini par tomber César. C'est mieux comme ça pourtant ; les femmes légitimes n'empoisonnent plus les maîtresses de leurs maris de nos jours. Pas si souvent. Evidemment, ça nous a bien servi d'avoir des relations par l'intermédiaire de son petit ami ; ça nous a permis d'abord de nous procurer des faux papiers. Dans ce siècle-ci, c'est presque aussi moche qu'à Rome quand on a besoin de papiers officiels en triple exemplaire. Quand je me vois, moi, Publius, le marin, avec un certificat de naissance de Boston!

A propos, que penses-tu de mon anglais? Je l'essaye sur toi cette fois-ci. Je n'ai jamais appris à l'écrire potablement, et pourtant tu sais que j'ai un accent de Brooklyn sur lequel tout le monde se méprend. Je me rappelle que les Italiens chez qui nous nous sommes cachés au début étaient étonnés de voir avec quelle rapidité nous apprenions tous la langue. Mais, cré nom! quand on sait qu'on parlait une centaine de langues dans l'Empire Romain, il fallait bien être capable de les

piger, si on voulait se défendre, pas vrai? Toi, tu écris comme un professeur, tu peux m'en croire.

A vrai dire, notre évasion n'a été que notre deuxième coup de veine par ordre d'importance. Le premier fut d'être nés dans les bas quartiers de Rome, ou sur les quais d'Ostie dans mon cas. Ça te paraît drôle? Eh bien, voyons, c'était la bonne vieille Ecole des Coups Durs. C'est là-bas qu'on a appris à se débrouiller avec les gens, parce que celui qui ne savait pas se retrouvait à tirer sur une rame ou face aux lions, ce qui ne nous tentait guère. Et les gens ne changent pas beaucoup en deux mille ans, pas dans les bas quartiers des grandes villes en tout cas.

Mais je t'en écris trop sur les jours d'autrefois. C'est juste pour te montrer que je pense toujours bien à toi et que je ne t'oublierai pas, même si nous ne pouvons pas nous voir pendant quelque temps. Tu vois, je fais partie du Comité National maintenant, et je peux me payer le luxe de choisir les prochains candidats pour le poste de gouverneur des trois Etats que tu connais... et les faire élire, par l'œil droit de Jupiter ! Avant que nos gars soient bien en place, avec moi par derrière tirant toutes les ficelles, il ne serait pas prudent que Big John Brutto, l'Ami des Travailleurs, soit vu en compagnie de Julio Arminelli qui, comme chacun le sait, dirige tous les rackets de New York, même si on ne peut arriver à l'épingler pour cette activité. Une fois les élections passées, tu peux être sûr que j'irai te rendre visite, parce qu'il y a pas mal de choses que tu peux faire pour nous et je ne pense pas que ça te déplairait d'avoir des filons par nous pour la peine.

Et maintenant il faut que je termine. J'ai reçu l'autre jour une lettre de Quintilia. Elle s'est fait construire une nouvelle maison à Beverly Hills et après avoir plaqué son mari numéro six — ou est-ce sept? — elle est sur le point de tourner un nouveau film. Elle a peut-être plus de quarante ans maintenant, mais, *mammis Veneris*, voilà une fille qui sait encore s'y prendre avec les mâles !

Ton vieux copain,
PUBLIUS (BIG JOHN).

(*Traduit par Roger Durand.*)



La proie

(Mrs. Dalrymple's cat)

par CHRISTOPHER WOOD

Il existe une variété de contes de terreur sobres, glacés, dépourvus de tout effet, calculés pour agir directement sur l'esprit du lecteur sans flatter son imagination. Gageons qu'après avoir lu celui-ci, les plus enthousiastes amis des chats (au nombre desquels nous nous comptons!) regarderont le leur d'un œil plein d'inquiétude...



CELA ne me regardait vraiment pas. Je n'avais fait que louer la villa voisine pour l'été. Mrs. Dalrymple n'était rien pour moi. Je ne vois pas ce que j'aurais pu faire de plus. Et pourtant je m'en veux...

Je ne m'aperçus de sa présence que quelques jours après mon arrivée. « Minet, minet, minet... » entendis-je glapir d'une voix suraiguë dans le jardin d'à côté. Je regardai par la fenêtre et vis un superbe chat noir absorbé par l'affût d'un oiseau sur ma pelouse. « Minet, minet, minet... » Le chat sans doute y était habitué, mais moi je trouvais le bruit pénible à entendre. Je descendis dans le jardin. « Viens, minet, » dis-je en l'approchant avec l'intention de le rendre à sa propriétaire une fois les relations amicales établies. Mais le chat m'évita et, comme je le suivais, se retourna, me considéra délibérément, souleva une patte menaçante et cracha doucement en me voyant approcher. Je m'arrêtai. Ses yeux lumineux étaient plus que dédaigneux.

— « Il ne faut pas faire attention à Tom, » fit une voix de l'autre côté de la haie. « Il m'adore... c'est un minet délicieux. Mais il n'aime pas les étrangers. »

Je me retournai. Un petit visage sérieux avec de grands yeux sombres, un teint quelque peu maladif, et des cheveux gris désordonnés me contemplait par-dessus la haie. La femme était petite, habillée sévèrement, et portait n'importe quel âge à partir de la cinquantaine.

— « Je m'appelle Hester Dalrymple, » continua-t-elle. « Mrs. Dalrymple. Je vois que nous allons être voisine. »

— « Enchanté, » dis-je. « Je m'appelle Pringle. »

— « Comme c'est gentil ! Il faudra vraiment que vous veniez goûter un de ces jours pour être convenablement présenté à Tom. Voyons... voulez-vous jeudi? »

Je frémis. Je murmurai de vagues excuses.

— « Bon... alors vendredi? »

Il n'y avait rien à faire. Bien contre mon gré, je promis de prendre le thé avec Mrs. Dalrymple... et Tom.

A quatre heures et demie précises, je me présentai, désireux d'en finir au plus tôt. Le salon était spacieux et comportait des portes-fenêtres donnant sur le jardin. Bien que trop rempli de bric-à-brac, il était confortable. Près de la fenêtre il y avait un piano à queue (« le coin préféré de Tom »). Le thé était excellent. Bientôt le chat arriva du jardin.

— « Ah ! voilà Tom. Viens, minet, que je te présente à Mr. Pringle. »

Ainsi sollicité, le chat fut assez aimable pour me permettre de le caresser. Mrs. Dalrymple était ravie. « Vous voyez, vous lui êtes sympathique, » dit-elle en lui versant un grand bol de lait.

Le goûter se termina et Mrs. Dalrymple me racontait par le détail l'histoire de sa vie tandis que j'attendais l'occasion de m'enfuir.

— « Oui, je ne sais pas ce que j'aurais fait lorsque j'ai perdu mon cher époux si je n'avais eu Tom. C'est un merveilleux compagnon ! Viens, minet, viens t'asseoir sur les genoux de maman. »

Elle s'empara du chat qui était sur le piano et le posa sur ses genoux. « Cher petit minet, » dit-elle en l'embrassant. Il fronça le nez de dégoût et descendit. « Voyons, minet, ne sois pas méchant. Il fait l'intéressant parce que vous êtes là. » Elle ressaisit l'animal et le maintint fermement sur ses genoux.

Il était temps que je parte. J'allais me lever lorsque mon attention fut retenue par l'attitude bizarre de mon hôtesse. Elle émettait de curieux gémissements et semblait avoir oublié ma présence. Elle se balançait sur sa chaise en embrassant le chat sur le sommet de la tête avec une curieuse précision comme pour dire : « Minet, tu es à moi, à moi, à moi. » Le chat faisait des yeux furieux et essayait de toutes ses forces de s'échapper. Ensuite, il se mit à se plaindre d'une étrange voix féline, puis à gronder. Je restai fasciné mais mal à l'aise. Quelque chose se préparait ; j'avais eu la même impression avant un orage. La vieille femme débordait d'un amour d'obsédée, presque de sadique même, tandis que le chat devenait de plus en plus outragé et furieux de seconde en seconde. La tension augmentait et Mrs. Dalrymple se penchait toujours plus sur le chat jusqu'à ce que, après une caresse qui transforma ses miaulements en hurlements, elle se redressât soudain, se passât la main dans les cheveux, et dît, comme quelqu'un qui se réveille d'un rêve : « Qu'est-ce que c'est? »

Le chat s'enfuit dans le jardin. Moi aussi, j'en avais plus qu'assez.

— « Eh bien, il faut que je m'en aille ! J'ai passé un moment délicieux, » dis-je en me promettant de ne jamais remettre les pieds dans la maison.

J'aurais bientôt oublié Mrs. Dalrymple et son chat si ce n'avait été la regrettable habitude de ce dernier de percer la nuit de ses miaulements. Une des portes-fenêtres restait entrouverte afin qu'il pût entrer et sortir à sa guise. La fenêtre de ma chambre donnait dans cette direction. Il semblait plaire à cette bête d'attendre que je dorme pour me

réveiller d'un hurlement prolongé. Je gardais un broc d'eau à portée de la main, mais Tom était toujours trop rapide pour moi.

Une semaine après le goûter, Mrs. Dalrymple et moi nous rencontrâmes.

— « Bonjour ! Dites-moi, Tom a une capacité pulmonaire remarquable ! »

— « Oh ! Il vous fait des sérénades? Enfin, un chat est un chat, » minauda-t-elle. « Je regrette beaucoup qu'il vous ait dérangé. C'est bien la première fois qu'on s'en plaint. »

— « Peut-être ne lui suis-je pas sympathique? »

— « Quelle sottise ! Bien sûr que si. J'ai le sommeil profond... » Elle hésita et s'interrompit.

Je lui pardonnai. « N'y pensez plus. Mais si je puis me permettre, vous avez la mine de quelqu'un qui ne dort pas très bien. »

— « J'ai eu quelques cauchemars dernièrement. C'est bien rare chez moi. Je devrais peut-être rendre visite à ce cher docteur Orcutt. »

Pendant quelques nuits, les glapissements de Tom me furent épargnés, et je dormis merveilleusement bien. Puis une nuit, je fus arraché du sommeil par une plainte stridente, ou tout au moins, il me le sembla, car le bruit ne fut pas répété. Irrité et nerveux, incapable de me rendormir, je décidait de faire un tour sur la pelouse. J'enfilai une robe de chambre et descendis dans le jardin. J'allai jusqu'à la haie et regardai par-dessus. Des nuages qui voilaient la lune rendaient la vision difficile, et je me détournais lorsque mon œil fut attiré par un mouvement sur la pelouse de Mrs. Dalrymple. Je pus distinguer Tom qui rentrait en courant dans son salon, apparemment à la poursuite d'une proie quelconque. J'entendis de vagues bruits de course et Tom qui miaulait avec une satisfaction mielleuse. J'aurais donné beaucoup pour gâcher son plaisir. Lorsque j'entendis un faible petit cri de détresse, je dus me retenir pour ne pas voler au secours de la petite bête que Tom martyrisait. Heureusement, il n'y eut bientôt plus rien, et après quelques instants, je remontai me coucher, me sentant curieusement inutile.

L'après-midi suivant, Mrs. Dalrymple travaillait dans son jardin et à ma propre surprise, je lui adressai la parole.

— « Comment allez-vous, Mrs. Dalrymple? J'espère que vous n'avez plus eu de ces cauchemars. »

— « Merci, » dit-elle en s'approchant de moi. Elle boitait légèrement « A vrai dire, j'en ai eu un particulièrement mauvais hier soir. Mais j'ai été voir le médecin ce matin, et il pense que je suis simplement un peu surmenée. Il m'a donné un remontant. »

— « Voilà qui devrait vous remettre d'aplomb. Mais vous vous êtes blessée à la jambe. »

— « Ce n'est rien, merci ; c'est juste un bleu. Mais je ne sais pas comment c'est arrivé. Peut-être que j'ai recommencé à marcher en dormant. Etant enfant, cela m'arrivait. »

Après quelques instants, je m'excusai. J'ai horreur de trop me frotter

aux gens. Mais je commençais à me faire du souci au sujet de Mrs. Dalrymple.

Quelques nuits plus tard, la lune était pleine, et il faisait si beau dans le jardin que je m'y promenai un long moment avant de me coucher. Agréablement las, je m'endormis immédiatement. Mais quelques instants plus tard — à ce qu'il me sembla, bien que ma montre m'apprît que je dormais depuis plus de trois heures — je me trouvai complètement éveillé, tous les sens en alerte. Quelque chose n'allait pas. Je ne savais pas quoi, mais j'avais l'impression d'avoir été « appelé » de façon pressante. Ce n'était pas agréable. Cette fois-ci, il ne s'agissait pas de la voix de Tom. Il me semblait plutôt qu'un signal d'alarme avait retenti. Je tremblai légèrement, bien que la nuit fût douce. On n'entendait rien ; et tout dans ma chambre semblait normal.

Un réflexe irraisonné me poussa à descendre, à saisir une lampe électrique et à sortir. Comme j'atteignais le jardin, j'entendis ce qui me parut être un cri de détresse venant de la maison voisine. Comme cette voix ne me sembla pas être tout à fait animale, je m'aventurai sur la pointe des pieds jusqu'aux portes-fenêtres du salon de Mrs. Dalrymple. Inquiet, je m'y arrêtai.

J'entendis des bruits de poursuite dans le salon ; puis une sorte de curieux pépiement aigu qui, bien qu'il me parût vaguement familier, ne semblait pourtant pas être le cri d'un oiseau ou d'une souris. J'allais ouvrir la porte et allumer ma lampe, lorsque je me rendis compte que la lune brillait directement dans la pièce. Si j'étais très silencieux j'aurais quelques chances de surprendre Tom à son insu et il y aurait assez de lumière pour voir ce qu'il fabriquait. Je poussai doucement la porte. Je vis Tom très clairement, taquinant un petit animal près du piano. Il lui donnait des tapes assez sèches, mais il ne me sembla pas que ses griffes étaient sorties. Il n'était pas encore disposé à tuer ; il s'amusait trop. Ce spectacle me dégoûta soudain et j'allais intervenir lorsque la petite créature, jusque là dissimulée par Tom, fit une sortie qui l'amena en pleine lumière, et je vis ce que c'était.

Je clignai des yeux puis regardai de nouveau, espérant m'être trompé, car la « créature » était Mrs. Dalrymple. Je fixai son visage car le reste de son corps semblait être habillé entièrement de collants noirs. Elle avait la taille d'une grosse souris. Son visage était on ne peut plus reconnaissable, inondé comme il l'était par le clair de lune. Ses yeux minuscules étaient affolés, et c'était elle qui poussait ces pitoyables petits cris mi-humains. C'était épouvantable et tout à fait incroyable. Il ne s'écoula certainement pas plus de quelques secondes tandis que je restais immobile, comme paralysé. Puis je hurlai et jetai ma lampe à la tête de Tom. Je ne l'atteignis pas, mais il s'enfuit dans le jardin. Mrs. Dalrymple — ou l'espèce de petit monstre qui lui ressemblait — disparut. Je ne la vis pas partir, mais le tapis était maintenant vide.

Je restai hésitant, au bord de la nausée. Puis j'entendis un faible cri venant de l'étage. Je courus en haut. Des gémissements me conduisirent à la chambre et j'ouvris la porte. « Mrs. Dalrymple, » m'écriai-je en

réfléchissant rapidement, « êtes-vous bien? C'est moi, Mr. Pringle. J'ai... j'ai cru entendre un cambrioleur et je suis venu voir. Il n'y avait personne, mais j'ai stupidement laissé tomber ma lampe et j'ai dû vous réveiller et vous effrayer. Je regrette infiniment. »

La respiration de Mrs. Dalrymple était rapide et saccadée comme si elle venait de courir. Elle semblait étourdie. « Ah! c'est vous, Mr. Pringle. Je viens d'avoir un terrible cauchemar... merci, merci beaucoup... maintenant que je suis réveillée, cela va aller tout à fait bien. »

Je marmonnai quelques paroles confuses et sortis de la pièce presque en courant. J'étais exténué. Je n'aspirais qu'à dormir et oublier.

Le lendemain me trouva complètement désorienté. Il se passait quelque chose de sérieusement anormal dans la maison voisine. Mrs. Dalrymple était même probablement en danger. On devrait prendre des mesures. Mais — et l'objection était de taille — les gens ne rétrécissent pas pour se transformer en souris. Cela n'entrait pas dans mes conceptions. D'ailleurs toute chose touchant le surnaturel m'est extrêmement désagréable.

Plus tard dans la matinée, je vis Mrs. Dalrymple dans son jardin. Je ne fus pas particulièrement rassuré en m'apercevant qu'elle boitait sérieusement.

— « J'allais justement venir demander de vos nouvelles, » lui dis-je.

Comme elle clopinait vers moi, je remarquai avec effroi qu'un grand bleu ornait son bras.

— « Je ne me sens pas très bien, en effet. J'ai sûrement dû marcher en dormant cette nuit. J'attends le médecin d'un moment à l'autre. C'était vraiment très gentil de votre part de venir hier soir. Je pense que ce que vous avez entendu était seulement Tom qui faisait des bêtises. Je suis bien contente que vous m'ayez réveillée. C'est curieux, mais je n'ai pas la moindre idée de quoi il s'agissait dans cet affreux cauchemar. »

— « Peut-être qu'un changement d'air vous ferait du bien. »

— « Oh! mais je ne peux pas. Je ne pourrais pas laisser Tom tout seul. »

— « Si vous voulez, je pourrais m'en occuper. » Je me mis à songer aux divers moyens de supprimer ce cher Tom.

— « Merci beaucoup. Mais vraiment je ne peux pas. »

Je fis un dernier essai. « Je me suis laissé dire que pour certaines personnes les chats sont malsains. Une question d'allergie à leur fourrure... »

— « Oh! que vous êtes méchant! Que ferait ce pauvre Tom sans moi? Minet, minet, minet... »

Tom arriva en frétillant. Il ronronnait d'une façon écœurante.

— « Ce cher mignon! » dit-elle. « Voici le docteur. Il faut que je rentre. Veuillez m'excusez. »

C'était une femme stupide et obstinée. Pourquoi m'inquiéterais-je de ce qui pût lui advenir? Mais au fur et à mesure que passait la journée, je compris que je n'aurais pas l'âme en paix avant d'avoir tenté quelque chose. Comme je marchais de long en large, mon œil fut attiré par le fusil

que j'avais amené au cas où une petite partie de chasse sur les collines se serait offerte. Et si je visais un oiseau et que j'atteignisse Tom par mégarde? Cela ne résoudrait-il pas la question? Je portai le fusil dehors.

Tom dormait sur la pelouse. Je le visai soigneusement et m'apprêtais à appuyer sur la détente lorsque Mrs. Dalrymple se précipita dans le jardin et s'empara de Tom.

— « Mr. Pringle ! Je ne l'aurais jamais cru possible ! Qu'un homme comme vous puisse même *songer* à un acte aussi cruel, aussi monstrueux ! Qu'est-ce qui peut vous pousser à tuer une pauvre petite bête innocente qui ne vous a jamais fait le moindre mal? Tom — mon chéri ! Je remercie le ciel d'être arrivée à temps ! »

C'était plus que je ne pouvais en supporter. Quelle femme parfaitement idiote ! J'effectuai une retraite aussi digne que possible, laissant Mrs. Dalrymple marmonner avec indignation et inonder le chat de baisers.

La situation était impossible. En y réfléchissant, il me sembla que ma propre conduite tenait de l'hystérie. Mais je ne puis trouver d'excuse à ce que je fis ensuite. Je parvins à me persuader que ce que je voulais croire était la vérité, c'est-à-dire que j'avais imaginé tout cela. Je me permis donc de renoncer à ce qui restait de mon bail et de rentrer chez moi.

*
* *

Et cela aurait dû être la fin de l'histoire. Mais environ un an plus tard, alors que le souvenir en était presque effacé, le hasard me fit passer par le village, et la curiosité m'envahit. Qu'était-il arrivé à Mrs. Dalrymple? Il s'était passé suffisamment de temps pour effacer les ressentiments, et j'étais vraiment curieux. J'arrêtai la voiture et sonnai à la porte.

Elle fut ouverte par une femme fanée d'environ quarante ans.

— « Mrs. Dalrymple est-elle chez elle? » demandai-je. « Je voulais simplement savoir si elle allait bien. J'ai été son voisin. »

Elle parut un peu ébranlée. « Oh !... je pense que vous n'êtes pas au courant. Mais rentrez donc et je vous expliquerai. » Elle me conduisit vers le salon. « Je suis la cousine de Mrs. Dalrymple, miss Lillywhite, et c'est moi qui habite ici maintenant... avec Tom, bien sûr. Cette pauvre Mrs. Dalrymple est morte subitement il y a quelques mois. »

— « Oh ! je suis désolé, » dis-je. « Je m'appelle Pringle et j'avais loué la villa voisine l'été dernier. J'aimerais savoir ce qui est arrivé. Elle m'était tellement sympathique, » terminai-je avec un manque complet de véracité.

Le salon était exactement comme avant. Et Tom dormait sur le piano.

— « Oui, » continua miss Lillywhite, « quelle tragédie ! On l'a découverte un matin à la porte du salon, raide morte... et pleine d'horribles coups de griffe. »

— « Des coups de griffe, » fis-je. « C'était le chat? »

— « Dieu du ciel, non ! C'étaient d'énormes coups de griffe... c'était

affreux ! Le coroner a dit que cela semblait avoir été fait par un tigre, et un tigre géant par-dessus le marché. C'était évidemment absurde. »

Cela ne me plut pas beaucoup. « Qu'ont-ils décidé en fin de compte ? » demandai-je.

— « On n'a pu trouver aucune explication. Ils ont dû se contenter de dire qu'il n'y avait aucun indice sur la manière dont les blessures avaient été infligées. » Elle se tamponna les yeux avec son mouchoir et renifla légèrement.

— « Que c'est triste ! » dis-je. Je jetai un regard à Tom qui se réveillait. Miss Lillywhite continuait son récit.

— « Vous devez savoir quel attachement elle avait pour Tom. Eh bien, lorsque son testament fut ouvert, on apprit qu'elle avait laissé toute sa fortune à un asile pour chats, sauf une très généreuse provision pour Tom tant qu'il vivra. Et je devais hériter cette maison à condition que je la partage avec lui et le soigne attentivement. »

Le visage de miss Lillywhite était impénétrable. Je n'avais aucune idée de ce qu'elle pensait vraiment de toute cette hisroire. Mais pour Tom c'était tout le contraire. Il se leva paresseusement et s'étira. Il semblait prospère et avait pris de l'embonpoint. Il me regardait du haut de son perchoir sur le piano avec l'air de quelqu'un dont les rêves les plus extravagants se sont réalisés. Il n'y avait aucune hostilité dans son regard. Comme adversaire, j'étais parfaitement insignifiant. Il avait tout ce qu'il voulait. Il était propriétaire de la maison, et propriétaire de miss Lillywhite. Au fait, que pensait-il de miss Lillywhite ? Cela ne me regardait pas — absolument pas. Je préférais nettement ne pas le savoir. Il fallait que je m'échappe aussitôt que possible.

— « Merci, miss Lillywhite, » dis-je en me levant, « d'avoir eu l'amabilité de m'accueillir et de me raconter la fin de cette pauvre Mrs. Dalrymple. Je vous en suis très reconnaissant. Je dois partir maintenant. »

Ce n'est que lorsqu'elle tendit le bras pour me serrer la main que la manche de sa robe se retroussa, et que j'aperçus le bleu sur son bras.

(Traduit par Evelyne Georges.)



Un homme d'expédition

(*Expedition*)

par FREDRIC BROWN

Fredric Brown est par excellence l'humoriste de la science-fiction (voir pour référence ses romans : « L'univers en folie » *et* « Martiens go home ! »*). Sa grande spécialité est le conte d'une ou deux pages, où il ramasse en peu de lignes une idée hilarante. Vous en avez eu un exemple avec* « Du sang ! » (« Fiction » *n°* 33). *En voici un autre, pourvu, notons-le, du titre le plus approprié que nous ayons vu depuis longtemps.*

« La première expédition martienne, » dit le professeur d'histoire, « celle qui suivit l'exploration préliminaire par des astronefs de reconnaissance n'ayant qu'un seul homme à bord et qui visait à établir une colonie permanente sur la planète, posa un grand nombre de problèmes. L'un des plus embarrassants était : en combien d'hommes et en combien de femmes devait se répartir l'équipe de trente personnes qui s'envolerait pour Mars?

» Trois théories s'affrontaient à ce propos.

» Selon la première, l'astronef devait emporter quinze hommes et quinze femmes, dont, sans aucun doute, la plupart se trouveraient réciproquement une compagne ou un compagnon et feraient prendre ainsi à la colonie un départ rapide.

» Selon la seconde, il devait y avoir vingt-cinq hommes et cinq femmes (tous disposés à signer une renonciation à toute velléité de monogamie), pour la raison que cinq femmes pourraient facilement satisfaire vingt-cinq hommes et que vingt-cinq hommes satisferaient cinq femmes encore bien davantage.

» Enfin, les tenants de la troisième théorie déclaraient que l'expédition devait se composer de trente hommes, parce que, dans ces conditions, les hommes seraient à même de se concentrer plus efficacement sur le travail qui les attendait. Et l'on ajoutait que puisqu'un second navire interplanétaire suivrait dans un an environ et qu'il pourrait contenir principalement des femmes, ce ne serait pas une privation trop cruelle pour les hommes que d'endurer le célibat dans l'intervalle. D'autant plus qu'ils y étaient habitués ; les deux écoles des Cadets de l'Espace, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes, n'admettaient pas de dérogation à la séparation des sexes.

» Le Directeur des Expéditions Interplanétaires régla la querelle au moyen d'un simple expédient. Il... Oui, Miss Ambrose? » Une fille, dans la classe, venait de lever la main.

— « Monsieur le professeur, cette expédition était-elle celle commandée par le capitaine Maxon? Celui qu'on a appelé Maxon le Champion? Pouvez-vous nous dire d'où lui est venu ce surnom? »

— « J'y arrive, Miss Ambrose. Dans les classes inférieures, on vous a raconté l'histoire de l'expédition, mais pas *toute* l'histoire. Vous êtes maintenant assez grands pour l'entendre. »

» Le Directeur des Expéditions Interplanétaires régla la dispute, trancha le nœud gordien, en annonçant que les membres de l'expédition seraient choisis par tirage au sort, sans considération de sexe, parmi les élèves des classes de fin d'études des deux académies de l'Espace. Il ne fait guère de doute qu'il était personnellement en faveur de vingt-cinq hommes et cinq femmes, pour la raison que l'école des jeunes gens comptait environ cinq cents élèves dans la classe supérieure et celle des jeunes filles cent seulement. Par la loi des moyennes, la proportion des élus aurait dû être de cinq hommes pour une femme.

» Seulement la loi des moyennes n'est pas applicable à une série de coups considérée en particulier. Et il arriva que dans la loterie qui nous occupe, vingt-neuf femmes tirèrent un bon numéro, contre *un seul* homme.

» Tout le monde, sauf les heureuses gagnantes, bien entendu, protesta avec véhémence, mais le Directeur resta intraitable ; le tirage avait été honnête et il refusa de changer quoi que ce fût à la liste établie. Sa seule concession destinée à apaiser les rancœurs masculines fut de désigner Maxon, le seul homme, comme capitaine. L'astronef prit le départ et le voyage fut excellent.

» Et quand la seconde expédition débarqua sur Mars, elle trouva la population doublée. Exactement doublée : chaque femme membre de la première équipe avait un enfant, et l'une d'elles avait des jumeaux, ce qui faisait un total de trente enfants.

» Oui, Miss Ambrose, je vois votre main prête à se lever, mais veuillez me laisser achever. Non, il n'y a rien de sensationnel dans ce que je vous ai dit jusqu'ici. Certes, bien des gens peuvent penser que la moralité n'y trouva pas son compte, mais ce n'est pas un grand exploit pour un homme, si on lui en donne le temps, de rendre enceintes vingt-neuf femmes.

» Le surnom du capitaine Maxon vient du fait que les travaux sur le second astronef allèrent beaucoup plus vite qu'il n'avait été prévu et que la seconde expédition arriva non pas un an, mais seulement neuf mois et deux jours plus tard.

» Cette précision fournit-elle la réponse à votre question, Miss Ambrose? »

(Traduit par Roger Durand.)



Le cavalier au centipède

par FRANÇOIS PAGERY

François Pagery est né en 1923 dans la région parisienne où il réside aujourd'hui. Ainsi que bien des auteurs de S. F., il dévora durant sa jeunesse les écrits de Wells, de Verne et de Rosny aîné. Mais il découvrit par hasard la science-fiction moderne en mettant la main dans une librairie sur l'un des premiers romans publiés par le Rayon Fantastique. C'était le remarquable « Ceux de nulle part » *de Francis Carsac. Il devint rapidement un grand amateur du genre et entretient à l'heure actuelle des relations suivies avec un certain nombre des spécialistes de la science-fiction : Jacques Bergier, Francis Carsac, Jacques Sternberg, Jacques Van Herp, Gérard Klein, etc.*

Ses études éclectiques lui avaient du reste octroyé d'assez sérieuses bases scientifiques, puisqu'il fit de la médecine, étudia les sciences sociales et économiques et toucha au cinéma.

Il se mit à écrire pour se délasser de son métier qui le passionne pourtant, affirme-t-il sans être autrement explicite. Son pseudonyme cache d'ailleurs une plume que vous connaissez bien grâce à « Fiction » *et qui a produit sous une autre signature plusieurs œuvres remarquées. Dans le domaine qui nous intéresse, et sous le nom de François Pagery, il vient de publier un roman au Rayon Fantastique sous le titre* « Embûches dans l'espace ». *Ce livre conte l'odyssée d'une expédition envoyée sur la planète Vénus pour retrouver le secret d'un propulseur intersidéral abandonné là par une très ancienne civilisation. Cette expédition se heurtera, n'en doutons pas, aux obstacles des éléments et à la cupidité des hommes.*

Enfin, sous un pseudonyme encore différent, il vient de publier aux éditions Mondadori, en Italie, un autre roman de S. F. qui conte l'histoire de la fin d'un univers et qui sera prochainement, espérons-le, publié en France.

Les projets de François Pagery sont nombreux. Il regrette seulement de manquer de temps. Il voudrait réunir un congrès de S. F. français, lancer une revue à l'usage des écrivains de science-fiction, et créer une sorte de saga de l'avenir comparable à celles des grands Américains, Poul Anderson ou Robert Heinlein. L'avenir seul dira s'il y parviendra.

En attendant, « Le cavalier au centipède » *ainsi que* « Embûches dans l'espace » *se déroulent dans le même système solaire futur, déjà aux trois quarts conquis par les hommes. Les deux problèmes fondamentaux de la S. F., estime François Pagery, sont contradictoires : il s'agit de dépayser grâce à l'étrangeté de la scène, et en même temps de faire vivant en humanisant et en individualisant les personnages des hommes de demain. C'est-à-dire d'éloigner et*

de rapprocher tout à la fois ce visage du Futur que nous cherchons à scruter.

Vous pourrez décider si François Pagery parvient à un début de solution de ces problèmes après avoir lu « Le cavalier au centipède ».

LES Temps ont bien changé : des milliers de bouches ont prononcé ces mots tout au long de l'histoire, et chaque fois cela voulait dire que l'homme qui parlait ne pouvait plus s'adapter à la marche de son époque et regrettait de ne pas la voir s'adapter à lui-même. Nous pouvons supposer que les légionnaires romains en marche dans les forêts de la Gaule grognaient que les temps avaient bien changé ; des siècles plus tard, les mêmes mots, quoique en d'autres langues, étaient grommelés par des marins qui, plutôt que de se référer aux étoiles, devaient maintenant fixer une courte aiguille mobile sur son axe. Et un bon millénaire après, lorsque l'empire de l'homme se fut étendu à la presque totalité du système solaire, les pilotes chenus déplorèrent de la même façon l'écoulement du temps et la transformation des habitudes. Ce qui avait été dangereux et difficile de leur temps était maintenant simple et rapide ; là où avait régné le mépris de la mort, trônait maintenant la routine administrative. Et ils se sentaient vaguement frustrés, comme si on leur avait dérobé ce qui donne du prix à la vie, comme si on avait ôté tout sens à leur courage. Ils négligeaient simplement le fait que leurs actes avaient permis, sinon entraîné les transformations par eux décriées.

Mais les Temps ne changent pas, ni les hommes. Les fronts sur lesquels ils se battent changent, et les climats, la couleur des cieux et le nombre des lunes, mais le temps nous emporte toujours à la même vitesse uniforme, et les hommes sont toujours capables de cristalliser en quelques instants la bravoure de toute une vie. Et si les cavaliers de la nuit ne sont plus les héros de notre époque, c'est seulement parce que les chevaux ont cessé d'exister en tant qu'espèce, car bien des hommes aujourd'hui chevauchent, avec autant d'élégance qu'autrefois, de fantastiques monstres de métal dans la nuit des planètes lointaines.

*
* *

Non, les Temps ne changent pas.

Prenons un exemple, celui d'Uranus, au début de la colonisation de cette planète, celui aussi de Jerg Hazel dont le nom est entré dans les manuels d'histoire à l'usage des écoles primaires. Pendant la majeure partie de sa vieillesse, Hazel s'est plaint des changements intervenus depuis sa jeunesse. Il déplorait la mollesse des jeunes générations, il racontait que, de son temps, on pouvait rester seul sur une planète pendant des années, sans quitter le cube de métal qui était toute la

station, et que l'on entendait le frisson des vents violents agiter les parois, et que l'on écoutait, tout au long des jours, les voix, venues au travers de l'espace, à la vitesse de la lumière, s'embrocher sur une antenne de fortune. Tout ce que dit Hazel est vrai, encore que les gens qui lisent aujourd'hui ses mémoires et qui ont visité Uranus et Neptune le soupçonnent volontiers d'avoir allongé la sauce. Mais leurs soupçons ne sont pas fondés. Hazel a réellement vécu sur ces mondes hostiles — ils le sont encore, malgré les innombrables progrès — des années entières, seul, relevant des données scientifiques, servant de radiophare aux navires, écoutant le vent mugir sans fin tout autour de la planète.

Mais une bonne partie du changement qu'il déplorait fut apportée par lui-même.

En l'an 2498, Jerg Hazel était déjà un vieil homme au sens où les services d'exploration interplanétaire l'entendaient à l'époque. Il avait dépassé la cinquantaine et la barbe qu'il portait commençait à virer du noir à l'argenté. Il avait reçu une bonne culture scientifique générale, et il était loin d'être sot. Mais il n'avait jamais rien réalisé, jamais rien découvert. Il n'avait jamais eu à prendre d'initiatives ; il n'avait jamais sauvé de navire en détresse. Il avait seulement mené une vie relativement tranquille à bord des navires du gouvernement. Il avait pris de l'âge, voyant ses réflexes et l'actualité de ses connaissances diminuer. Les pilotes doivent être jeunes, et les spécialistes doivent être au fait des toutes dernières découvertes dans leur domaine. Or Jerg Hazel n'était plus et n'avait jamais vraiment été un spécialiste. Il respirait dès lors trop d'air dans un navire et occupait trop de place. Aussi se retrouva-t-il un beau matin sur un sol ferme, avec une solide pesanteur pour lui tenir les pieds en place.

On ne l'avait pas renvoyé sur la Terre parce que l'on savait qu'il en serait probablement mort. Il avait passé la majeure partie de sa vie dans l'espace ou sur d'autres mondes que la Terre et il ne pouvait concevoir qu'il viendrait un jour où il devrait regagner sa planète natale.

Aussi lui avait-on donné un poste sur Uranus. C'était un poste délicat, bien qu'il ne nécessitât à première vue que peu de travail. Il fallait tout d'abord survivre sur un monde où l'eau n'est connue que comme une roche extrêmement dure, où les mers d'ammoniaque s'agitent sous la poussée des vents de méthane. La solution consistait à déposer sur un plateau rocheux les quartiers d'habitation d'un astronef, à les arrimer solidement et à mener à l'intérieur la vie que l'on pratique d'ordinaire en plein espace, avec cette seule différence que la pesanteur à la surface d'Uranus est stable et très sensiblement voisine de celle de la Terre. Hazel devait passer sept mois dans cet habitacle d'acier et de verre, rassembler le maximum d'informations, diriger la navigation interplanétaire locale, rester en contact radio avec les deux ou trois missions scientifiques qui vagabondaient sur la planète et avec l'unique ville qui devait bien compter deux cent dix-sept âmes et qui était pourtant la plus importante agglomération à quelques millions de kilomètres à la

ronde. Accessoirement Hazel était le représentant du Gouvernement sur Uranus et, aux termes de la constitution, il devait veiller à maintenir l'ordre, la liberté et la paix. Cette dernière tâche lui parut du reste, de prime abord, être la moins écrasante.

Il pouvait naturellement sortir de son habitacle. Il disposait de tous les scaphandres et engins nécessaires. Il avait assez d'air, de vivres et de médicaments pour vivre deux ou trois fois plus longtemps qu'il n'est permis à un nouveau-né de l'espérer. Mais il ne pouvait compter que sur lui-même. Comme on lui avait retiré l'appendice et quelques autres pièces d'équipement sujettes à des faiblesses, des années auparavant, avant même qu'il quittât la Terre pour la première fois, cette solitude ne l'inquiétait pas outre mesure sur le plan physique. Sur le plan moral, il en avait l'habitude.

Nous pouvons assez aisément nous représenter ce que fut l'existence de Jerg Hazel. Il devait scrupuleusement respecter l'horaire en vigueur sur les navires du Gouvernement. Un ordre impeccable régnait sans doute dans les quatre pièces d'habitation et dans les deux réserves dont il disposait. Il grognait à voix basse presque toute la journée à propos de ce qu'il aurait dû faire ou ne pas faire, mais il consignait soigneusement ses observations sur le film de bord. Il affectait de ne pas employer les formules d'usage lorsqu'il appelait l'une ou l'autre expédition ou encore la ville, mais jamais il n'oublia l'une de ces communications ou n'eut le moindre retard.

Hazel était probablement heureux, bien qu'il ne se l'avouât pas. Il s'était définitivement résigné à sa glorieuse médiocrité, se disant sans doute de temps à autre que chacun des hommes de l'espace, même anonyme, était considéré comme une espèce de héros sur la Terre. Mais quelque chose avait mûri en lui tout au long de ses années de vol et de ses mois d'attente, qui devait exploser brusquement pour peu qu'on lui donnât une chance. Il ne s'en rendait pas compte lui-même. Il ne se doutait pas que les centipèdes qui faisaient parfois trembler la station et le roc qui la supportait en galopant trop près auraient quelque chose à faire avec lui dans un proche avenir et seraient le moyen qui le révélerait à lui-même et au système solaire étonné. A vrai dire, il lui manquait encore l'occasion de se révéler. Il se contentait pour le moment d'observer les centipèdes.

*
* *

Les centipèdes étaient les seuls êtres vivants qui fussent connus en ce temps-là sur Uranus ; c'est qu'il eût été bien difficile de ne pas les remarquer. Les premiers explorateurs qui s'étaient trouvés à proximité de l'un d'entre eux avaient d'abord pensé à une secousse sismique ou encore à quelque invisible éruption ébranlant un sol pourtant durement gelé. Puis ils virent des montagnes danser devant eux. Ce n'étaient pas de vraies montagnes, mais bien des centipèdes ; mais la crainte qu'ils éprouvèrent, presque superstitieuse, résista à toutes les analyses scienti-

fiques. C'étaient des hommes d'esprit rassis pourtant qui s'aventuraient sur ces planètes neuves, et non pas de jeunes fous en quête d'aventure. Mais je suis prêt à parier qu'une crainte divine les envahit lorsque le premier centipède faillit frôler leur camp, qu'ils ne songèrent pas un instant qu'il était possible de tuer un être si énorme, mais qu'ils se demandèrent plutôt à quelle prière il serait sensible.

La première expédition ne pensa donc pas à des êtres vivants et la seconde non plus, qui ne s'occupa que de vérifier ce que la première avait supposé ou observé. La troisième expédition représenta la première tentative de l'homme pour s'établir à demeure sur Uranus et elle fut bien obligée de tenir compte de tous les facteurs, y compris des centipèdes. Elle photographia des centipèdes, des détails de centipèdes, des pieds de centipèdes, des yeux de centipèdes ou du moins ce qui leur en tenait lieu. Elle survola des troupeaux de centipèdes qui gambadaient joyeusement dans les prairies violettes d'Uranus, nageaient sans crainte au travers des mers d'ammoniaque et hurlaient leur satisfaction dans un vent de plusieurs centaines de kilomètres à l'heure qui les caressait comme une brise de printemps peut frôler la peau d'une jeune fille. Elle tua même un centipède et le dépeça. Je suppose qu'ils le bombardèrent simplement avec un bidon d'oxygène et qu'une réaction chimique s'ensuivit qui l'envoya paître en d'autres prairies. Toujours est-il qu'ils accomplirent cette action d'éclat de transformer les centipèdes de dieux en gibier. Mais pour autant que je sache, elle ne fut jamais renouvelée. Ils avaient sans doute eu de la chance car ils ne perdirent cette fois-là que trois hommes ; c'était encore trop car un homme à qui l'on a fait traverser des millions de kilomètres vaut plus que son poids du métal le plus précieux qu'on puisse trouver dans l'univers.

Ils découvrirent ainsi que les centipèdes étaient effectivement des animaux, qu'ils étaient probablement aussi intelligents qu'un lombric terrestre, ou, au mieux, qu'un hanneton, qu'ils ne cessaient de grandir de leur naissance à leur mort, que leur densité moyenne était relativement faible et était utilement contrebalancée par la densité considérable de l'atmosphère d'Uranus et que cela expliquait leur gigantisme, qu'ils se comportaient en somme comme d'énormes ballons et devaient s'accrocher au sol au moyen d'innombrables prolongements pour ne pas être entraînés par le vent, qu'ils accomplissaient des trajets compliqués mais réguliers à la surface de la planète, vraisemblablement en liaison avec les mouvements des satellites. Ils disposaient en fait d'un nombre de prolongements beaucoup plus grand que cent, mais le nom de centipède leur fut donné par un journaliste qui n'en avait d'ailleurs vu aucun, et il leur resta. Un nombre indéterminable de plaisanteries coururent sur leur compte, mais je connais bien des hommes de l'espace qui, les ayant vus, ne peuvent plus supporter la vue d'un paysage de montagnes, tant ils craignent de voir soudain les pics se mettre à marcher. Et ce sont des hommes courageux au teint blêmi par des années de navigation loin du soleil.

Mais il est vrai que cela même est en train de changer et que, dans

une génération ou deux, les centipèdes ne feront même plus peur aux petits enfants. Et cela est pour une large part le résultat de l'action de Jerg Hazel.

*
* *

Nous avons de bonnes raisons de penser qu'Hazel ne s'inquiéta pas tout d'abord de sa fonction de représentant du gouvernement, d'ambassadeur de la Terre sur Uranus. Les hautes responsabilités qui lui incombaient et dont il pouvait se convaincre en relisant la Constitution spéciale des terres nouvellement découvertes n'avaient en ce qui le concernait qu'un caractère tout à fait littéraire. Toutes sortes de meurtres, de viols ou d'escroqueries pouvaient se commettre dans l'unique ville d'Uranus ou dans chacune des deux colonies de savants sans qu'il l'apprît ou sans qu'il pût agir. Des montagnes de gaz gelés, des océans d'ammoniaque et des crevasses le séparaient de ses administrés virtuels. Il n'existait à l'époque aucun moyen de transport qui permît de relier deux points de la planète, car les chenillettes ne disposaient pas d'une autonomie suffisante, et les avions auraient été emportés par le vent en admettant que leurs ailes eussent résisté à la corrosion. Les parois des stations elles-mêmes ne subsistaient que parce qu'elles étaient recouvertes d'une épaisseur considérable de céramique. La seule façon d'atteindre un endroit quelconque d'Uranus était alors de venir de l'espace, avec un astronef, et encore fallait-il repartir au plus vite.

Mais il pensait à cette fonction de temps à autre, puis de plus en plus souvent, et il en vint finalement à la considérer comme la raison la plus importante de sa présence. Nous savons que l'idée le tracassait, qu'il déchira la page du Manuel d'Instructions qui portait le texte de la Constitution, et qu'il la cloua à un mur, au-dessus de la table sur laquelle il faisait toutes sortes de calculs et d'expériences, et nous savons qu'il levait la tête de temps à autre simplement pour la regarder, et qu'il en lisait une ligne ou deux, et peut-être le style de ses rapports de cette époque-là s'en ressent-il. Le texte de la Constitution était fait de mots, mais tissé de grandes idées ; elle avait été écrite par des hommes qui pensaient au temps où l'homme serait le maître incontesté du système solaire. Et nous savons que ces idées pénétraient peu à peu l'âme d'Hazel. Il était, devait-il se dire, un maillon d'une chaîne, et cela était écrit dans la Constitution ; il imaginait ces villes qui allaient se créer et ces nations prêtes à naître, et ce droit encore en enfance. Cela aurait pu lui tourner la tête, comme ce fut le cas pour le docteur Hérold, dix années plus tard, qui, abandonné sur Titan dans une station, avec pour tout viatique quelques éprouvettes, et le texte de la Constitution, et les titres afférents, déclara qu'il était le seul maître sur sa planète — et il l'était en vérité — et qui détruisit fort sérieusement le premier navire porteur de colons, après quoi on cerna la station et l'on attendit qu'il se rendît, ce qu'il ne fit pas, préférant entraîner ses assiégeants dans une chute sans rêves en faisant exploser ses réserves de combustible.

Mais ce sont d'autres histoires, et il n'est guère un coin de l'espace

qui n'ait sa propre histoire ou qui ne soit destiné à l'avoir un jour. Pris entre ses observations et ses calculs, Hazel sentait donc grandir en lui une flamme civique. Il ne le dit jamais, mais il lui arriva de l'écrire, dans ce style curieusement surchargé qui caractérise cette époque de grandeur et d'illusions. Ce n'était pas un illettré. Il connaissait au moins trois langues, et il savait son Joyce et son Faulkner sur le bout du doigt. Il n'est d'ailleurs pas mauvais, en passant, d'essayer de détruire cette légende qui fait des anciens explorateurs des brutes à peine dégrossies, et des premiers pilotes, des techniciens absolument polarisés par leur travail.

« *Je suis,* écrivait-il, *le père spirituel d'une nation à venir, lourde déjà d'espérances et de destructions, mais je ne puis ni dire ce qu'elle sera, ni même la faire telle que je la souhaite. D'étranges desseins sont en train de se réaliser dans l'espace, tout au long du temps, et ni vous ni moi n'en connaîtrons jamais la raison.* »

Il ne pouvait rien faire et n'osait rien dire, mais il prit lentement conscience d'un devoir qu'il se forgea, et qui était de donner à ce monde neuf un exemple silencieux. Cela aurait pu demeurer des années dans le domaine obscur des intentions, mais Jerg Hazel eut vent de quelque chose et ce qu'il avait en lui explosa. Il apprit cette chose tout à fait par hasard, et ce qu'il avait écrit à propos des « étranges desseins en train de se réaliser dans l'espace » pourrait tout à fait bien s'appliquer à lui et à son histoire. Car sans une étonnante série de coïncidences, il n'aurait jamais été amené à faire ce qu'il réalisa.

*
* *

Ce qu'il apprit, il aurait pu l'entendre dans un bar, s'il s'était trouvé sur une autre planète que sur Uranus, simplement en écoutant par hasard une conversation, ou au fil des confidences d'un ivrogne, et il l'aurait alors oublié le temps de vider un verre. Mais il se trouvait sur Uranus, et il n'y avait pas de bar à moins de 12 000 kilomètres de sa station, le plus proche établissement qu'on pût baptiser de ce nom se trouvant dans la capitale de deux cent dix-sept âmes.

Il entendit seulement cela sur les ondes. Les hommes des stations disséminées à travers l'espace n'ont que trop de loisirs, aussi passent-ils le plus clair de leur temps à épier les voix lointaines, qui vibrent au fond des écouteurs comme le bruit d'un ressac hypothétique au fond des conques marines. Ils disposent de récepteurs et d'émetteurs merveilleux et peuvent recevoir des messages de presque tout l'univers habité et leur répondre. Ainsi se nouent d'étranges amitiés par-delà l'espace, au-dessus des orbites des planètes, entre des hommes qui ne se verront sans doute jamais, mais qui connaissent les moindres inflexions des voix amies.

Un ami lointain d'Hazel lui confia une chose qu'il avait entendue lui-même de quelque autre émetteur, et il se pouvait qu'au-delà la chaîne ait été longue. Mais elle n'avait jamais été rompue et ce fut l'essentiel, car Jerg Hazel sut, et cela le décida à agir.

Il sut qu'un forfait se préparait contre Uranus. Il sut qu'un navire chargé d'esclaves avait quitté deux mois plus tôt les chaudes forêts de Vénus à destination des mines de Neptune et qu'il devait faire escale sur Uranus afin d'attendre la conjonction des deux astres. Au lieu de consommer sans cesse du combustible, dans l'espace, il se poserait sur Uranus et voyagerait avec la planète, en toute sécurité, pour l'abandonner le moment venu. Pendant deux mois, Uranus porterait un navire pirate avec son équipage de forbans et sa cargaison d'esclaves.

Nous ne savons pas exactement en quels termes Jerg Hazel apprit l'événement, ni quelles précisions lui furent données. Nous savons seulement ce qu'il écrivit à propos de ses réactions. « *Je restais très calme,* dit-il, *mais ce fut comme si un froid subit m'avait envahi. Je vis soudain les conséquences inéluctables de ce geste odieux. Il me sembla que ma planète était définitivement souillée. Je ne sus quoi décider sur le moment et je restai plusieurs jours dans un état de presque totale prostration, répondant mécaniquement à la radio, donnant machinalement les renseignements demandés, ne parvenant pas à m'ôter de l'esprit la vision d'Uranus transformée en gîte de brigands.* »

Le fait n'était pourtant pas nouveau. Cette méthode économique de voyage interplanétaire était couramment pratiquée, et tout particulièrement par les expéditions illégales qui y voyaient une sécurité supplémentaire. Par ailleurs, les convois d'esclaves étaient nombreux à cette époque. Mais il ne s'agissait pas d'esclaves humains et moins encore de convois de femmes comme certains auteurs ont cru devoir l'écrire dans d'innombrables ouvrages prétendument historiques. Il s'agissait seulement des animaux supérieurs des jungles de Vénus, dont la faculté d'apprentissage et la résistance étaient étonnantes, mais qui ne possédaient pour autant aucune qualité proprement humaine.

L'esclavage était à l'époque la réponse logique aux conditions économiques. D'incalculables richesses dormaient dans les profondeurs des planètes, des métaux rares, des pierres scintillantes, des plantes aux propriétés neuves, mais il y avait trop peu d'hommes dans le système solaire pour les exploiter, et cela coûtait trop cher de transporter et de maintenir en vie un homme dans l'espace, et de plus les hommes ne pouvaient pas, la plupart du temps, travailler durement dans les conditions ambiantes. Les esclaves de Vénus, obtenus à bon marché, ne coûtant presque rien à nourrir, vivant entassés dans les soutes des navires, résistants à la chaleur et au froid, habitués à stocker de l'oxygène pour de longues heures sinon des jours entiers, pouvaient peiner sur presque n'importe quelle planète avec un minimum d'équipement.

Le trafic et la déportation des esclaves furent interdits par la loi dite des Deux Mondes de mars 2447, mais la loi resta longtemps lettre morte. L'espace est une trop vaste chose pour qu'il puisse être fourni de policiers à chaque croisement d'orbites. Et plus d'un siècle plus tard, des navires sillonnaient encore le vide, emportant dans leurs flancs leur malheureuse cargaison de Vénusiens.

Au beau milieu de l'année 2498, Jerg Hazel n'ignorait pas que la

vente et le trafic des esclaves était une triste réalité et non point une brumeuse légende historique comme nous sommes trop enclins à le croire aujourd'hui Il savait aussi, sans le moindre doute, qu'il était inutile d'alerter le Gouvernement de la Terre. Ce dernier n'aurait rien fait, il ne le voulait ni ne le pouvait. Hazel savait donc qu'il était le maître sur Uranus et le représentant du Gouvernement. Il ne pouvait en référer qu'à lui-même.

Il se souciait assez peu des esclaves, somme toute. Il avait le vieux mépris de tous les hommes de l'espace de l'ancien temps pour toutes les créatures non humaines. Il s'inquiétait probablement tout aussi peu de voir les pirates punis.

Ce ne fut sans doute pas l'idée de la mission à remplir qui le poussa à agir, ni celle du reproche qu'on pourrait lui adresser s'il ne faisait pas respecter la loi, car personne ne lui demandait de franchir quelques milliers de kilomètres de marais, de déserts et d'océans, d'affronter quelques dizaines d'orages et de tempêtes, de gravir au moins trois chaînes de montagnes et de traverser un nombre équivalent de crevasses. Non, personne ne le lui demandait, car à l'époque personne n'eût même cru à la possibilité de la chose. J'ai tendance à penser qu'il en était venu simplement à s'assimiler si bien le texte de la Constitution qu'il la considérait comme le Droit et comme la Justice, qu'il tenait sa violation pour une défaite et un affront personnels, et qu'il préférait envisager sa propre destruction plutôt que l'effondrement de ces idées semées quelques siècles auparavant par des novateurs oubliés. Un millénaire plus tôt, ce sentiment aurait sans doute porté le nom de noblesse d'âme, mais c'était probablement un mot qu'Hazel ignorait.

Beaucoup de ses biographes ont écrit que Jerg Hazel avait agi par humanitarisme à l'égard des esclaves, ou encore comme un défenseur de l'ordre et de la loi. Encore que ces termes soient grandement exagérés, je pense qu'ils sont par-dessus le marché inexacts. Je crois que Jerg Hazel agit seulement par égoïsme, une forme supérieure d'égoïsme, mais un égoïsme certain ; il savait que la mise en doute de ses conceptions entraînerait la destruction de son équilibre. Il n'espérait pas réussir, mais il désirait seulement essayer, de façon à rester en parfait accord avec lui-même.

*
* *

Il réfléchit durant de longs jours, ses rapports devinrent secs et laconiques, mais ils demeurèrent exacts et précis. Il tailla moins soigneusement sa barbe, de nouveaux poils gris apparurent parmi les poils noirs. Son film personnel ne porte que peu de renseignements sur cette période. Il y exprime son désarroi, son angoisse, en termes heurtés qui contrastent étrangement avec la sereine brièveté de ses observations ordinaires.

Nous savons que, pendant cette période, il relut attentivement tous les rapports concernant Uranus, qu'il étudia cent fois les cartes et les photographies de la planète, qu'il en vint à ne jamais se séparer du texte de la Constitution, bien qu'il le connût maintenant par cœur.

On peut du reste voir ce morceau de papier, usé et jauni par le temps, portant la trace de nombreuses pliures, déchiré sur les bords, et orné ici et là d'empreintes de doigts couverts d'huile de machine, au Musée interplanétaire de Dark, et c'est un des documents les plus émouvants que cette période nous ait transmis.

Et tandis qu'il usait ses yeux sur les symboles, les chiffres et les tracés topographiques, la conception de son plan naquit en lui et se développa peu à peu. Un beau jour ce plan fut achevé.

Il disposait d'une semaine encore, environ, avant l'atterrissage du navire bourré d'esclaves. Il savait donc qu'il avait un peu plus de deux mois devant lui pour mener à bien son travail et atteindre le point d'atterrissage de l'astronef pirate. Mais ce travail était long et difficile et il n'était pas sûr d'y réussir ; il n'en parla à personne et cela est facile à comprendre, car personne ne l'eût pris au sérieux.

Un beau matin, il mit en marche le système de réponse automatique aux navires qui pourraient demander des cotes, et avertit la ville et les deux stations scientifiques de son absence pour quelques heures. Il ne leur dit pas ce qu'il entendait faire. Il avoua seulement qu'il comptait se livrer à une « petite exploration ». Ce furent les termes mêmes qu'il employa.

Il emplit la chenillette d'instruments, revêtit un scaphandre et quitta la station. La chenillette était un instrument idéal pour se déplacer à la surface du plateau rocheux, malgré le vent et les tempêtes, malgré les lianes de terre, qui ne sont que de curieuses excroissances minérales, malgré les crevasses et malgré la pression de l'atmosphère.

Le ciel devait être relativement pur ce jour-là. Des bandes pourpres traînaient sans doute dans la haute atmosphère, entre des nuages d'un jaune éclatant. Un orage qui se préparait devait teinter l'horizon de fantastiques marbrures violettes. Par les trouées dans les brumes, Hazel distinguait de clignotantes étoiles, les satellites fuyants de la planète et peut-être le soleil.

Il conduisit d'abord sa machine vers le nord, puis il longea une profonde crevasse. Il examina les résultats de quelques calculs qu'il avait effectués les jours précédents et se dirigea sans hésitation vers un point du plateau rocheux. Il trouva ce qu'il cherchait. Nous pouvons assez aisément l'imaginer, sautant à bas de la chenillette, avec une grande agilité, mais restant ensuite une minute ou deux le souffle court parce que l'âge commençait à peser sur lui, puis accrochant à sa ceinture un pic, une barre à mine, emplissant un sac d'outils de précision et de rouleaux de fil de cuivre, et contemplant le ciel changeant au travers de la bulle transparente qui recouvrait sa tête.

Il se mit en marche, dans l'air calme, et atteignit le centipède, car ç'avait été le but de son voyage. C'était un centipède jeune encore, qui ne dépassait guère la taille d'une colline de la Terre, et il demeurait immobile, ses pattes repliées sous lui, dormant peut-être ou, s'il ne dormait pas, se livrant à quelque tranquille occupation nécessitée par son métabolisme. Jerg Hazel entreprit alors de gravir le centipède,

comme il eût fait d'une muraille rocheuse, taillant avec son pic marche après marche dans la carapace cristalline de l'animal. Il progressait lentement, car il travaillait dans une substance extrêmement dure et il n'avait plus les muscles de la jeunesse, mais il abattait avec régularité le fer du pic sur les larges écailles ternes. Et ce faisant, il se murmurait les mots de la Constitution, imprimés sur ce morceau de papier crasseux qui était serré dans l'une de ses poches, sous son scaphandre, et qu'il ne pouvait plus maintenant atteindre ni déplier, et qui se fût du reste consumé instantanément dans l'atmosphère d'Uranus, malgré le froid et l'absence de vent. Peut-être attribuait-il à ces mots une valeur presque magique ; il entrevit en tout cas, à ce moment précis où il atteignit le sommet du centipède, la possibilité du succès de son entreprise : « *J'exultai de joie*, écrivit-il plus tard, *mais ce n'était pas à la pensée de ce que j'avais déjà accompli, et qu'aucun homme n'avait seulement tenté avant moi, mais bien à celle de ce qui m'attendait et qui s'étirait, à l'état informel, dans l'avenir.* »

Il se dirigea sans hésiter vers ce que l'on pourrait appeler la tête du centipède, l'endroit de la cuirasse portant les trois plaques cornées qui permettent à la bête de se diriger et d'éviter les obstacles grâce à un effet de capacité électrique, qui sont ses yeux et ses oreilles tout à la fois, son toucher, son goût et son odorat.

Il avait minutieusement étudié l'anatomie des centipèdes sur les planches exécutées d'après l'unique spécimen dépecé, et lorsqu'il entreprit de forer un trou, il ne se trompa pas d'endroit. Il avait du reste fait des études complètes de médecine et il était parfaitement qualifié pour se livrer à ce travail, quoiqu'un apprentissage de mineur soit peut-être préférable à celui du chirurgien lorsqu'il s'agit d'opérer une montagne. Il utilisa à plusieurs reprises de faibles charges d'explosif, mais cela ne réveilla pas la bête. Il craignit même à un moment qu'elle ne fût morte, tant son impassibilité était totale, mais sa température était élevée de plusieurs dizaines de degrés au-dessus de celle du milieu ambiant et cette crainte n'était pas fondée. Il finit par creuser un puits profond de deux mètres environ et large d'un, et plus il descendait, plus son travail devenait facile, parce qu'il plongeait dans les tissus vivants de la bête, qui avaient une structure fibreuse et une contexture molle ; il ne s'agissait en réalité que de couches destinées à isoler l'organisme du centipède des conditions extérieures, mais le fait qu'il les eût atteintes le réconforta grandement.

Il commença alors à opérer avec une précision chirurgicale. Il désirait introduire un corps étranger dans le système nerveux du centipède, de façon à pouvoir contrôler son sommeil et ses mouvements. L'ingéniosité qu'il développa en l'occurrence fut merveilleuse. Il savait que le système nerveux des centipèdes n'a rien à voir avec le nôtre, qu'il met en jeu des processus chimiques inconnus de notre corps, mais il parvint à déterminer certaines des connexions maîtresses et à les détruire, réduisant ainsi le centipède à sa merci. Il fut servi en cela par la faible complexité

du système nerveux du centipède et par sa grande étendue qui rendait possible un repérage quasi géographique des principales chaînes nerveuses. Ce faisant, il se compara lui-même à « *ces insectes qui parviennent à réduire à l'impuissance une larve plusieurs fois plus grosse qu'eux, afin de la laisser en pâture à leur progéniture.* »

Mais il n'était pas un insecte, et des millions d'années d'instincts accumulés ne le dirigeaient pas. Il dut tout inventer lui-même, se servir de l'expérience d'autres hommes, mais seulement de leurs mots et de leurs dessins, non de leur mémoire ou de leurs gestes. Le jeu qu'il jouait était éminemment dangereux et il le savait. Lorsqu'il plongea sa lame d'acier dans les centres moteurs du centipède, afin de le condamner à l'immobilité, « *la bête tressaillit, et ce fut comme si quelque séisme agitait la colline sur laquelle je me trouvais. Je sortis aussi vite que je pus du puits dans lequel je risquais de me trouver coincé et écrasé, et je m'accrochai aux écailles et aux quelques pitons que j'avais pris la précaution de poser. Je volai plusieurs fois en l'air avant que le calme revînt, et la résistance de mon scaphandre m'ébahit littéralement.* »

Mais il avait vaincu le centipède. Il ne l'avait pas encore amené à se plier à sa volonté d'homme, mais il en avait fait sa chose, il pouvait l'abandonner là à pourrir, s'il le désirait, car le centipède lui appartenait. Et je suppose qu'il dut clamer à voix haute quelques fragments de la Constitution, un peu comme le premier vainqueur du mammouth ou du grand ours des cavernes dut invoquer ses dieux.

Sur ce, il abandonna le centipède sur place, regagna la chenillette et retourna à la station. Il avait pris avant de partir la précaution de noyer la plaie qu'il avait ouverte dans le dos du centipède, sous un flot de la substance mousseuse et légère qui servait à arrêter les fuites dans les parois des astronefs ou des stations. La seule trace de son intervention était deux fils de cuivre, pendant sur le flanc de l'animal et dans lesquels il pouvait envoyer un courant destiné à exciter les nerfs de la bête et à lui rendre la faculté de se mouvoir.

*
* *

Il décrivit par le détail sur son film personnel ce qu'il avait accompli, mais il se contenta de répondre aux questions de la ville et des deux expéditions scientifiques qu'il avait « *fait une petite découverte, mais qu'il préférait ne rien dévoiler pour le moment, ignorant encore s'il s'agissait de quelque chose de conséquent ou non.* »

L'orage éclata vers la fin de la soirée, ce qui est une façon de parler, car une journée entière sur Uranus ne dure qu'une dizaine d'heures de la Terre, mais les hommes vivant sur ces mondes géants conservent, irrationnellement, la façon de compter le temps qui a prévalu sur Terre depuis bon nombre de millénaires. Il fut court et violent, et, durant trois fois vingt-quatre heures, Jerg Hazel dut attendre que les couches basses de l'atmosphère se fussent assez calmées pour qu'il pût sortir.

Lorsqu'il y parvint enfin, le ciel était presque entièrement pur. Il faisait nuit. Le firmament se teintait de mauve, les satellites, bien visibles, voyageaient entre les étoiles immobiles. A quelques millions de kilomètres de là, encore indécelable, une fusée suivait sa course. Au fond de sa cale, les esclaves vénusiens gémissaient ou hurlaient, sans répit, de façon soutenue et monotone, mais le capitaine du navire ne s'en souciait pas, les cloisons étaient insonorisées.

Hazel retrouva sans peine son centipède. Il recommença le travail auquel il était maintenant habitué, en plusieurs points de la carapace. Il désirait contrôler, non point tous les prolongements moteurs de l'animal, mais seulement un nombre déterminant, car son plan était de chevaucher le centipède et de traverser sur son dos les étendues mortelles de la planète. Il n'était pas question pour lui de dompter le centipède ou même de lui faire savoir que lui, Jerg Hazel, existait et était son maître, détenant sur lui puissance de vie ou de mort. Il entendait seulement doubler le système nerveux rudimentaire du centipède par un réseau non moins primitif, mais tout aussi efficace, de fils de cuivre grâce auxquels il espérait pouvoir diriger les mouvements de l'énorme masse à sa guise. C'était un rêve de fou, mais Jerg Hazel avait l'obstination des déments.

Il échoua en plusieurs points, mais il atteignit assez de ganglions nerveux pour espérer réussir. Profitant du calme qui suit toujours les orages en cette partie du globe uranien, il travailla plusieurs jours sans discontinuer, mangeant sans quitter son scaphandre, se bourrant de drogues contre la fatigue, récitant à l'endroit et l'envers le texte de la Constitution.

Un grand nombre de peintres l'ont représenté en train de travailler. La plupart des tableaux qu'ils produisirent sont grandement inexacts, ou, lorsque les détails en sont soignés, pour le moins improbables. Ils présentent Jerg Hazel comme une sorte de héros épique et olympien qu'il ne fut jamais. Il était plus petit qu'ils ne le croient, et ses traits ridés n'avaient pas la sérénité majestueuse qu'ils lui accordent. Sa barbe était franchement sale et non point peignée. Quant au centipède, il était beaucoup plus grand qu'ils ne le représentent en général. L'une des meilleures illustrations de cette scène que je connaisse est due au pinceau naïf d'un pilote qui connut effectivement Jerg Hazel ; cette toile est sans intérêt artistique, mais elle est plus éloquente que bien d'autres, et c'est sans doute pourquoi elle figure en bonne place dans le grand hall du Musée interplanétaire de Dark.

Son succès ne tourna point la tête à Jerg Hazel. Il avait transformé le centipède en une sorte de complexe mécanico-biologique. Mais il redoutait de ne pouvoir l'animer de façon cohérente. Il avait relié les bouts de ses câbles conducteurs à une sorte de tableau de bord qu'il avait solidement fixé sur le dos du centipède. Mais il n'osa pas contrôler de là-haut les premières évolutions de la bête et il les télécommanda de sa chenillette.

Il envoya dans les fils un courant extrêmement faible.

« Le centipède frémit et la terre se mit à trembler. Je mis en marche le moteur de la chenillette de façon à pouvoir m'éloigner rapidement du lieu de mon expérience si les choses tournaient mal. Je craignais que le centipède ne se révoltât contre la contrainte que je lui imposais et ne tentât quelque manœuvre désespérée. Mais il devint bientôt évident que j'avais raisonné en homme et non point en centipède. L'énorme animal ne sembla point se rendre compte de ce qui lui arrivait. Je parvins à le faire se dresser sur l'un de ses prolongements. Mais il se trouvait ainsi dans une position instable et il s'écroula bientôt. Alors j'essayai d'exciter en même temps toutes les terminaisons nerveuses sur lesquelles j'avais travaillé, et il me sembla que le centipède était devenu fou. Il se leva et essaya de fuir dans toutes les directions à la fois, au risque de se briser les membres, car sa force était incroyable. Mais ces gestes désordonnés étaient dus à mon inhabileté à le diriger et non à quelque fantaisie de sa part. Je parvins bientôt à le mettre en marche, quoique de façon lente et hésitante, entrecoupée d'arrêts et de chutes. Je faillis d'abord en pleurer de désespoir. »

Nous pouvons assez aisément imaginer le vieil homme en ce point de sa tentative, se mordant les lèvres, grimaçant, les yeux creusés par des heures de travail, les joues agitées de tics nerveux provenant des drogues qu'il avait absorbées, et l'esprit enflammé de rage, de grands mots, d'effroi, et du mortel sentiment de l'impuissance. Il dut brusquement se rendre compte de la folie de son entreprise ; la lucidité qui va fréquemment de pair avec l'épuisement ne devait que plus profondément encore lui mordre le cœur ; son courage s'était lentement estompé tandis que montait en lui la fatigue. Il se rendait maintenant compte que, si habile qu'il devînt, il ne pourrait se substituer aux centres moteurs du centipède, qu'il ne parviendrait jamais à rendre son équilibre à l'énorme animal, qu'il n'en obtiendrait que des mouvements saccadés et à peu près désordonnés comme ceux qu'on tire d'une patte de grenouille en soumettant ses nerfs à un flux électrique. Car ce n'était rien d'autre que cette expérience qu'il avait réalisée sur une grande échelle.

Il finit par s'effondrer sur son siège dans la chenillette et dormit plusieurs heures d'un sommeil agité et inconfortable. C'est alors que, sans qu'il s'en doutât, la chance le servit. Il avait installé, pour diriger le centipède, deux postes de télécommande distincts. L'un relayait les impulsions destinées aux terminaisons nerveuses des prolongements du centipède, mais l'autre servait seulement à mettre hors circuit le cerveau, qu'il avait atteint lors de sa première opération, ou plus exactement excavation. Hazel avait pensé commander directement aux prolongements du centipède, sans passer par l'intermédiaire du cerveau de l'animal, et c'est pourquoi il avait prévu un relais spécial isolant les centres moteurs de l'animal de ses prolongements. Mais ce dernier relais se détraqua ; Hazel avait noyé les accumulateurs qui l'alimentaient dans la mousse avec laquelle il avait empli la fosse béant sur le dos du centipède. En durcissant, la mousse écrasa purement et simplement les accumulateurs, les détruisant irrémédiablement. Le relais cessa de fonctionner.

Le cerveau du centipède retrouva le contrôle de son corps, et l'animal continua de dormir, puisque c'était ce qu'il avait décidé pour quelque obscure raison physiologique.

***

Nous savons de façon sûre que, lorsque Hazel se réveilla, il ne se rendit pas compte de la transformation qui s'était opérée à son insu dans son appareillage. Il était trop furieux contre lui-même, contre le centipède, les marchands d'esclaves, et de façon générale contre quoi que ce fût dans le monde à l'exception de la Constitution. Il se traita de déserteur, se menaça de s'exécuter, se promit en tout cas de sévères sanctions lorsqu'il serait de retour à la station, toutes actions qui pouvaient provenir du cerveau dérangé d'un dément, mais qui, il faut bien le reconnaître, étaient plus que logiques si l'on se met dans la peau de cet étrange personnage que fut Jerg Hazel.

En fait, la seule action folle qu'il commit fut de reprendre ses expériences sur le centipède, avec la profonde conviction qu'il réussirait. Peut-être avait-il eu un rêve prophétique, peut-être un ange l'avait-il visité pendant son sommeil. Peut-être croyait-il simplement que, parce qu'il se trouvait du côté de l'Ordre et de la Justice, il ne pouvait échouer. Ce n'était pas là une attitude scientifique, mais la plupart des grands savants qui ont honoré l'humanité n'ont eu de vraiment scientifique qu'une partie infinitésimale de leur existence, le reste étant soumis à la loi commune de l'intuition, du préjugé et de la conviction irrationnelle.

Et cela marcha parfaitement. Le centipède se leva sans difficulté lorsque Jerg Hazel ordonna à ses prolongements avant de le soulever. Il avança lorsque Hazel excita ses pattes arrière, puis ses pattes avant, à un rythme de plus en plus rapide. Il accepta même de tourner lorsque Hazel soumit à l'impulsion électrique un seul de ses flancs.

A la lumière d'un siècle d'études, nous pouvons penser que la réussite de Jerg Hazel fut moins étonnante qu'elle ne lui apparut. Le centipède ne se rendit probablement jamais compte qu'il était dirigé. De tout temps, ses pas et ses actes avaient été déterminés par une foule d'excitations extérieures. Son cerveau se contentait de le maintenir en équilibre et en vie ; il ne commandait pas le centipède, mais résolvait seulement les problèmes extérieurs qui pouvaient se poser à lui ; il lui évitait de tomber dans une crevasse, mais il ne décidait pas de l'endroit où le centipède traînerait son énorme masse ; de cette décision, se chargeaient les lointains satellites d'Uranus, les nuages vagabonds dans le ciel et les émanations de quelque lointaine source de nourriture. Les paquets d'électrons de Jerg Hazel n'étaient qu'une contrainte supplémentaire.

Jerg Hazel ne s'attarda pas à rechercher les causes de son succès, car la curiosité scientifique ne le pressait pas de son aiguillon. Il avait seulement en vue une certaine fin, et les moyens qu'il pouvait être amené à mettre en œuvre ne l'intéressaient pas en eux-mêmes. Il nous dit seulement qu'il pleura de joie peu d'heures après avoir pleuré de désespoir,

et que ce furent sans doute les deux seules occasions de sa vie où il versa une larme. Objectivement, connaissant le caractère de Jerg Hazel durant sa vieillesse, nous sommes enclins à le croire. Il dut ramener le centipède auprès de la station en un voyage épuisant mais triomphal. Il précédait le centipède d'une bonne distance, afin que la chenillette ne volât pas en l'air sous la secousse de chacun des pas de la bête. Ce dut être un étrange spectacle, mais aucun œil humain autre que ceux d'Hazel ne le vit, aucune camera ne le filma, et Hazel est toujours resté étrangement silencieux sur ce point. Il est probable qu'il n'en conserva pas grand souvenir ; il était alors abruti de fatigue et de joie et il dut conduire mécaniquement l'appareil et l'énorme bête jusqu'aux environs de la station.

Nous savons qu'il abandonna le centipède à quelques centaines de mètres de la station, qu'il eut encore la force de rentrer la chenillette, et qu'il s'écroula dans une des réserves en voulant ranger les outils dont il avait fait usage. Il dormit pendant une trentaine d'heures, dans son scaphandre. Il avait heureusement enlevé son casque et c'est à cela qu'il dut d'éviter l'asphyxie. Lorsqu'il s'éveilla, il prit un bain, mangea abondamment, se fit une piqûre antispasmodique et reprit sa place auprès des instruments comme si rien ne s'était passé. Sur Uranus, la vie avait continué pendant sa fabuleuse équipée, et les installations automatiques de la station avaient répondu à sa place, si bien que personne ne s'était inquiété de son absence.

Jerg Hazel surveilla plus particulièrement le ciel, car il savait que l'astronef était proche, et qu'il se poserait de ce côté-ci de la planète, où il ne pouvait manquer de le repérer. Mais il ignorait l'endroit précis que son capitaine félon choisirait pour atterrir, aussi ne quitta-t-il pas une heure ses écrans, fût-ce pour dormir, car il avait monté une sonnerie destinée à l'éveiller si quelque navire passait dans le ciel, et il se contentait de reposer dans son fauteuil sans même prendre la peine de s'étendre, scrutant le ciel, ou dormant, examinant au travers des hublots de la station la plaine déserte et déformée au loin par la masse colossale du centipède.

Pendant ses heures de veille, il lut, ou entendit de la musique, mais n'écouta ni n'appela personne. Les nouvelles de l'univers humain cessèrent de lui parvenir autrement qu'en secs et laconiques communiqués. Car il ne souhaitait la compagnie d'aucun autre homme. C'était comme si ce qu'il avait accompli seul l'avait éloigné du reste des humains, ou encore comme s'il refusait de se laisser distraire, doutant encore de la force de sa résolution et désireux d'entendre mieux la voix secrète de son cœur. Il est à noter qu'il écouta les *Chants des Enfants Morts*, du compositeur antique Gustav Mahler. Les accents de profonde tristesse de ces mélodies devaient résonner en son esprit volontairement exilé du monde des hommes. Du reste, la popularité de ces *Chants* a toujours été considérable parmi les hommes de l'espace, enfants morts à la Terre, ou perpétuels orphelins d'une planète.

Mais le plus dur restait à venir, et lorsque Hazel eut déterminé la

trajectoire d'un objet qui franchit le ciel du Nord-Ouest au Sud-Est, en perdant de l'altitude, et qu'il eut calculé le point d'impact de cet objet avec la planète, point qui se révéla être l'un des trois ou quatre plateaux rocheux d'Uranus susceptibles de recevoir un astronef, il se remit au travail.

*
* *

Il s'était peu soucié, les jours passés, du centipède, ne s'inquiétant ni de le nourrir ni de lui rendre au moins une partie de sa liberté, mais ce n'était pas de sa part négligence, seulement connaissance approfondie des indigènes d'Uranus. Il alla lui rendre visite et lui fit prendre quelque exercice, puis il se risqua à grimper sur son dos, grâce à l'escalier monumental qu'il avait taillé le premier jour dans les écailles cristallines, et du haut de cette colline mouvante, solidement arrimé par des câbles d'acier à quelques pitons profondément enfoncés dans la carapace de l'animal, il entreprit de le mettre en marche et de le diriger.

Le sol — car il ne parvenait pas à considérer le dos du centipède comme autre chose que le sol d'une colline — se mit à onduler de façon effroyable. Hazel crut qu'il allait mourir et vomit dans son scaphandre. Mais il tint bon quelques minutes, serrant les dents, grimaçant, persuadé qu'il allait se déchirer en deux, écœuré de voir la planète entière et les astres se mouvoir autour de lui.

Et les jours suivants, il travailla avec sa tête et avec ses mains, avec la petite flamme courte et sifflante, bleue et verte, d'un chalumeau, et avec un lourd marteau et une scie grinçante. Il transpirait abondamment bien qu'il eût pris des médicaments pour faire tomber sa fièvre, mais il ne s'en inquiétait pas ; il ne s'était jamais beaucoup soucié de lui-même, mais seulement des transformations qu'il devait apporter au monde extérieur pour atteindre les buts qu'il s'était fixés. Et cette fois-ci, il ne s'agissait de rien de moins que de transformer la station elle-même. C'était une manière de délit que de détruire une des réserves, à moins qu'une extrême nécessité n'y poussât, et Hazel le savait, mais il accomplit la chose sans éprouver le moindre remords, car il savait aussi qu'il était la vérité et la justice sur Uranus et rien de ce qu'il pouvait faire pour sauvegarder ces bien précieux ne pouvait être illégal à ses yeux.

Il construisit une sorte de boîte étanche, une espèce de cercueil muni d'un hublot, capable de le contenir et de retenir une sorte de bulle d'air respirable au sein de cette atmosphère méphitique, et de porter quelques caisses de vivres, quelques bouteilles d'oxygène et quelques armes. Il fixa à l'intérieur un fauteuil d'astronef, mobile et équilibré, demeurant horizontal quelle que fût la position de la fusée au sol. Il accrocha enfin la boîte, ou le cercueil, sur le dos du centipède, avec l'aide de la chenillette, des mots magiques de la Constitution, de quelques fins câbles d'acier résistant, d'un palan de fortune et d'un inépuisable courage.

Puis il avertit la ville et les deux stations scientifiques. Il ne le fit pas directement, mais il enregistra ce qu'il avait à leur dire, ce qu'il fallait faire, pourquoi il le faisait et quel moyen il employait, où il allait et

comment on pouvait l'aider, et il régla ses appareils pour qu'ils émissent automatiquement ce message un quart d'heure après son départ, et pour qu'ils le répétassent une fois par jour.

Puis il partit. C'est-à-dire qu'il revêtit son scaphandre, qu'il se dirigea à pied vers le centipède, qu'il grimpa sur son dos, qu'il entra dans la cabine, ferma la porte étanche derrière lui, se ficela sur son siège, mit en marche les pompes destinées à remplacer l'atmosphère mortelle d'Uranus par le bon air vivifiant de la Terre. De façon à éviter toute entrée de gaz méphitique en provenance de l'extérieur — car la pression de l'atmosphère sur Uranus est plus considérable que sur la Terre et les stations y font un peu l'effet de bulles d'air dans de l'eau — il s'astreignit à vivre sous une pression de deux atmosphères. Ses oreilles bourdonnèrent, ses tempes le firent souffrir au début, puis il s'habitua.

Et lorsqu'il eut accompli tous ces préparatifs, lorsqu'il eut étudié l'horizon et fixé ses yeux sur la boussole, ses doigts se posèrent sur le tableau de bord et jouèrent sur les touches, et le centipède se mit en marche, de son pas lourd et stupide, emportant Jerg Hazel vers le combat et vers une notoriété qu'il n'espérait pas.

C'est alors qu'il correspondit à l'image que nous nous en faisons le plus volontiers, celle d'un cavalier de la nuit, franchissant une énorme distance, pour une cause perdue, n'attendant rien du succès et ne s'inquiétant que de chevaucher, scrutant les étoiles, examinant l'horizon avec dans l'âme la crainte de voir surgir quelque obstacle infranchissable, le front, malgré tout, serein, les yeux clairs et assurés, les mains jouant avec précision sur le clavier de la machine, l'esprit calme et lucide, et se répétant les phrases immortelles de la Constitution, ou encore d'anciennes ballades nées sur Terre. Ou peut-être cette image n'eut-elle jamais aucune réalité, ne fut-il qu'un vieil homme grognant tout au long des deux semaines du voyage, rabâchant sans les comprendre quelques phrases creuses écrites deux siècles auparavant par de doux rêveurs. Nous ne pouvons pas le savoir, mais cela n'a pas d'importance. Les héros que l'Histoire nous donne sont ceux que nous créons, et nous créons ceux que nous méritons, et il est peut-être réconfortant de savoir que, à propos de Jerg Hazel, l'imagination nous emporte invinciblement au-delà de tout ce qu'on a pu écrire sur lui et sur sa randonnée.

Car ce voyage dura deux semaines, pendant lesquelles il n'ôta pas son scaphandre ou presque pas, profitant des multiples commodités prévues par le constructeur du scaphandre pour les hommes qui pourraient rester des jours entiers dedans, mais pestant parce qu'il lui était impossible de se gratter et parce que la crasse commençait à le démanger de partout, et parce que sa barbe commençait à emplir une bonne partie de la bulle transparente qui lui servait de heaume et semblait tenir à s'infiltrer dans sa bouche.

Il apprit à manier tout à fait bien le centipède. Il ne lui donnait que peu d'indications et le laissait aller entre temps, pourvu qu'il le menât dans la bonne direction. Il franchit ainsi le vaste plateau rocheux, les plaines gelées aux reflets mauves, deux océans distincts, et c'était cette

dernière épreuve qu'il redoutait le plus, car il ne savait comment décider le centipède à nager, mais lorsque l'animal se trouva en face de la surface calme d'ammoniaque, il se laissa glisser tout doucement dans un ressac de vagues fumantes, et se mit à nager. La plus grande crainte de Jerg Hazel fut qu'il plongeât ce qu'il ne fit pas, se contentant de promener, à plusieurs dizaines de mètres au-dessus de la surface moirée, l'homme et son équipage.

***

Hazel franchit encore trois chaînes de montagnes et les grands marais. Les chaînes de montagne furent peut-être la partie la pire du voyage. Les chaos et les balancements auxquels il avait fini par s'accoutumer — mais non s'habituer — devinrent franchement intolérables. Puis cela passa et il ne restait que la volonté tendue d'Hazel, tendue vers un point encore invisible, vers le petit étincellement encore indécelable d'une fusée posée sur le plateau gelé, le nez pointé vers le ciel. Et il franchit les marais, ces régions d'Uranus qui comptent parmi les plus hallucinantes du système solaire, qui ne sont ni eau, ni glace, ni liquide, ni gel, qui ne sont pas même miasme et végétation de cauchemar, mais seulement viscosité et pourriture quoique sans germes, morbidité sans microbes, couleurs décomposées, sol fluant et refluant en une marée sourde et intérieure, explosions de gaz affleurant en bulles énormes à la surface agitée du marais, et monotonie d'une planéité minérale.

Mais Jerg Hazel les laissa derrière lui, ces marais, se fiant à l'instinct ou à l'expérience du centipède, le laissant choisir pour lui les crevasses à franchir et celles à contourner, mais maintenant inlassablement le cap vers le Sud-Est, vers les plaintes inaudibles et inintelligibles des Vénusiens encagés. Il ne s'arrêta que deux fois durant ces deux semaines, la première fois pour laisser reposer le centipède et la seconde pour se reposer lui-même, pour ôter son scaphandre, se gratter et se laver, couper sa barbe, et manger et boire normalement en se servant de ses doigts. Mais en dehors de ces quelques heures de repos le centipède marcha sans montrer le moindre signe de fatigue, docile aux impulsions des fils qui transperçaient, sans qu'il parût s'en douter, ses flancs, et Hazel veilla et dormit au rythme de cette inlassable marche, ballotté au point d'oublier le sens du mot stable. Il dut penser aux grands voyageurs qui avaient sillonné les plaines de la Terre, aux temps héroïques où les deux grandes voies de communication étaient la piste et l'eau ; peut-être même se compara-t-il à eux. En fait, il avait retrouvé les sources de leur courage, que l'on croyait taries.

Toujours est-il que le quatorzième jour, temps de la Terre, au matin, après une nuit harassante pendant laquelle le vent avait soufflé sans une minute de répit, déportant le centipède et le forçant à louvoyer malgré les ordres de Jerg Hazel, celui-ci atteignit, avec tout son équipage, le bord d'un plateau rocheux, pressa sa monture et vit, avant que le soleil eût disparu derrière l'horizon, se dresser la haute silhouette déliée d'un

navire et les massives constructions d'une base de fortune. Il approcha alors de cette base en faisant résonner le sol comme un tambour sous les pas de son centipède. Il entendit, lorsqu'il fut tout proche et que la fusée commença à osciller sournoisement, les cris de terreur des Vénusiens qui travaillaient à construire des réserves, dans des scaphandres rudimentaires, il vit les visages stupéfaits des hommes, petites taches pâles sous leurs bulles transparentes, se tourner vers lui comme s'ils avaient regardé dans le ciel, tant il était haut. Et il se mit à hurler dans le microphone des mots que le haut-parleur extérieur répercuta dans l'atmosphère dense :

— « Rendez-vous. Au nom de la Constitution et de la loi. »

Et il se leva de son siège, ayant fait s'arrêter le centipède, et sortit de sa boîte métallique, ou de cette sorte de cercueil qu'il avait construit de ses doigts, tenant dans une main le microphone et dans l'autre une arme, une carabine puissante et solide.

Ils ne résistèrent pas. Peut-être fut-ce la vue de la carabine qui les incita à rester tranquilles. Ou peut-être fut-ce la masse du centipède. J'estime pour ma part que l'animal, quoique en lui-même inoffensif malgré sa masse, les effraya plus que l'homme dont la volonté les conduirait à la pendaison, car à la vue du centipède, d'anciennes craintes mythiques, dont ils ne connaissaient même pas les noms, se réveillèrent en leur esprit, et ils eurent peine à prendre pour un homme cette créature minuscule, tenant en main une carabine et hurlant dans un micro, qui avait dompté cette montagne.

Ils n'essayèrent même pas de faire disparaître les Vénusiens. Ils se contentèrent de se replier dans leurs quartiers comme Jerg Hazel le leur demandait, et celui-ci descendit du centipède, la carabine au poing, les regardant reculer, Puis il laissa la colline ambulante sur place, monta dans la fusée désertée et s'installa dans le poste de pilotage, ôta son scaphandre et prit ses aises, mangea et dormit, sachant qu'ils n'oseraient et ne pourraient pas bouger.

***

Une semaine plus tard une expédition de police le recueillit, réserva à l'équipage du navire pirate l'accueil qui lui était dû, et entreprit de rapatrier les esclaves vénusiens dans la fusée même avec laquelle ils étaient venus et dans des conditions guère meilleures.

Mais après tout, ils n'étaient pas des hommes, et la loi, la justice et la Constitution étaient sauves.

Et Jerg Hazel devint un héros et on lui réserva une place dans les manuels à l'usage des écoles primaires, mais ce n'était pas parce qu'il avait agi comme un dément, ni parce qu'il avait maintenu l'ordre et la justice et protégé la Constitution.

Ce ne fut même pas parce qu'il avait défendu les esclaves en provenance de Vénus, car d'autres hommes après lui attachèrent leur nom à cette cause de manière plus durable et plus efficace. Il ne fut pas présenté

comme un exemple de fidélité à tout ce que l'homme peut contenir de meilleur en lui.

Il devint un héros à cause du centipède. Il devint un héros parce qu'il avait franchi les océans, les marais et les montagnes d'Uranus, ce qu'aucun autre homme n'avait accompli avant lui, ce qu'aucun homme sensé ne croyait possible avant lui. Il devint un héros parce qu'il avait doté l'homme du plus grand jouet, de la plus grande machine qu'on eût jamais rêvée.

Les centipèdes furent introduits sous la forme de spores sur les autres planètes extérieures, Jupiter, Saturne et Neptune. Et vous savez qu'ils y naquirent, y grandirent et s'y développèrent, et portèrent les hommes avec leur curiosité, leurs passions et leurs richesses en tous points de ces planètes neuves. Les biologistes les modifièrent. Les physiciens construisirent des équipements qui en firent les instruments les plus souples et les plus fidèles de la conquête des astres. Un jour ou l'autre, ils seront même introduits sur la Terre, si l'on parvient à les accoutumer à la température, à la faible pression, à l'oxygène, au rayonnement solaire. Et l'on y parviendra car la résistance des centipèdes apparaît presque sans limite.

Jerg Hazel devint un héros parce qu'il donna à l'homme d'autres esclaves que les Vénusiens, moins proches de lui par la forme et par l'attitude, et apparemment insensibles.

Il en eut conscience et cela l'aigrit au point qu'il refusa de s'occuper des centipèdes, de diriger les recherches qu'on pratiqua sur eux. Il refusa même de revenir sur Terre et d'y connaître l'accueil enthousiaste de foules délirantes. Il demanda à rester sur Uranus, solitaire, dans la station gouvernementale, à scruter l'espace et à diriger les navires de plus en plus nombreux venus des régions proches du Soleil vers ces contrées plus froides et plus obscures. Il refusa parce qu'il était l'homme d'Uranus, et le défenseur de l'ordre et de la justice, et le soutien de la Constitution, et parce qu'il ne croyait pas pouvoir être autre chose. Et une ville s'édifia autour de la station comme il l'avait prévu et, un siècle après sa mort, elle prit son nom. Mais bien avant que ces événements se produisent, le caractère de Jerg Hazel devint de plus en plus mauvais avec les années, car il voyait son nom partout associé aux centipèdes et c'était une chose qu'il n'avait pas voulue. Car il ne s'était jamais soucié de ces collines mouvantes et personne ne s'inquiétait jamais de ce qu'il avait réellement cherché et atteint, aussi éprouvait-il le sentiment de s'être fourvoyé. C'était un homme que l'Histoire avait trompé, voilà tout. Aussi, lorsque les historiens louent l'ingéniosité de Jerg Hazel, lorsqu'ils lui accordent même du génie, lorsqu'ils en font le type même de l'homme moderne, ce rapace prompt à saisir toute occasion d'exercer sa puissance, je ne suis pas d'accord avec eux.

Car je crois qu'en lui-même Jerg Hazel était un homme du Passé, et un homme de tous les temps, un homme pour qui les moyens comptaient moins que la fin, et en qui cette fin était profondément gravée par des millénaires de patiente écriture, de lente civilisation, de lutte et d'oppres-

sion, d'honneur et de défaite, tous mots dont les traductions diffèrent, qui vieillissent, s'effacent et réapparaissent et sont toujours, hier et demain, charriés par le courant des années, et qui passent mais ne changent guère.

Et je crois, contre l'avis de nos historiens, que le passage le plus héroïque et le plus satisfaisant de la Geste de Jerg Hazel, celui que les écrivains ne traiteront jamais comme il convient, est le tableau de ce vieil homme aux traits ridés, aux yeux creusés de fatigue, à la barbe noire et grise, chevauchant, sans raison palpable, sous le ciel mauve et sombre d'Uranus, à travers les marais fangeux et les pics de gaz gelés, les orages pourpres et les océans d'ammoniaque, son impensable chimère, contemplant le mouvement des lunes dans le ciel, tout au long des brèves nuits et des jours obscurs ballotté : le cavalier au centipède.



Le rêve

(*First lesson*)

par MILDRED CLINGERMAN

Nous avons naguère publié de Mildred Clingerman deux contes à l'humour farfelu : « Dites-nous, grand-mère » (*n°* 18) *et* « Voyage-surprise » (*n°* 19). *C'est par contre dans une veine très sérieuse qu'est écrite cette histoire psychologique troublante, où le fantastique — si fantastique il y a — est avant tout la description et l'explication d'un état d'âme.*



La maison était affreuse. C'était une de ces demeures étroites, à trois étages, flanquée d'une aile et d'une tourelle, qui datait de l'époque de la Reine Anne. Peut-être, aux environs de 1900, quelque femme au goût romantique avait-elle occupé la chambre de la tourelle. Il m'arrivait, le soir, de m'accouder à la fenêtre pour regarder au travers de la frondaison du magnolia, dans l'espoir d'apercevoir Hugh tourner au coin de la petite rue tranquille ; je me souvenais que ces pièces servaient autrefois de postes de guet aux épouses qui attendaient le retour d'un mari parti pour la guerre. Nous étions maintenant une demi-douzaine de femmes à attendre, dans cette demeure, le retour de nos hommes ; aucune d'elles, cependant, je le savais, n'attendait avec la même anxiété que moi.

Hugh et moi nous estimions pourtant très privilégiés de pouvoir vivre dans cette maison. Hugh n'était ni officier ni même aspirant et, dans cette ville, les propriétaires maintenaient les traditions militaires en se refusant quasi systématiquement à mêler les hommes de troupe aux officiers. La nôtre était cependant quelque peu romanesque et rebelle. Elle avait également un faible pour les parachutistes qui représentaient pour elle cet esprit indomptable et aventureux qui plaît tant aux femmes du Sud. De plus, je pouvais, à volonté, adopter l'accent du Sud. Il me suffisait d'évoquer la voix de ma grand-mère et je n'avais aucune difficulté à reproduire les sons qui plaisaient tant à ma propriétaire ; ma voix s'élevait, se faisait plus chantante et traînante, et les mots sortaient de ma bouche sur un rythme légèrement différent. Tous les moyens étaient bons, à l'époque, pour obtenir un logement. Dès les premiers instants j'avais été sympathique à Mrs. Allen, la propriétaire.

Par contre, les femmes d'officiers ne m'aimaient pas du tout. Lorsque nous nous rencontrions dans l'escalier nous nous contentions d'échanger un froid sourire. Bien qu'elles se fissent un point d'honneur de me céder

mon tour dans la salle de bains, jamais je n'eus de conversation avec elles, si ce n'est avec la grande femme brune qui, une fois, à court de cigarettes, m'en emprunta un paquet. Elle était très pressée de regagner sa chambre et ne s'arrêta que le temps de me dire combien elle trouvait agréable — vraiment agréable — la chambre de la tourelle. Son enthousiasme m'alarma. Je craignais, en effet, qu'elle ne la voulût pour des amis à elle et qu'elle n'usât de son influence auprès de Mrs. Allen pour nous en chasser. Je me rappelai, cependant, l'accent de la grande femme brune, l'accent du New Jersey, et je songeai qu'il était peu probable que Mrs. Allen se laissât embobiner par ces sèches consonances.

J'aurais dû sans doute me sentir très seule. Les montagnes, le désert, les vastes espaces me manquaient et j'étais souvent oppressée par cette haine et cette peur si puissantes, si tangibles dans le Sud qu'on en a parfois le souffle coupé. Et pourtant, je ne me sentais pas seule. Sauf si un saut de nuit était prévu, Hugh débouchait chaque après-midi au coin de la rue, de son pas allègre. Un peu plus tard, nous ressortions tous les deux en quête d'un restaurant puisqu'il était impossible de cuisiner dans notre chambre. N'était le rêve qui, chaque nuit ou presque, revenait me hanter, nos soirées auraient donc pu être agréables. Je n'avais jamais parlé de mon rêve à Hugh et lorsque je criais dans mon sommeil, il me réveillait en m'embrassant et en me murmurant nos mots d'amour familiers jusqu'à ce que je me sois rendormie. Lorsque le réveil sonnait, à quatre heures du matin, je m'éveillais puis je restais étendue, à cligner des yeux sous la lumière, regardant Hugh s'habiller et écoutant le gros soupir qu'il poussait pour saluer ce nouveau jour de service sous les drapeaux. Le spectacle d'Hugh en train de lacer ses bottines de parachutiste avait sur moi un tel effet hypnotique qu'habituellement je me rendormais sans même entendre son départ.

A la fin de la matinée Mrs. Allen m'offrait le café. Elle veillait à ce que la cafetière restât pleine toute la journée et je pouvais me servir quand il me plaisait. Plusieurs fois par jour elle m'appelait du bas de l'escalier, m'invitant de sa voix « flûtée » mais sonore à venir me « droguer » avec elle. Dans le Sud, la kola est si forte qu'il me suffit d'en boire quelques verres pour avoir l'mpression de flotter ; il m'arrivait donc rarement d'en prendre plus d'un verre alors que Mrs. Allen en absorbait facilement six ou huit.

Lorsqu'elle n'était pas en train de boire du café ou de la kola — ce qu'elle faisait toujours debout en contemplant longuement l'évier de la cuisine — Mrs. Allen suivait la bonne, une négresse, dans tous ses déplacements, tour à tour l'encourageant et la suppliant d'une voix doucement désespérée que l'on entendait dans toute la maison. Iris était une jeune femme à l'air renfrogné qui ne balayait jamais dans les coins, se contentant de faire décrire des cercles à son balai en regardant fixement les toiles d'araignées qui pendaient du plafond. On rencontrait souvent Iris, un seau plein d'une eau noire et grasse à la main, traînant derrière elle une guenille effrangée ressemblant à un tas de serpents noirs dont quelques-uns se détachaient pour se blottir, enroulés sur eux-mêmes, tout

le long du couloir. Il régnait quelquefois, entre ces deux femmes, un silence plein de présages qui me rendait hésitante à quitter ma chambre en dépit de mon désir de boire une tasse de café. Certains jours, je le savais, Mrs. Allen s'éveillait « souffrante » et elle n'hésitait pas alors à s'abreuver généreusement d'alcool. La cuisine n'avait alors rien d'agréable. Quelques heures après, cependant, j'entendais les rires — ou plutôt les cris — de Mrs. Allen et d'Iris, et leurs rires se ressemblaient tant qu'il m'était difficile de distinguer une voix de l'autre. A ce moment-là je descendais et je prenais mon café avant de m'apprêter pour un déjeuner tardif.

J'étais une de ces épouses de soldats, une de ces nombreuses épouses qui, à cette heure, envahissaient les rues. La plupart d'entre elles marchaient deux par deux comme des écolières, prenant leurs repas ensemble, faisant leurs emplettes, partageant leurs petites plaisanteries secrètes et, de temps à autre, se disputant de tout leur cœur de femmes qui s'ennuient. J'en vins à reconnaître beaucoup de ces couples ; nous nous souriions et nous saluions, mais je n'avais nulle envie de me joindre à elles ou de m'associer à l'une ou l'autre de ces femmes solitaires qui s'efforçaient de nouer une amitié. Cette répugnance à me lier était peut-être de ma part une sorte de snobisme, mais je voulais aussi m'efforcer de maintenir un semblant de ma vie normale, ma vie personnelle qui, jamais, n'avait été tributaire de cette camaraderie féminine.

Je visitais la ville soit à pied soit en autobus. Je passais des heures à la bibliothèque ; il m'arriva même un jour de louer un petit avion et de survoler la ville pendant une heure et demie de solitude merveilleuse jusqu'au moment où le brouillard montant du fleuve supprima toute visibilité. De là-haut le monde me semblait propre et parfaitement ordonné ; mais je savais qu'il n'en était rien. Pour nous la guerre faisait rage et bientôt, maintenant, le groupe de Hugh serait expédié outre-mer. En attendant ils s'entraînaient au saut de nuit avec tout leur matériel et depuis l'apparition de ce nouvel exercice au programme d'instruction mon rêve devenait plus insistant, plus détaillé.

J'avais de plus en plus de mal, chaque matin, à me débarrasser de l'horreur que me laissait ce rêve. Mrs. Allen commença à me gronder pour ma mauvaise mine. Même Iris qui, la plupart du temps, ne me prêtait aucune attention, se mit à faire doucement écho à la voix de Mrs. Allen qui énumérait tout ce qui clochait chez moi. J'étais beaucoup trop pâle, me disaient-elles ; mes yeux ressemblaient à des charbons ardents et je ferais mieux de consulter un médecin avant que les os ne me transpercent la peau. Un jour Iris me suivit jusque dans ma chambre ; elle tenait à la main son seau et sa guenille et de toute évidence son intention était de nettoyer ma chambre. Comme elle insistait, je me réfugiai sur le lit tandis qu'elle arrosait le linoléum usé avec un liquide qui ressemblait à de l'eau croupie. Son regard prit une expression presque amicale lorsque je lui offris une cigarette et l'invitai à s'asseoir pour bavarder un peu. Elle se laissa tomber sur la chaise, se tenant aussi loin de moi que le lui permettait l'étroitesse de la pièce. Pendant un moment,

nous nous contentâmes de fumer, évitant de nous regarder, tant était grande notre gêne.

Puis Iris parla : « Vous êtes malade d'inquiétude, n'est-ce pas? »

— « Je fais toujours le même rêve, » dis-je. « C'est tellement réel que, même pendant le jour je n'arrive pas à le chasser de mon esprit. Ce rêve me hante. Je sais que c'est stupide de me tourmenter ainsi... » Je n'achevai pas et je cherchai à poser mon regard sur un objet quelconque de la pièce car l'expression d'Iris était indéchiffrable.

— « Est-ce vraiment terrible? »

— « Horrible, » dis-je. Nous nous regardâmes alors intensément pendant un long moment puis quelque chose passa entre la femme noire et moi — une entente fragile, ténue, qui sembla mettre à bas toutes les barrières que nous avions l'une et l'autre dressées entre nous. J'oubliai que je n'étais pas superstitieuse et je compris soudain que j'appelais au secours. Je ne pourrais pas l'affirmer, mais je crois qu'Iris oublia un instant que j'étais blanche et trop orgueilleuse pour mériter que l'on me vienne en aide. Quoi qu'il en soit, sa réaction fût presque automatique.

— « Racontez à Iris... »

Je respirai profondément et me lançai dans mon récit. Je lui décrivis le ciel par une nuit d'encre, l'avion ronronnant et les hommes alignés dans la carlingue de l'appareil, attendant que s'allume le signal qui leur indiquerait qu'ils se trouvaient au-dessus de la zone de parachutage. Je lui montrai Hugh devant la trappe béante, immédiatement après le lieutenant qui devait sauter le premier. Je voyais le premier homme disparaître dans la trappe, puis Hugh, immédiatement après. Je voyais leurs visages grimaçants au moment du premier choc — un peu, dis-je à Iris, comme si l'on heurtait un mur de brique matelassé à 120 kilomètres à l'heure. Jusque-là tout allait bien ; c'était normal. Cela se produisait toujours lorsqu'ils arrivaient en fin de chute libre et que les parachutes s'ouvraient. Je lui racontai comment la coupole de soie blanche qui, l'instant d'avant, se gonflait au-dessus de la tête d'Hugh, s'affaissait tout à coup. Hugh tirait sur les courroies, la tête rejetée en arrière, jurant dans le silence. Je dis alors à Iris comment le parachute s'épanouissait de nouveau mais après avoir perdu deux lés. A côté d'Hugh, et au-dessus de lui des hommes s'interpellaient, certains riant de soulagement. Quelque part dans l'obscurité et le vent, un homme encourageait son parachute, lui parlant comme à un enfant : « Allons, mon petit, mon tout petit... mon petit chéri. »

Soudain une voix aiguë et furieuse lançait un avertissement : « Déplacez-vous vers la droite ! Nom de Dieu, ils nous ont largué au-dessus des arbres... » Hugh réagissait immédiatement, tirant sur les courroies pour manœuvrer son parachute. Il commençait à se balancer. Il semblait tomber de plus en plus vite, le corps oscillant en un ample mouvement. Tant pis. Prépare-toi pour l'atterrissage ; genoux rapprochés et légèrement pliés, le cou dans les épaules pour pouvoir rouler en arrivant au sol, la tête près de la poitrine. Est-ce que c'est le sol? Ne te raidis pas... Il ne voyait pas le gros poteau dressant vers le ciel ses pointes déchique-

tées. Il lui tournait le dos et il ne pouvait pas savoir qu'il s'élevait vers lui, l'attendant comme une fourche géante. Seul l'observateur dans le rêve voyait la fourche pénétrer dans le dos de l'homme pour en ressortir luisante et gluante de l'autre côté de sa poitrine. Pas un son ne sortait de la bouche de l'homme. C'était le rêveur qui criait d'horreur et de douleur. L'homme restait là, suspendu, empalé, tandis que le parachute dansait sur l'herbe un sarabande effrénée et que ses courroies tiraient sans merci sur l'homme mort et le poteau...

Iris frissonna et rouvrit les yeux. Je me rendis compte soudain que, tout le temps de mon récit, je n'avais pas cessé de fixer, sans la voir, une des boules de cuivre se trouvant au pied du lit. Mes yeux n'avaient perçu que cette vision horrible qui, de jour en jour, devenait plus réelle que tout ce qui faisait ma vie. C'était étrange, comme, au fur et à mesure que le temps passait, mon rêve devenait de plus en plus détaillé. Tout d'abord je n'avais vu que le corps empalé. Je ne savais pas alors qu'il s'agissait d'Hugh. En partant de cette image, le rêve s'était peu à peu développé pour en arriver jusqu'au point où j'avais l'impression d'accompagner Hugh dans l'avion, de sauter avec lui, de le voir, de l'écouter, planant à ses côtés sans pouvoir l'aider.

Autre chose m'effrayait dans ce rêve. Hugh me parlait rarement de son travail. Etait-il possible qu'avec le peu qu'il m'avait dit j'aie pu être aussi bien renseignée sur ses sauts? Peut-être. Après tout, j'avais un peu pratiqué le vol de nuit ; j'avais même porté un parachute lorsque je m'entraînais aux acrobaties ; mais je n'avais jamais pénétré dans un des avions de parachutage en groupe. Je n'avais jamais sauté d'un avion et j'espérais bien ne jamais avoir à le faire. Malgré tout... peut-être étais-je capable d'imaginer tout cela. Je crois que c'est ce raisonnement à froid qui, pendant longtemps, m'avait libérée de la peur insensée que j'éprouvais à présent.

Iris me tendit une cigarette et l'alluma de ses mains tremblantes.

— « Que... qu'en pensez-vous, Iris? » lui demandai-je.

— « C'est mauvais, » dit Iris. « Vous avez essayé de prier? »

Je hochai la tête. « Je... pour tout vous dire, Iris, je ne sais pas prier. »

Iris me regarda surprise. « Vous n'avez pas la foi? »

— « Non, je... je ne sais pas... » J'évitai le regard d'Iris car elle me contemplait comme une bête curieuse.

— « Vous ne croyez à rien? » Le ton sur lequel elle me dit cela me fit comprendre qu'il ne s'agissait pas là d'une critique mais plutôt d'une certaine curiosité de sa part.

— « Si. Je crois en certaines choses ; aux mauvais présages en tout cas, car je commence sérieusement à croire à cet horrible rêve. »

— « Je vois, » dit Iris et ce simple mot se passait de tout autre commentaire.

« Que pensez-vous faire? » me demanda-t-elle, après un long silence.

— « Je n'en ai aucune idée, » répondis-je: « Il ne m'est guère pos-

sible d'aller trouver le commandant de Hugh pour lui demander de l'exempter de sauter sous prétexte que j'ai des cauchemars. »

— « Non, évidemment, » dit Iris. « Est-ce que votre mari ne pourrait pas se faire porter malade? »

— « Jamais il n'acceptera de faire une chose pareille. De toute façon, je ne lui ai jamais parlé de mon rêve et je ne lui en parlerai jamais. »

— « Là, vous avez bien fait, » dit Iris, « cela n'aurait pu que l'énerver... Quand doit-il sauter de nouveau? »

— « Je ne sais pas. Dans quelques jours, je crois. Il me préviendra. »

— « Bon. Eh bien, écoutez-moi, » dit Iris. « On peut faire quelque chose. » Elle me mesura du regard. « Vous avez vingt dollars? C'est ce que ça coûtera — vingt dollars. Et vous devrez faire exactement ce que je vous dirai. Vous me donnez l'argent, d'accord? J'arrangerai tout et vous n'aurez à vous occuper de rien. Maintenant, écoutez-moi bien... »

J'enregistrai, avec une sorte de dégoût hébété, les instructions que me donna Iris. Lorsqu'elle eut terminé je lui dis que, jamais, jamais je ne pourrais croire à ces stupidités, ou à cette magie, quel que soit le nom qu'elle lui donne.

— « Vous n'avez pas à y croire, » me répondis Iris. « D'autres y croiront pour vous. Vous, vous n'avez qu'à me donner l'argent et n'importe qui pourra faire ces deux petites choses dont je vous ai parlé. Bon sang ! est-ce que vous ne donneriez pas n'importe quoi pour sauver votre homme? »

Je pris ma bourse et donnai un billet de vingt dollars à Iris. Pas un instant je ne crus qu'elle pouvait m'aider plus qu'elle ne l'avait fait jusqu'ici en acceptant de vouloir bien m'écouter.

— « Il faut que je m'en aille, » dit Iris. « N'oubliez pas. Demain, guettez l'arrivée du marchand de fraises. » Elle se tint un moment dans l'encadrement de la porte et avant de la fermer elle me dit d'une voix mystérieuse et amusée. « Ne soyez pas surprise si vous commencez à y croire vous même. La plupart des gens *croient* au pouvoir d'un billet de vingt dollars. »

***

Le lendemain je me levai et m'habillai beaucoup plus tôt que d'habitude. La cuisine était vide mais j'entendais les voix de Mrs. Allen et d'Iris qui venaient du devant de la maison. Comme, ce jour-là, je ne voulais pas voir Iris, j'avalai rapidement mon café et remontai précipitamment dans ma chambre pour y attendre l'arrivée des marchands noirs dont on entendrait bientôt l'appel caractéristique dans la rue.

Le premier qui apparut poussait un charreton rempli de petits pois frais. « Petits pois nouveaux ! Voilà les petits pois frais... » L'homme lançait son appel d'une voix poignante, pleine de tristesse. Et les ménagères ou leurs domestiques se pressaient autour de lui. Je me penchai à la fenêtre pour contempler le spectacle. Dix minutes après, la rue retentit du cri du marchand de fraises. « Qui veut des fraises? les bonne fraises fondantes... » On aurait dit une douce complainte dans laquelle reve-

naient toujours la même question et la même réponse. L'homme prononçait le mot « fraise » de façon si étrange que, bien souvent, en entendant son cri, à demi endormie, j'avais été tentée de vider ma bourse pour acheter une poignée de cette marchandise de rêve. Ce matin, cependant, son cri revêtait pour moi une autre signification, il représentait quelque chose d'obscur, d'hostile, de vaguement écœurant. Ce que je devais acheter à cet homme n'aurait rien de féerique !

Il s'était arrêté juste sous ma fenêtre et il restait là comme s'il attendait que j'apparaisse. Je l'interpellai de la fenêtre et lui fis un signe bref lorsqu'il leva les yeux. Je fus très heureuse de ne rencontrer personne dans l'escalier. Tout d'un coup la maison semblait déserte.

Une fois près de lui, je vis que l'homme était très âgé. En guise de salut il se tira l'oreille, une oreille longue et tout ridée. De la poche de son vieux manteau déchiré, il tira une petite enveloppe grise et me la tendit.

— « Je viens de la part d'Iris, » dis-je inutilement puisque je tenais déjà l'enveloppe.

Il acquiesça et son regard se perdit au loin. « Vous êtes de l'Arizona? »

— « Oui, » dis-je. « Vous y êtes allé? »

— « Des cow-boys, » murmura le vieil homme, « et des Indiens... » Il hocha la tête de façon catégorique comme pour m'affirmer que le monde contenait des trésors inépuisables. Puis les yeux du vieillard se remplirent de larmes et sa lèvre pendante se mit à trembler. « Il y en a qui *disent*... » Tout son être me questionnait comme s'il était assailli par un doute affreux.

— « Oh ! c'est *la vérité*, » répondis-je et son visage s'illumina de plaisir. Je me détournai alors car je ne voulais pas que l'homme lût dans mes yeux que les cow-boys et les Indiens que je connaissais n'étaient pas le moins du monde les créatures idéales qu'il s'était imaginé ; je ne voulais pas qu'il comprît que les êtres mythiques qu'il révérait étaient aussi nombreux que les fruits de rêve qu'il vendait et que la vérité était aussi difficile à saisir que ces chimères.

De retour dans ma chambre j'ouvris la petite enveloppe pour en examiner le contenu — trois feuillets de papier de riz entièrement couverts de griffonnages à l'encre rouge. De toute évidence ces feuillets provenaient d'un cahier de papier à cigarettes. Impossible d'en déchiffrer le sens. Si ces caractères avaient un sens, ils étaient écrits dans une langue que je ne connaissais pas. Certains des mots semblaient se terminer en petits dessins dont l'un aurait pu passer pour un coq et l'autre pour une chèvre. D'après les instructions d'Iris, cependant, je n'avais pas à déchiffrer ces signes. Ce que j'avais à faire était beaucoup plus simple ; il fallait que je mâche ces feuilles et que je les avale.

— « Puisque tu es allée jusque-là, » me dis-je, « pourquoi hésiter maintenant? » J'avalai les feuilles de papier et ce me fut plus facile que je ne l'avais pensé. Le reste était encore plus simple. Je pris deux sous dans ma bourse et les glissai dans l'enveloppe.

Puis je quittai la maison et pris l'autobus pour aller en ville. Huit rues plus loin, j'aboutis au fleuve. Du haut du pont je jetai l'enveloppe dans les eaux boueuses. Puis après avoir fait un bon déjeuner, j'allai au cinéma avec une étrange impression de calme et de paix.

J'avais à peine regagné ma chambre que Mrs. Allen m'appelait. On me demandait au téléphone.

— « C'est Hugh, » me dit Mrs. Allen. « Il veut sans doute vous prévenir qu'il sera en retard ce soir. »

— « Désolé, ma chérie, » me dit Hugh. « Je rentrerai tard. Nous devons sauter de nouveau. Ne m'attends pas pour dîner. Je ne sais pas à quelle heure je rentrerai. Nous sommes tous consignés sur l'aérodrome. »

La soirée fut terriblement longue. Je n'avais pas assez faim pour sortir. Je bus du café avec Mrs. Allen et mangeai une barre de chocolat. Je m'efforçai de lire, mais je n'arrivais pas à m'intéresser à mon livre. En un sens, pourtant, cela me rassura. Je détestais avoir recours à la lecture comme à une drogue. Je restai assise, m'efforçant de déterminer si, cette fois, j'étais aussi anxieuse que je l'avais été pour les autres sauts. A mon avis, oui, mais différemment. Qu'est-ce qui avait changé? Tout d'abord j'étais capable de tenir en place sans l'aide d'un bouquin. Ensuite, j'avais établi le contact avec l'avenir, avec demain, grâce à mon simulacre d'acte de foi. Incapable de croire moi-même, j'étais tout de même prête à admettre que quelqu'un, quelque part (un être plus primitif, plus crédule que moi) puisse avoir la foi à ma place. La soirée fut longue, très longue, et j'eus tout loisir de méditer, de méditer autrement que je ne l'avais fait jusqu'ici.

Lorsque, à dix heures, la grande jeune femme du New-Jersey vint frapper à ma porte, je réussis à lui répondre sans montrer aucune peur. Combien de fois avais-je attendu le retour de Hugh, terrifiée à l'idée qu'on allait frapper à ma porte pour m'annoncer sa mort? Ayant vu de la lumière, me dit-elle, elle était venue m'emprunter des cigarettes. Comme elle se souvenait ne m'avoir jamais rendu le premier paquet, c'est d'une voix contrite qu'elle me le demanda. Il me fallut un moment pour comprendre que sa visite avait, en réalité, un autre objet. Quand je lui eus offert mes cigarettes et que je l'eus invitée à s'asseoir, elle admit qu'elle avait rencontré Mrs. Allen dans le couloir et que celle-ci lui avait demandé d'aller me tenir compagnie pendant quelques instants.

— « Mon mari n'est pas là ce soir, » dit la jeune femme. « Quel sale bled, n'est-ce pas? »

Nous bavardâmes pendant une heure puis nous nous dîmes un au revoir timide mais amical.

A minuit j'étais encore assise dans le vieux fauteuil bosselé, cherchant, tout hébétée, à entendre les pas de Hugh dans l'escalier. Lorsqu'il rentra, à 2 heures du matin, je compris immédiatement qu'une catastrophe était arrivée. Hugh était très pâle. Je me souviens d'avoir pensé sur le moment que son visage paraissait saupoudré de farine. Il vint à moi tout de suite et mit sa tête contre la mienne. Il me serra les épaules si

fort que je réprimai un cri. Puis je me mis à pleurer très doucement et pendant de longues minutes nous restâmes silencieux.

Enfin Hugh se décida : « Trois des gars sont tombés dans la rivière. Ils se sont noyés. D'autres sont tombés dans les arbres, mais aucun n'a été gravement blessé. Deux parachutes ont mal fonctionné... un homme, son parachute en torche, s'est écrasé au sol ; toujours agrippé à ses courroies. Nous lui avons crié de tirer sur l'anneau du paquetage mais il ne pouvait plus nous entendre... Est-ce qu'il y avait beaucoup de vent ici? Il y avait des rafales terribles au-dessus de la rivière... J'ai atterri à côté d'une clôture. Tu sais, ces clôtures en barbelés que posent les paysans? On dirait presque des clôtures de camps militaires. Il y avait un pieu tout déchiqueté... Quelqu'un m'a lancé un avertissement. Bon Dieu, ma chérie, je l'ai échappé belle... Ce qui m'a secoué — tout le monde gueulait ce soir — c'est que cette voix que j'ai entendue ressemblait à la tienne. Je ne sais pas qui c'était, un gamin probablement ; mais il m'a appelé par mon prénom. Il m'a sauvé la vie. De toute manière, tout allait mal ce soir. Le pilote a cru voir le signal au sol — probablement les lumières d'une ferme — et il a pensé qu'il était au-dessus de la zone de parachutage. Il a fallu des heures pour retrouver tout le monde. Chérie, chérie, ne pleure pas... »

Peu à peu Hugh se détendit, puis il se prépara à se coucher. Pendant qu'il délaçait ses chaussures, il n'arrêtait pas de parler d'une voix douce et monotone : « Regarde là et là, tu vois les ampoules sur mon cou... La coiffe intérieure de mon casque s'est détachée et le casque m'est retombé sur la figure. Il m'a fallu des heures et des heures avant de réussir à le repousser et à y voir. L'ouverture du parachute m'a collé un drôle de choc ce soir. J'ai perdu deux lés. J'ai eu une de ces frousses... »

Hugh quitta une de ses bottes et un sou roula par terre. Il le regarda n'en croyant pas ses yeux, puis lentement il enleva l'autre botte et la secoua. Un autre sou roula sur le plancher.

— « Quel est le crétin qui a fait ça? » Hugh tremblait de colère. « Tout le monde sait que c'est terriblement dangereux de faire, par superstition, des choses aussi idiotes — ces foutues pièces de monnaie auraient pu m'entrer dans les pieds si elle n'avaient pas été à plat. »

***

Ce fut la dernière fois que Hugh sauta aux Etats-Unis. Une semaine après il était envoyé en Europe. J'aurais été heureuse si j'avais pu savoir, lorsque je lui dis adieu que, deux ans plus tard, je retrouverais le même Hugh, un peu plus calme, un peu plus vieilli, mais toujours pareil à lui-même.

Je cédai la chambre de la tourelle à des amis de la grande jeune femme du New Jersey. Je fis mes adieux à Mrs. Allen et à Iris puis regagnai mon pays et mon désert pour y attendre le retour de mon homme. Cette année-là Mrs. Allen m'envoya une carte de Noël à laquelle elle avait joint ce petit mot d'Iris :

« Même la foi s'apprend. Il suffit de laisser pénétrer en soi les bonnes paroles et de faire abandon de ses biens. C'est tout ce que j'ai voulu vous enseigner. Toute cette mise en scène n'était que comédie, comme vous l'aviez dit vous-même. Le marchand de fraises est mon papa. C'est moi qui ai fait les dessins à l'encre rouge. C'est moi et papa qui avons prié. Je m'excuse, mais je ne comprends rien à la lettre que vous m'avez écrite. Je n'ai jamais mis de pièces de monnaie dans les bottes de votre mari. Comment aurais-je pu le faire? Je croyais que vous les aviez jetées dans le fleuve? Je vous en prie, répondez-moi, car cette histoire de sous me tourmente. Tous mes meilleurs vœux. Iris. »

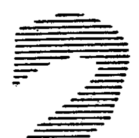
(Traduit par Janine Villars.)



Soyez membre d'un club du livre comme il n'en existait pas encore!

club du livre policier

• POURQUOI LE ROMAN POLICIER SERAIT-IL UN PARENT PAUVRE



Beaucoup d'amateurs de bons romans policiers, en même temps bibliophiles, déploraient jusqu'à présent de ne pouvoir conserver sur les rayons de leur bibliothèque des exemplaires sélectionnés d'un de leurs genres littéraires préférés.

En raison de la modicité de leur prix de vente, la présentation habituelle des romans policiers, malgré la valeur littéraire et l'intérêt de nombre d'entre eux, interdit leur voisinage dans une bibliothèque aux côtés d'ouvrages plus richement présentés auprès desquels ils feraient figure de " parents pauvres ".

• LE CLUB DU LIVRE POLICIER COMBLE CETTE LACUNE

Le CLUB DU LIVRE POLICIER vient à point pour combler cette lacune.

Il est indéniable que tous ceux qui aiment le roman policier — et ils sont légion — seront enchantés désormais de pouvoir enfin posséder en exemplaires de luxe à tirage limité, imprimés avec soin sur beau papier, présentés sous une reliure artistique, les " Classiques " qui ont fait leurs délices (sans en exclure pour autant les inédits qui seront dignes de cette présentation).

ABRAHAM MERRITT
OU LE VOYAGE AU PAYS DES DIEUX

par JACQUES VAN HERP

S'il est un alliage difficile à réaliser, c'est bien celui du fantastique et de la S. F. Au départ, cette conception est sans doute fort défendable : expliquer l'irrationnel par le rationnel, substituer à d'antiques mythologies cette nouvelle mythologie, née de la Science et de la Raison. Et cependant, depuis Ann Radcliffe et le Château des Pyrénées, nous savons que le cartésianisme se concilie mal avec la terreur et le désarroi nés de l'inconcevable, qu'une telle tentative se solde généralement par un échec. Voulant rationaliser le fantastique, proposant des explications logiques, rassurantes pour l'esprit, ne faisant appel qu'aux seules possibilités du monde sensible, de la mécanique et de la science, les auteurs déçoivent le plus souvent et notre goût du fantastique et notre goût cartésien. Notre goût du fantastique y perd son mystère, sa sombre grandeur ; les entités surgies des sphères extérieures, ces manifestations d'une puissance voilée et si secrète que nous ne pouvons en concevoir toutes les manifestations, ne sont plus qu'adroits tours de passe-passe, ou au mieux manifestations d'hypnotisme ou phénomènes électriques. Notre goût cartésien n'est pas satisfait lui non plus : l'explication logique s'achète le plus souvent au prix de la psychologie et de la logique interne des personnages (que l'on songe à tant de problèmes du lieu clos dans les romans policiers) ; bien plus, il est très souvent fait appel aux *sciences* les plus controversées, à des propriétés de la matière si mystérieuses, si visiblement inventées pour les besoins de la cause, qu'à ce fantastique honteux notre esprit accepterait plus volontiers l'explication irrationnelle.

L'échec de cette tentative vient sans doute du fait qu'une telle démarche vise à vider le fantastique de son contenu merveilleux et poétique, pour y substituer la réalité banale des faits.

Mais il est d'autres auteurs qui se servent des hypothèses scientifiques, non pour appauvrir l'univers fantastique, mais pour l'enrichir et, par là, élargissant son champ d'action, lui ouvrent des possibilités insoupçonnées des anciens contes. Lorsque Jean Ray ou Lovecraft substituent aux génies, démons et goules des anciens contes, les Grands Anciens ou les Entités régnant dans les univers intercalaires, ils ne chassent nullement le fantastique de leur œuvre, mais l'amplifient à l'échelle de l'univers. Ce ne sont plus quelques cantons de notre Terre qui se trouvent menacés, le péril prend une ampleur cosmique, et le combat soutenu par l'homme se livrera au travers de l'échelle du temps et des dimensions multiples.

Dans cette conception la science n'est plus là pour expliquer, justifier ces miracles, ces intrusions multiples du merveilleux. Elle n'est plus qu'un simple alibi, avalisant aux yeux du lecteur ces conflits que, sinon, il jugerait inadmissibles, inconcevables. Ils le sont toujours, mais un terme scientifique jeté en passant, une explication (?) d'une ligne rassurent le lecteur et l'entraînent plus avant dans le monde ranimé et ravivé des anciens enchantements.

Les noms de Jean Ray et de Lovecraft s'imposent ici, mais aussi ceux de Burke, Leigh Brackett, Catherine Moore, et enfin Abraham Merritt.

***

Pendant la Première Guerre mondiale, Bud Davis, fondateur de l'hebdomadaire « *Argosy all-story* », s'aperçut que certains manuscrits étaient inclassables et les groupa en une nouvelle catégorie de récits : à côté du *Western*, de la *Detective Story*, il y eut place pour « *a different story* ». Dès 1917, le succès fut considérable. Si certains auteurs ne trouvèrent là qu'un autre filon à exploiter, d'autres y virent l'occasion offerte pour les œuvres où place serait faite à la science et au fantastique.

En 1917, parurent deux œuvres : « *A travers le verre du dragon* » et « *Trois lignes de vieux français* » (cette dernière nouvelle fut recueillie

dans « *Escales dans l'infini* », où elle voisinait avec « *Shambleau* » de Catherine Moore.)

L'auteur en était Abraham Merritt, descendant en ligne directe de Fenimore Cooper, et qui allait s'illustrer dans un tout autre genre que son aïeul. Archéologue et journaliste, il conquit très vite l'audience du public. Sa nouvelle « *Woman in the wood* », parue en 1923 dans « *Weird Tales* », fut classée la meilleure nouvelle de l'année, le premier succès populaire de fantastique, et, depuis, la nouvelle le plus souvent recueillie dans les anthologies. Bien plus, c'est la lecture de Merritt qui décida Lovecraft à s'illustrer dans le genre fantastique. Ceci après avoir lu la version « novelette » de « *The Moon pool* », version limitée aux cinq premiers chapitres du roman actuel. Lovecraft tenait ce récit pour un chef-d'œuvre, sinon le chef-d'œuvre du genre fantastique.

Entre temps Merritt poursuivait ses activités de journaliste. Ceci lui valut, en 1928, après des articles dans « *The Star* », de se voir condamné à mort par les gangs de New York. Il se souvint alors qu'il était également archéologue, et s'expatria pour dix ans. Parti à Chichen Itza, il y découvrit un des puits sacrés, monnaya ses trouvailles, y gagnant une aisance lui permettant de vivre désormais à l'abri du besoin, d'étudier le comportement biologique des abeilles et de se livrer à la littérature et à l'étude.

Et sa production n'est pas sans rappeler un peu celle de Flaubert, tant par la lenteur avec laquelle il polissait et parachevait ses ouvrages, que par le souci, peut-être pas du style, mais des lentes descriptions, à la fois minutieuses et irréelles, tirant leur étrangeté de leur précision même, et qui, sans doute, eussent enchanté l'auteur de la « *Tentation de saint Antoine* », qui également aima à brasser les époques et les mythes, à mêler les civilisations disparues.

En 1938, Merritt prit la direction de l' « *American Weekly* », et jusqu'à sa mort, en 1943, il s'y fit le défenseur des intérêts et de la réputation de la France.

Outre ses œuvres de fiction, il écrivit trois volumes de vers, des articles sur le folklore et la sorcellerie de la Nouvelle-Angleterre, ainsi que des articles d'archéologie.

Merritt se voulait un auteur de SCIENCE-fiction, affirmant que nulle théorie scientifique n'allait à l'encontre des prodiges qu'il décrivait. Il croyait également à la sorcellerie, et déclarait que « *Burn, witch, burn* » lui avait été inspiré par des confidences de gangsters.

Depuis sa mort, et avec l'autorisation de Mrs Merritt, Henry Kuttner a donné des doublets de livres de Merritt ou des romans utilisant les thèmes de l'auteur.

***

L'œuvre de Merritt comporte deux faces bien distinctes. L'une est purement fantastique : « *Burn, witch, burn* » « *Seven footprints to Satan* » (1), « *Creep, shadow, creep* ». Ces récits nullement négligeables sont cependant moins originaux et moins libres d'entraves que ceux où le fantastique se glisse sous le masque de la S. F. : « *The Moon pool* » (2), « *The metal monster* » (3), « *The ship of Ishtar* », « *The face in the abyss* », « *Dwellers in the mirage* ».

Nous n'avons pas encore pu prendre connaissance de « *Dwellers in the mirage* ». Mais voici ce qu'en dit Jacques Bergier : « *Le meilleur de ses romans est probablement* « Dwellers in the mirage », *où les univers des autres dimensions se mêlent étrangement avec le nôtre et avec le mystère de la personnalité divisée. Ce livre a un pouvoir d'évocation étonnant, sans égal même dans la littérature d'imagination, et en est certainement l'un des sommets.* » Ces phrases peuvent s'appliquer à tous les romans de Merritt.

Avec un bonheur différent selon les œuvres, il nous transporte chaque fois dans un autre univers, le plus souvent souterrain comme dans « *The Moon pool* », « *The metal monster* », ou en partie seulement comme dans « *The*

(1) Cet ouvrage fut traduit et présenté au public sous le titre « *Le docteur Miracle* ». Ce n'est ni une traduction, ni une adaptation : un massacre.

(2) « *Le gouffre de la Lune* » (« Rayon Fantastique »).

(3) « *Le monstre de métal* » (« Rayon Fantastique »).

face in the abyss ». Quant à « *The ship of Ishtar* » il nous conduit hors du temps et de l'espace.

Le thème de ces ouvrages est fort simple, et peut se résumer en un combat opposant les forces du bien et du mal, selon les lois du paisible et rassurant manichéisme du roman d'aventures, ou des légendes anciennes. Que ce soit dans le monde souterrain de « *The Moon pool* », où s'affrontent les descendants du peuple de Mu et de races plus anciennes que les hommes, dans « *The metal monster* » où s'opposent deux espèces d'êtres métalliques, « *The face in the abyss* » où se combattent les tenants de la Mère du Serpent ou du Maître du Mal, ou encore « *The ship of Ishtar* », où se perpétue, par personnes interposées, le combat d'Ishtar et de Nergal, toujours nous nous trouvons dans un univers bien tranché, où les partisans du mal s'efforcent de tenter les défenseurs du bien par l'offre de la puissance totale sur le monde terrestre. Partout également le bien s'incarne dans la présence d'une jeune femme : Lakla, Norhala, Suarra ou Sharane la prêtresse d'Ishtar.

Mais le thème importe peu, seul le développement compte. Chez Merritt il est, sans doute, moins compact, moins riche que chez Lovecraft, mais plus humain. Et il n'ignore pas l'humour. Celui-ci se fait jour dans des répliques parfaitement logiques, parfaitement accordées au caractère du personnage, et qui cependant...

Ainsi John Kenton découvre, dans un bloc de pierre noire, un navire jouet de lapis, de perles et d'émaux, au pont mi-partie d'ivoire et d'ébène. Soudain, il se trouve transporté sur ce navire, devenu birème, voguant sur une mer inconnue, au-delà de l'espace et du temps, et portant Sharane, prêtresse d'Uruk. Et celle-ci termine son récit en disant : « *Depuis nous naviguons et combattons, et naviguons et combattons... Depuis combien de temps je ne sais... Tant et tant d'années doivent s'être écoulées... Mais je suis toujours aussi jeune et aussi belle. Ou du moins mon miroir me le dit.* »

Ces touches d'ironie, ces clins d'yeux faits au lecteur, achèvent de réduire les personnages à l'état de somptueux fantoches, Et cependant l'intérêt du récit ne souffre pas. C'est qu'il est ailleurs : il réside dans la découverte d'univers où se brassent les races et les monstres, les conquérants de cités terrestres et les déités.

Et il convient de mettre hors pair « *The metal monster* ». Ici encore se retrouve un univers bien net et tranché où s'opposent les tenants de deux concepts. Mais ce monde est celui des formes métalliques. Et l'auteur réussit à animer un monde inanimé par excellence, et cela non en multipliant les automates, les formes grossièrement humaines, mais en prenant des formes géométriques. Et cônes, cubes, cylindres, prismes, sphères et pyramides se meuvent, s'assemblent parfois en éphémères et monstrueux schémas, errent dans leur cité, prient dans un temple, se nourrissent de la force du soleil, et la guerre oppose les corps ronds aux polyèdres.

⁂

Il n'est pas indifférent que Merritt se soit également consacré à des ouvrages de folklore et d'archéologie. Ainsi dans « *The Moon pool* », la mystérieuse cité en ruine de Nan Tauach n'est pas un mythe, elle existe telle qu'il la décrit, sombre et silencieuse, blottie dans l'archipel des Carolines. C'est ce substrat de connaissances qui donne leur couleur à ces mondes. Nous avons dit ici même que le fantastique de Lovecraft est d'essence archéologique ; il en va de même de celui de Merritt, avec toutefois d'essentielles différences. Les cités de Lovecraft écrasent, étouffent l'homme. Sombres, muettes, elles font peser par leur démesure la menace d'autres races. La démesure existe chez Merritt, mais c'est une démesure humaine qui évoque les ziggouraths de Mésopotamie, les salles hypostyles de Karnak et de Persépolis, les hypogées d'Ipsamboul. Ces architectures sont écrasantes mais harmonieuses, et il s'en dégage une impression d'éternité sereine ou farouche, mais nulle part ce désarroi que suscitent les cités cyclopéennes de Lovecraft. De même, si les cités de Lovecraft restent grises, avec de rares touches de couleurs ternes, les ensembles de Merritt rutilent de couleurs vives.

Architecture et décor tiennent une

place importante dans les récits de Merritt. A l'exemple des épopées artificielles de la Renaissance, où l'action paresseuse s'arrête pour décrire les jardins d'Armide ou les vallées de la Lune, le récit se ralentit sans cesse, à cette fin de permettre une minutieuse description de tout ce qui s'offre aux sens des personnages. Et c'est par-là même que les ouvrages prennent leur merveilleuse ampleur poétique. Très souvent les descriptions, par leur minutie même, détruisent le charme d'un ouvrage. Leurs précisions révèlent le plus souvent le défaut d'imagination et de vision des auteurs multipliant d'indifférentes architectures, lassantes et bien en dessous de ce que nous offrent les horizons terrestres. Mais le décor de Merritt est complet, impressionnant tous les sens, et c'est de l'accumulation des détails que s'impose la vision d'un univers différent et cependant proche du nôtre. Ces lentes et minutieuses descriptions, loin de nous décevoir, ajoutent au récit, qui y gagne une netteté, une réalité supplémentaires. Tout cela a été *vu* et vu par un témoin.

⁂

L'univers fantastique de Jean Ray est de tradition gréco-latine, avec des apports de la Renaissance, celui de Lovecraft est surtout d'inspiration théosophique ; Merritt, lui, suit la tradition scandinave et celtique, et plus particulièrement irlandaise.

Sans doute le thème des anciens, des races préadamiques, venues instruire et tenter les hommes, leur apportant les germes de toute science et de tout péril, pourrait apparaître comme un reflet de la tradition hébraïque, par le livre d'Hénoch. Mais c'est également une donnée celtique : les anciens dieux furent d'abord des êtres travaillant et combattant sur le sol de l'Irlande, y vivant encore aujourd'hui, invisibles et présents aux côtés des hommes. Pour le celte, le monde mythique n'est pas séparé du nôtre : il a pensé ses dieux sur terre. Et cette conception se retrouve dans le comportement des héros de Merritt. Le premier instant de surprise dépassé, ils se retrouvent de plain-pied avec cet univers peuplé d'êtres aux pouvoirs supranormaux. Il semble même que, depuis toujours, ils aient été préparés à l'idée de s'y mêler, voire d'y faire souche.

Cette conception est nettement celtique. Héritiers des gréco-latins, nous sommes habitués à définir le monde surnaturel par opposition au monde naturel. Un fossé existe entre les deux ; s'il est franchi, dans un sens ou dans l'autre, nous en sommes avertis par cette intime impression d'horreur ou de merveilleux que suscite cette violation. Si leur comportement ultérieur diverge c'est pourtant l'attitude initiale de Jean Ray ou de Lovecraft. Pour la tradition irlandaise il existe au contraire parfaite continuité dans l'espace et le temps entre notre monde et l'autre, ou les autres. Jadis les hommes triomphèrent des dieux et l'univers fut partagé. Est du domaine des dieux tout ce qui se trouve au-delà du foyer humain : les confins du monde, les replis du sol, les profondeurs sous-marines et souterraines, tous domaines qu'explorent les héros de Merritt. Et dans le « Sid » où ils se sont retirés, les dieux vivent dans un monde non soumis à notre temps. Qui y entre échappe au temps humain. Et ceci est explicitement dit dans « *The Moon pool* » à propos du pays souterrain, et mis en scène dans « *The ship of Ishtar* ». Par plongées successives dans ce monde crépusculaire, John Kenton y vit presque une vie d'homme, alors que s'est écoulée moins d'une nuit de notre monde.

Face aux dieux, le Celte a dressé le héros, digne d'affronter le dieu et de le vaincre. Ce que font les héros de Merritt. Dans « *The Moon pool* », l'Etre de Lumière, la plus étrange et la plus puissante des créatures qu'ont à combattre les hommes, n'est pas omnipotent. Son pouvoir a des limites, son intelligence des lacunes ; infiniment plus puissant que l'homme il peut être vaincu. Il le sera en rencontrant un sentiment qu'il ignore et ne peut connaître, dont l'approche le déroute : l'amour réciproque de deux êtres humains.

La Face Sombre qui paraît dans « *The face in the abyss* », ce monstrueux visage de pierre sculpté dans la muraille d'une caverne, image d'un titan luciférien, enchaîné et brûlant de reconquérir son royaume, est impuissant s'il ne se procure un support

humain. Il lui faut ce moyen matériel, un corps d'homme, pour reconquérir son empire, et ce corps devra lui être abandonné volontairement. Aussi sera-t-il tenu en échec par la volonté de Nicolas Graydon. De même John Kenton affrontera sans crainte Ishtar et Nergal. Aussi, même si le destin des héros ne s'accomplit que dans la mort, ils ne furent point vaincus, ou écrasés par un monde plus puissant, leur mort même n'étant que l'achèvement de leur victoire.

Merritt doit plus encore aux légendes et récits celtiques : l'humour y fleurissait également, et il n'est pas jusqu'à des détails matériels qui ne semblent empruntés, ou nés des réminiscences des Gestes de l'Ulster, de l'épopée de Cuchulainn ou de la navigation de Maelduinn. Ainsi dans « *The Moon pool* » ce pont pareil à un arc-en-ciel, et ce filet aux mailles de clarté, dissimulant l'Etre de Lumière, rappellent le fleuve traversant une île comme un arc-en-ciel, et le filet aux mailles d'argent barrant la mer et masquant une autre île.

En bref, Merritt nous introduit dans un monde de légende et d'épopée, monde à la mesure de l'homme, et reprend la voie des anciens poètes.



PLUS DE MANUSCRITS, S. V. P. !

Depuis le lancement de « *Fiction* », près de 800 nouvelles françaises nous ont été soumises en vue d'une publication éventuelle. A l'heure actuelle, plus de 70 de ces nouvelles sont retenues pour nos numéros à venir. A raison de 2 ou 3 par numéro — chiffre maximum que nous observons — nous sommes couverts en manuscrits français pour plus de deux ans à l'avance. Il est donc inutile de nous soumettre de nouveaux manuscrits, dont nous ne serions même pas en mesure d'assurer la publication. Nous prions tous les auteurs de bien vouloir tenir compte de cet avis et nous nous excusons d'avance de ne pas leur répondre au cas où ils nous communiqueraient quand même leurs récits.

A propos d'un article de " Combat "

LA SCIENCE-FICTION EST-ELLE UNE LITTÉRATURE STÉRÉOTYPÉE ?

(Suite et fin.)

Nous nous sommes fait l'écho, dans notre numéro de janvier dernier, de l'article de R. M. Albérès, « Faillite de la fiction scientifique », *et avons publié, à cette occasion, des réponses de Jacques Sternberg, Jacques Bergier et Gérard Klein. A la suite de cette polémique, notre collaborateur J. J. Bridenne a tenu à nous apporter son point de vue, et M. Albérès lui-même nous a répondu à son tour, pour mieux préciser sa position. Nous leur laissons la parole.*

Le point de vue de J. J. BRIDENNE.

Cette question de savoir si la science-fiction est une littérature stéréotypée ou une littérature en faillite est le type des questions stupides ou des prétextes à dialogues de sourds. Si tant est qu'elle vaille d'être traitée, il faudrait d'abord bien déterminer de quoi l'on parle; et nous regretterons une fois de plus qu'on en soit venu à faire tenir sous le vocable de science-fiction tant de formules diverses et parfois opposées, toute la gamme qui s'étend entre la vulgarisation romancée et le néo-fantastique pur. Quoi qu'il en soit, je pense avec Jacques Sternberg que quelqu'un comme M. Albérès a lu trop de science-fiction... ou pas assez. Décréter que ce genre se ramène aux comics prétendus anticipateurs et aux sous-produits du Fleuve Noir, c'est exactement comme si l'on décrétait que la littérature de caractères se situe entre René Bazin et Magali, sans plus! Il semble toutefois que M. Albérès ait prévu cette contre-attaque puisqu'il a voulu montrer qu'il connaissait aussi les « grands » (les faux grands, à ses yeux) de la S. F. Ce qui lui permet de traiter Simak de pédant. Entre nous, c'est à peu près le dernier reproche qu'on s'attendrait à voir adresser à cet auteur, mais passons... et notons seulement qu'on peut détester Proust ou Montherlant sans : 1° leur dénier toute ombre de valeur ; 2° condamner en bloc leur « genre ». Je n'aime ni le proutisme ni le roman dit sentimental (ces deux extrêmes d'un genre) sans pour autant honnir le moins du monde le roman psychologique. Il semble bête à pleurer d'avoir à souligner semblable évidence. Et pourtant... comme disait l'autre! Son incursion dans la critique de la grande S. F. a aussi permis à M. Albérès d'attribuer gratuitement à Isaac Asimov ce « *Monde des A* » qui a le don d'échauffer la bile des contempteurs de la science-fiction... à commencer par ceux qui lui reprochent à tout bout de champ d'être simpliste. Je sais bien que proclamer simplistes des ouvrages comme celui-là, ça vous pose... à la façon de mon épicier haussant les épaules devant un traité d'économétrie. En fait, M. Albérès et ses émules devraient mieux s'informer et ne pas courir le risque de reprocher à François Mauriac d'avoir écrit « *Les Mandarins* »! Si par exemple, ils lisaient avec un peu d'attention « *Fiction* » et, en particulier, ses chroniques spécialisées, ils auraient pu voir que, depuis beau temps, y a été soulevée cette question qu'ils viennent de découvrir victorieusement : la science-fiction est-elle dépassée (ou en voie d'être rapidement dépassée) par les faits ? Qu'on se pose cette question, rien de plus légitime à nos yeux. Y répondre — et surtout par l'affirmative — au nom de motifs déjà dépassés eux-mêmes, voilà en revanche qui oblige à se demander : ignorance ou mauvaise foi? Aussi bien la discussion est-elle inutile dans un cas comme dans l'autre. Tout se passe pour ces messieurs Albérès et assimilables comme si

toute l'Anticipation était dans le voyage à la Lune. Puisque de voir que le vieux rêve de Cyrano, d'Edgar Poe et de Jules Verne va *peut-être* se réaliser suffit à leur faire croire que les ressources de la science-fiction sont épuisées.

« Cultivons notre jardin », conseillait Candide. Retournons à l'école, conseillerions-nous si nous ne savions depuis belle lurette que le meilleur moyen de se prononcer décisivement sur une question, c'est encore de n'en rien connaître.

Réponse de R. M. ALBÉRÈS

Monsieur,

J'ai vu avec plaisir le retentissement que vous avez donné dans le numéro 50 de « *Fiction* » à mon article « *Faillite de la fiction scientifique* », paru dans « *Combat* » du 21 novembre. Je suis heureux qu'il ait provoqué de très précises mises au point de la part de vos collaborateurs.

Je ne veux pas vous adresser une « réponse à des réponses ». On n'en finirait pas. Je suis tout à fait d'accord avec l'article de M. Gérard Klein : « *La conquête de l'espace s'accomplit effectivement dans un grand nombre de romans avec une facilité qui trahit la puérilité.* » C'était bien l'idée centrale de mon article d'actualité dans « *Combat* » : la fiction scientifique, qui pourrait avoir comme matière les difficultés de la conquête de l'espace, matière pathétique et dramatique, les suppose trop souvent résolues : on se retrouve dans un monde de l'an 2 500 où un voyage intergalactique ressemble à la traversée Paris-New York. Le roman est vidé de ce qui pourrait être sa matière, l'Espace n'est plus qu'un *décor* et non une aventure. Ayant étouffé eux-mêmes ce qui pouvait être leur sujet, neuf sur dix des auteurs de *space opera* ne trouvent plus dans leur imagination que des histoires de gangsters, de trusts ou de cow-boys, qu'au lieu de placer dans le Texas ou à Chicago ils placent dans des étoiles de carton-pâte.

Les précisions par lesquelles MM. Jacques Sternberg, Gérard Klein et Jacques Bergier apportent des correctifs à cette vue générale sont fort intéressantes et très utiles. Il est très vrai que la fiction scientifique ne se ramène pas au simple *space opera ;* il est vrai aussi que son catalogue contient quelques titres honorables, où l'ingéniosité touche à la poésie.

On pourrait discuter indéfiniment, en opposant à la médiocrité de la production massive en fiction scientifique d'honorables exceptions, en se demandant si c'est en 1947 que ce genre est devenu largement populaire aux U.S.A. ou vingt ans plus tôt. Et ces discussions seront toujours fort utiles, jusqu'au jour où un travail de dix années, une thèse universitaire, établira soigneusemen l'histoire du genre.

Sans discuter point par point sur la valeur de tel titre ou de tel auteur, il reste ceci, que je déplorais dans mon article : la fiction scientifique *se présente* aujourd'hui comme *un genre à part* dont les seuls moyens d'expression sont des collections *spécialisées* ou des revues *spécialisées ;* la *masse* des textes publiés dans ces collections et dans ces revues est médiocre, au point de vue scientifique et au point de vue littéraire ou poétique.

Jacques Sternberg me reproche de « lire trop », et de « lire trop de mauvaise science-fiction ». J'accepte son reproche. M. Sternberg a parfaitement raison, et ce qu'il me reproche, c'est ce que je déplore et ce que je déplorais dans mon article. Je m'y posais en « lecteur » — et non en « critique ». Lecteur de fiction scientifique, j'avouais que j'avalais — comme tous les lecteurs de F. S. — le Fleuve Noir (pour reprendre l'exemple de M. Sternberg). Mais peut-on me citer une autre « jaquette » qui me garantisse la qualité des ouvrages ? M. Sternberg me fait observer que, dans la littérature qui n'est pas de F. S., la difficulté est la même et que si j'avale beaucoup de Delly je finirai par crier sur les toits que la littérature française est en faillite.

Je ne crois pas que la situation soit la même. Je reconnais les jaquettes (pour ne pas mettre en cause les maisons d'édition) sous lesquelles on publie du Delly et les jaquettes sous lesquelles on publie du Malraux. Les bonnes maisons d'éditions « littéraires » ne publient pas toujours des chefs-d'œuvre,

mais il n'y a pas moyen de s'y tromper : dans telle « collection » ou sous telle couverture, on trouvera un roman « littéraire » qui manque peut-être de génie ou même de talent, mais dont l'intention (même avortée) et le niveau d'esprit sont ceux de Gide ou de Malraux, et ne peuvent être l'intention ou le niveau de Delly. Au contraire, en F. S., la jaquette indique simplement qu'il s'agit de F. S. ; le texte peut être *indifféremment* de Simak (que je ne trouve d'ailleurs pas extraordinaire) ou digne de Jim le Galactique.

Autrement dit — et je le déplore, et je pense que M. Sternberg le déplore aussi — nous avons mis la F. S. en cage, un livre est F. S. avant d'être de qualité ou non. Voilà ce que j'appelais une « faillite ».

Faillite parce que le plus génial F. S. paraîtra en tant que F. S., en collection spécialisée, sans rien qui le distingue du plus mauvais Van Vogt. Il sera lu par ceux qui lisent *tous* les F. S. qui paraissent, par presque personne chez les gens de goût. Faillite parce que — comme me le reprochait fort justement M. Sternberg — on achète *de la* fiction scientifique, *un* F. S., et non un livre de valeur.

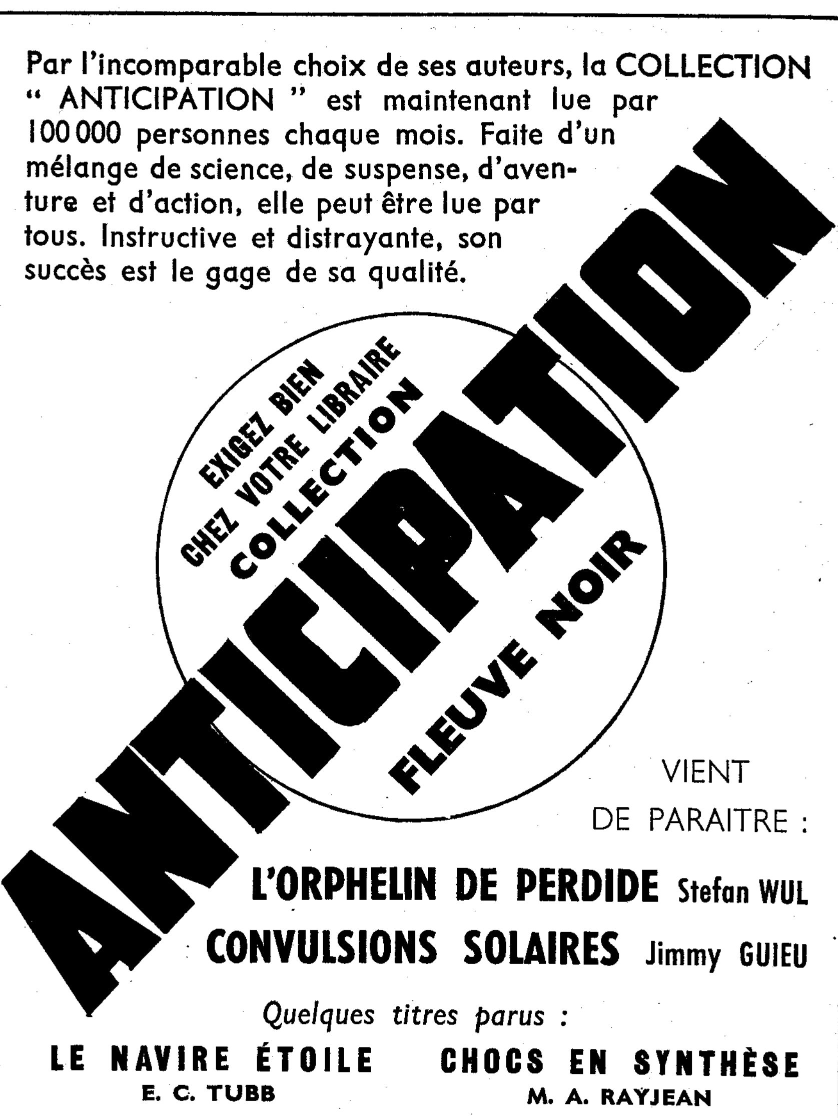
Il y a de la bonne et de la mauvaise F. S., me dites-vous? Je trouve alors que la bonne n'a pas la place qu'elle mérite. Tout le monde lit « *La condition humaine* » sans se demander si c'est un « roman d'aventures » ou un « roman exotique ». Il y aura de « la bonne » F. S. le jour où tout le monde lira un livre de F. S. sans s'apercevoir que c'est de la F. S.

C'est là, je crois, mon meilleur argument devant M. Sternberg : dans les livres primés aux quatre Grands Prix littéraires, on trouve des « romans psychologiques », des « études sociales », (Roger Ikor), des « romans historiques » (Zoé Oldenbourg), des « romans poétiques » (Julian Gracq). Or, ce n'est pas en tant que « le meilleur roman poétique » qu'a été primé « *Le rivage des Syrtes* ». C'est parce qu'il était le meilleur roman tout court, poétique ou non. J'attends le F. S. qui aura le Prix Goncourt parce qu'il sera *le meilleur roman de l'année.*

Je crois en effet que le succès de ce genre — comme de tous les genres — s'affirmera *le jour où un roman de F. S. s'imposera à ceux qui n'aiment pas spécialement la F. S.* C'est ce que l'on appelle l'entrée dans la littérature universelle, l'accession à la valeur humaine et générale.

Et je parlais de « faillite » parce que la F. S. ne me semble pas prendre cette voie : elle se spécialise dans la pâture du fanatique.




Par l'incomparable choix de ses auteurs, la COLLECTION " ANTICIPATION " est maintenant lue par 100 000 personnes chaque mois. Faite d'un mélange de science, de suspense, d'aventure et d'action, elle peut être lue par tous. Instructive et distrayante, son succès est le gage de sa qualité.
EXIGEZ BIEN
CHEZ VOTRE LIBRAIRE
COLLECTION
ANTICIPATION
FLEUVE NOIR
VIENT
DE PARAITRE :
L'ORPHELIN DE PERDIDE Stefan WUL
CONVULSIONS SOLAIRES Jimmy GUIEU
Quelques titres parus :

ICI, ON DÉSINTÈGRE!

SCIENCE-FICTION

ENTRE DEUX MONDES INCERTAINS, par Jacques Sternberg (Denoël, collection « Présence du Futur »).

Voici le second livre de Jacques Sternberg dans la collection « Présence du Futur ». Le premier avait connu un certain succès. Mais je pense, pour ma part, que celui qui vient de paraître est meilleur. Cela peut tenir à divers facteurs. Tout d'abord, « *La sortie est au fond de l'espace* » était un roman alors que « *Entre deux mondes incertains* » est un recueil de nouvelles. Et il semble bien que Sternberg soit plus à l'aise, plus percutant, dans la nouvelle, dans le texte court en général, que dans le roman.

On se souvient du monde pessimiste que décrivait Sternberg dans « *La sortie est au fond de l'espace* », un monde qui ne pouvait souffrir les humains, précisément parce qu'ils sont humains, et qui se décidait sans peine à les détruire. L'univers décrit dans les nombreuses nouvelles de ce recueil n'est guère différent, mais il est plus nuancé. Il n'en est peut-être que plus terrible. Il y gagne en profondeur et en précision.

Est-il possible de classer ces histoires, de les opposer les unes aux autres? Elles relèvent toutes d'un certain humour noir, qui ne prête que rarement à sourire, qui inquiète plutôt qu'il n'amuse. Les choses semblent terribles, dit Sternberg, ne vous inquiétez pas, elles sont pires encore dans la réalité. « *Si loin du monde* » est probablement la plus belle nouvelle du recueil. Un agent d'un autre monde se pose sur notre planète, il est chargé de faire un rapport et de découvrir pourquoi l'agent qui l'a précédé sur la Terre n'a pas donné de ses nouvelles. Pour ce faire, il mène exactement la vie d'un humain. Sa seule caractéristique est son teint bronzé. Mais pourquoi cela se remarquerait-il? Il est parfaitement entraîné pour le combat et merveilleusement entraîné pour survivre. Mais cela ne l'empêchera pas de périr en comprenant enfin par quelle agonie est passée son prédécesseur. Car il ne s'agit pas de se battre. Il s'agit seulement de vivre. De vivre sur la Terre, sur un monde gris, ennuyeux à vomir, et c'est là le drame. Le teint bronzé se décolore peu à peu, et, suspendu dans nos eaux grises, l'être venu d'un autre monde finit par se dissoudre, par mourir de lassitude.

Il est remarquable que le mal qui afflige les héros de Sternberg ne soit pas, au contraire de ce qui se passe chez bien des écrivains contemporains, la solitude, mais plutôt une sorte de lassitude faite de l'ennui et de la monotone absurdité dont sont tissés nos jours. Il y a, au travers de toutes ces nouvelles, une constante nostalgie d'un monde où les angles seraient moins émoussés, les couleurs plus vives, les sons plus aigus, l'air plus pur et les étoiles plus brillantes. Dans « *Arrête-toi et regarde* », que je classerai en seconde position, un explorateur de l'espace se remémore ses aventures passées, et au milieu de cette effarante collection d'êtres sidéraux, au sein de ce délire organisé de planètes aux noms de coquillages, et de couleurs sonnant comme des cristaux, notre planète n'a plus que la place froide et incertaine de la mort.

Cette mort que le « *Navigateur* » porte avec lui, et qu'il déchaînera sur les humains, parce que là-bas, loin au fond de l'espace, il en a été décidé ainsi. Il le fait sans haine et sans chaleur. C'est une tâche nécessaire. Notons que cette nouvelle, jadis publiée par « *Fiction* », paraît ici dans une version remaniée et qu'elle est à ce titre techniquement peut-être plus parfaite que les autres textes du recueil.

Il y a bien d'autres histoires dans « *Entre deux mondes incertains* ». Les unes très courtes, les autres plus conformes aux formats habituels de la nouvelle. Il serait dommage de les raconter ici. Un livre de Sternberg est toujours une sorte de pays inconnu.

LE 15 MARS, vous trouverez au sommaire de



SATELLITE



les cahiers de la science-fiction

La première partie d'un étonnant space opéra

"SENTINELLE DE L'ESPACE"

par l'auteur de *Guerre aux invisibles*

E. FRANK RUSSEL

LES OISEAUX DE CUIR

par

JULIA VERLANGER

LA GALAXIE ROUGE

par

ALEXIS ALEXANDROV

ÉCHANGERAI CORPS BON ÉTAT...

par

FRANÇOIS PAGERY

CELUI QUI SUSCITAIT L'EFFROI

par ? ? ? ? ? ? ?

le banc d'essai des auteurs
et
d'autres nouvelles
ainsi que

SES CHRONIQUES - SES MOTS CROISÉS SCIENCE FICTION
LA CRITIQUE CINÉMATOGRAPHIQUE - LA REVUE DES LIVRES
etc. etc.

et
bien entendu
le 3e épisode du roman
de **MARK STARR**

AGENT GALACTIQUE

Il est bon d'en discerner de loin les montagnes, mais il vaut mieux, somme toute, l'explorer sans carte au gré de sa fantaisie.

Fantastiques, les nouvelles de Sternberg le sont à plus d'un titre. C'est une explosion perpétuelle d'images et de couleurs. Il est possible que la science-fiction de Sternberg ne soit pas exactement scientifique, mais elle aura au moins doté le fantastique moderne de tout un arsenal de tableaux nouveaux, d'horizons originaux qui font parfois penser aux déserts de Tanguy.

Mais ce fantastique, ces étrangetés soigneusement amoncelées, ne sont guère pour Sternberg qu'un cadre qui lui permet de dire aux humains ce qu'il pense d'eux. Qu'il les contemple de l'intérieur ou de l'extérieur, qu'il les mette aux prises avec un univers hostile ou qu'il fasse débarquer sur la Terre des émissaires inquiétants, il met en lumière l'inadaptation de l'homme à la réalité et sa constante incohérence, sa prétention démesurée, sa capacité de vivre sans but et de mourir pour rien. « *Entre deux mondes incertains* », c'est au fond Kafka et Beckett dans le décor propre à Matheson et à Van Vogt, un décor de machines nettes et de couleurs pures, d'équations parfaites et de soleils brûlants, dans lequel l'homme, avec ses « à peu près » et ses hésitations, ses convictions et ses incertitudes, sa monotonie et sa vague curiosité, fait figure de tache ; nos rêves sont toujours bien près de se transformer en cauchemars, affirme la sagesse des nations ; mais, dit Sternberg en substance, nous sommes, en réalité, les cauchemars de nos rêves.

Comme toujours chez Sternberg, l'effroi et la surprise naissent dans ces nouvelles du contact brutal de l'ordinaire et de l'inconcevable. Mais tandis que l'on avance dans le livre, c'est l'inconcevable qui se fait ordinaire tandis que la monotonie coutumière devient terrifiante et presque invraisemblable. Ainsi, nous nous glissons peu à peu dans la peau d'êtres d'autres mondes, dans la carapace de robots pour qui nos gestes d'humains n'ont pas de sens. Un tel changement d'optique se révèle salutaire de temps à autre.

Gérard Klein.

●

Les aventures de A, par A. E. Van Vogt. (Rayon Fantastique — Gallimard).

« *Le monde des A* » fut l'un des romans de science-fiction les plus discutés, lors de sa parution. Les admirateurs de Van Vogt et ses détracteurs s'affrontèrent en une multitude de joutes verbales, semblant le plus souvent négliger ce simple fait que Van Vogt pouvait être doté d'une brillante imagination sans être pour autant un brillant écrivain.

Il en donne une nouvelle preuve dans « *Les aventures de A* », qui clôt la série des aventures de Gilbert Gosseyn en proie à la sémantique générale. Les rebondissements les plus variés, les détours les plus surprenants guettent ici le lecteur. On peut cependant regretter que Van Vogt ait laissé dans l'ombre le côté utopique qu'il avait assez heureusement esquissé dans son premier roman : on aimerait avoir une meilleure description de cette société vénusienne qui n'hésite pas à s'opposer aux menées d'Enro le rouge, maître du Plus Grand Empire.

Par ailleurs, Van Vogt est ici pédant comme à son habitude, et sa galaxie semble bien illuminée des innombrables feux de Broadway. Ces restrictions mises à part, « *Les aventures de A* » est l'un des plus vastes space operas qu'il nous ait été donné de lire, la chute en est fort belle, et l'histoire est maniée de main de maître. Faut-il se plaindre si elle devient ici et là si compliquée qu'il semble parfois qu'elle ait échappé à son auteur?

La traduction de Boris Vian est satisfaisante, encore que parfois déroutante. Elle ne rend pas toujours le texte plus clair.

G. K.

●

Barrière mentale (*Brain wave*) par Poul Anderson (« *Satellite* » nos 1 et 2).

La jeune revue « *Satellite* » a eu la bonne idée de débuter en publiant, dans ses deux premiers numéros, le meilleur roman de Poul Anderson — et le premier de cet auteur à être traduit en France. Il serait excessif de parler de chef-d'œuvre, mais voici un bon et solide roman, intelligent dans les grandes lignes — ce qui n'est pas

si fréquent en science-fiction — et suffisamment bien écrit pour avoir une petite tournure « littéraire » qui ne déplaira pas aux lecteurs exigeants.

Poul Anderson a eu également le mérite de se servir d'une idée jamais employée. Le point de départ est le suivant : depuis les premiers âges, la Terre a été plongée à l'intérieur d'un champ de force à l'échelle galactique, qui restreignait chez l'homme et les vertébrés supérieurs l'activité des neurones, notamment ceux du cortex cérébral. L'intelligence de l'homme a donc été depuis toujours « mise en veilleuse », jusqu'au jour où, dans un proche futur, la Terre quitte enfin la zone du champ de force. Tout un fantastique potentiel d'énergie intellectuelle se trouve ainsi brusquement libéré, et l'intelligence humaine explose en direction de sommets qu'elle n'eût jamais rêvé d'atteindre.

Sur ces bases, le sujet peut se diviser en deux parties : d'abord la prise de conscience par les hommes de la métamorphose qui leur est arrivée en l'espace de quelques jours, et ensuite la reconstruction du monde et de la civilisation à partir de ces données nouvelles. Le roman est la chronique méthodique de cette évolution accélérée de la race humaine. Poul Anderson s'attache avant tout à dépeindre les répercussions psychologiques souvent dramatiques que cet état de choses engendre. Il se place donc délibérément dans une perspective individuelle, en s'intéressant essentiellement au sort de quelques héros qui sont les fils directeurs de l'histoire.

Un tel sujet était hérissé de difficutés, la plus risquée consistant à faire parler et agir des personnages qui tous sont censés être des supergénies d'après nos critères. On ne peut dire que Poul Anderson en ait complètement triomphé ; trop de discours rendent un son creux, trop souvent les personnages semblent des abstractions. On sent par endroits une sorte d'incapacité de l'auteur à dominer un thème choisi trop vaste. Poul Anderson est ce qu'on peut appeler un Américain cultivé, c'est-à-dire qu'il l'est beaucoup plus que la moyenne de ses compatriotes, mais qu'aux yeux d'un Européen il gardera toujours un je ne sais quoi de primaire. C'est ce côté qui transparaît, de temps à autre, ici.

Néanmoins, je crois qu'on peut le considérer comme un des auteurs les plus complets de la jeune S. F. américaine. Alors que la plupart de ses confrères ne brillent que par une seule facette, il réunit de fermes connaissances scientifiques, une culture non négligeable, une imagination fertile et un style non dépourvu de finesse. D'autres l'emportent sur lui par l'un ou l'autre de ces traits pris séparément, mais leur ensemble fait de lui un écrivain prometteur. C'est à dessein que j'emploie ce mot « prometteur », car je considère qu'à trente ans à peine, Poul Anderson n'a pas encore donné sa pleine mesure.

Il me reste à louer les qualités qui, outre l'originalité du sujet, font de « *Barrière mentale* » son œuvre la plus riche et la plus séduisante : une certaine harmonie de ton et de composition, un lyrisme retenu et grave, une finesse de touche dans le détail, un art de l'évocation plus suggestif que descriptif. Il y a dans ces pages des notations sur le temps et les saisons, sur le vent et le ciel, sur la campagne et la ville, qui font penser à autant d'aquarelles au trait précis et aux couleurs estompées. Ces accords en sourdine donnent une substance à un roman qui eût pu n'être que sec et intellectuel. Poul Anderson n'a peut-être pas réussi à faire de « *Barrière mentale* » ce que certains aspects du sujet réclamaient : une épopée ; mais il a su en faire dans les meilleurs moments — et ce n'est déjà pas si mal — un poème.

Alain DORÉMIEUX.

●

LE FLOT DU TEMPS (The time stream) par John Taine (Rayon Fantastique-Gallimard).

L'action débute en 1906, à San Francisco, quatre jours avant le fameux tremblement de terre. Un groupe de neuf hommes (auxquels une femme se joindra) s'intéresse au mystère du Temps, soutenant la thèse selon laquelle il est possible de le « remonter » ou de le « descendre ». Un ressort de montre cassé leur permettra d'entreprendre leur première expérience et ce sera ensuite chaque fois, un déclic

d'une espèce ou d'une autre qui les précipitera dans le passé. Plus exactement dans un monde appelé Eos où se déroule une grande bataille entre les partisans de l'amour et de la raison, le succès des premiers devant engendrer, d'après les seconds, la déchéance et la chute de leur planète. Les neuf reviennent périodiquement dans notre époque, leur absence dans l'« autre » monde ne durant, d'après nos mesures, qu'une fraction de seconde. Pendant ce temps, l'action se poursuit simultanément dans le lointain passé, rattachée, ici et là, à des événements contemporains. L'auteur fait sienne la théorie du temps circulaire et confère à ses héros un don de prescience (ainsi, la femme « assiste » au séisme qui devait détruire San Francisco quelques jours avant qu'il n'ait lieu et en profite pour augmenter l'assurance de ses immeubles). Le roman se termine au début des années trente, par la lecture d'un document établi par l'un des membres du groupe, mort gazé pendant la première guerre mondiale.

On m'avait dit beaucoup de bien de ce roman et je l'avais ouvert avec beaucoup d'intérêt. Dirai-je qu'il m'a quelque peu déçu? Oui et non. D'une lecture difficile, plein de symboles, violemment anti-freudien, très pacifiste, il plaît et irrite à la fois. Un peu moins de philosophie, un peu moins de discussions entre les personnages n'eussent point nui. D'un autre côté, je comprends fort bien que Taine ait profité de l'occasion pour exprimer ce qu'il pense de ceci et de cela. Au fond, c'est de l'anticipation scientifique au service d'une idée, ou plutôt d'idées, mais certaines assez vagues, ce qui fait qu'une fois le volume refermé, on a l'impression que l'auteur en a dit trop ou pas assez.

Igor B. Maslowski.

●

Le temple du passé par Stefan Wul (Fleuve Noir).

La fusée F. 1313 a disparu. Disparu dans le ventre d'un monstre qui l'a avalée, corps et biens. La plus grande partie de l'équipage a péri, cependant que d'aucuns de ses membres sont devenus fous. Ne restent en vie que Massir, le capitaine, et deux de ses camarades. Ils ignorent sur quelle planète ils se trouvent ; ils ne savent qu'une chose, c'est que le monstre vit dans les profondeurs sous-marines. Alors, pour s'en sortir, un seul moyen — activer sa mutation « de l'intérieur ». C'est à quoi va s'employer Jolt, le savant. Et il réussit. Le monstre se transforme en amphibien, avec une légère préférence pour la terre ferme. Maintenant, il faut le tuer, pour pouvoir sortir de son estomac. Qu'à cela ne tienne, on l'empoisonne. Mais quand la grande carcasse a fini de pourrir, et pendant que les deux hommes (le troisième est mort entre temps) s'activent à remettre leur fusée en état, voilà qu'ils s'aperçoivent que la bête géante a pondu, avant de crever, des œufs qui, une fois éclos, donnent naissance à une race de lézards... intelligents.

Voilà, brièvement résumé, l'idée d'ensemble du sixième ouvrage de Wul ouvrage qui, à mon avis, ne le cède guère en qualité au remarquable *Niourk*. Mais il y a aussi une fin, une très belle fin, une fin inattendue, une fin par conséquent que je ne puis vous raconter, car c'est une chute admirable, et ce genre de chute ne se raconte pas. Tout simplement, je me permets de vous recommander, et cela très chaleureusement, le sixième roman de Stefan Wul.

I. B. M.

●

Le fléau de l'univers par F. Richard-Bessière (Fleuve Noir).

Des hommes, des Terriens, ont émigré sur une lointaine planète qu'ils ont baptisée Terra II. Ils s'y sont installés, ont fondé de nouveaux foyers. Ils sont plusieurs millions qui ont rompu tous liens avec Terre I. Et non seulement ça, mais encore ils ont installé un satellite invisible à proximité de cette dernière, parce qu'ils ont peur des desseins impérialistes de trois milliards d'humains. Seulement l'inquiétude les gagne. Depuis plus d'un an, le satellite ne leur a transmis aucun renseignement sur notre Terre. Aurait-il été dépisté? Ou bien ses appareils

seraient-ils tombés en panne? Personne ne le sait, aussi le général Bergen, responsable de la défense de Terra II décide-t-il d'envoyer une expédition, commandée par le colonel Davy, afin de se rendre compte sur place de quoi il retourne. La fusée qu'on affecte à cette tâche, bien qu'étant la meilleure dont disposent les Terriens II, n'est qu'un vieux clou. Et ce que Davy a prévu se produit. L'expédition tombe en panne et, dans l'impossibilité de revenir sur Terra II, met le cap sur Terre I, malgré les ordres stricts de Bergen.

Seulement c'est une Terre désolée que retrouvent les astronautes. La guerre super-atomique est passée par là et l'humanité est morte, à l'exception d'une vingtaine de femmes réfugiées quelque part dans les montagnes du Thibet. Et Davy et ses hommes découvrent avec horreur que ces femmes sont les mères de petits monstres qui n'ont qu'une ressemblance assez lointaine avec le type humain. La situation se complique du fait de l'arrivée, presque simultanée, d'un étrange appareil piloté par ce qui semble être des enfants, mais qui se déclarent vieux de deux cent mille ans, ajoutant qu'ils ont passé ces deux mille siècles en état d'hibernation. Et ces « enfants » mettant en garde l'expédition Davy contre les Goziens, leurs ennemis de toujours qui, selon eux, peuvent revenir sur Terre à n'importe quel moment, le Temps, pour eux, étant un élément négligeable...

Ce *space opera* est extrêmement attachant. Ecrit sans prétention, il fourmille d'idées intéressantes et, comme toujours chez l'auteur, les données scientifiques sont exactes et celles d'anticipation vraisemblables. Un des épisodes finals provoquera probablement un sursaut d'indignation chez les âmes sensibles, mais il est logique dans sa cruauté même. En conclusion, j'ai fort goûté ce livre.

I. B. M.

SCIENTIFIQUES ET DOCUMENTAIRES

L'ÉNERGIE H, par Jacques Bergier (Collection Diagrammes, n° 11).

La vulgarisation scientifique fait d'intéressants progrès en ce moment. Ainsi le Club Français du Livre diffuse depuis un certain temps une importante collection, destinée à donner à un public cultivé un aperçu des toutes dernières découvertes dans différents domaines de la science. Cette collection ne se trouve pas en librairie. On ne peut se la procurer que par abonnement (1). Les onze numéros déjà parus sont tout à fait encourageants.

Le problème de l'énergie H est d'une actualité brûlante, au moment précis où certains pays, dont la France, espèrent bientôt produire de l'électricité à partir de réactions nucléaires. Or, dans l'état actuel des choses, il n'est question en France que de réacteurs classiques, dits de fission, et ils risquent bien de se trouver démodés avant même que leur construction ne soit achevée. La science va vite de nos jours.

En 1953 explosait la première bombe H, libérant une énergie considérable, même par rapport à celle dégagée par les bombes A. Le procédé employé avait été celui de la fusion, qui s'opposait au procédé dit de fission. Fusion, cela voulait dire que plusieurs atomes d'hydrogène s'unissaient pour donner un atome de poids atomique plus lourd et de l'énergie. Une quantité colossale d'énergie. Si colossale, à vrai dire, que les savants désespérèrent tout d'abord de parvenir à domestiquer une réaction aussi brutale qui n'intervenait du reste que lorsque l'hydrogène avait été porté à une température considérable par une bombe A. Quel récipient eût résisté à ce traitement!

Comment les savants soviétiques, américains, anglais, dominèrent le problème, c'est ce que raconte Jacques Bergier dans « *L'énergie H* », avec un souci tout particulier de documentation et d'actualité. Les seules réalisations obtenues à ce jour ne sont encore qu'expérimentales, mais elles font bien augurer de l'avenir. L'inconcevable récipient matériel, capable de contenir un « plasma » porté à une

(1) Editions du Cap, Palais de la Scala, Monte-Carlo. Abonnements : 2 400 F.

température se chiffrant par millions de degrés, a été remplacé par une sorte de tube électromagnétique qui empêche les ions de toucher la paroi du récipient.

La solution demeure peu pratique? Qu'à cela ne tienne. La fusion « catalytique » permettra sans doute demain d'abaisser considérablement la température à laquelle une réaction intervient dans le plasma. A la limite dans dix ans ou dans cinquante ans, les physiciens parviendront peut-être à la « fusion froide » de l'hydrogène, libérant ainsi une énergie presque illimitée dans des espaces restreints, et à partir de produits aussi répandus à la surface de notre planète que le lithium.

Alors nous entrerons réellement dans l'âge atomique. La majeure partie des dangers de la radio-activité émise par les réacteurs à fission disparaîtra, et le problème des résidus radio-actifs ne sera plus qu'un mauvais cauchemar.

De nouvelles directions s'ouvriront à la recherche, et l'une des plus passionnantes sera sans doute celle découverte par le Dr. Bontnick, qui, en photographiant des décharges à très haute température dans un gaz, assista à un étrange spectacle : la formation d'une nébuleuse spirale et de galaxies ressemblant, en plus petit, à notre propre îlot d'étoiles.

Peut-être ne sommes-nous qu'un peu d'hydrogène et de carbone explosant dans une immense éprouvette?

G. K.

●

Il ne m'est encore jamais arrivé de recommander dans cette rubrique la lecture d'un catalogue d'exposition. C'est pourtant ce que je fais aujourd'hui pour l'ouvrage « LA TERRE COMME PLANÈTE », catalogue de l'exposition organisée par l'UNESCO à l'ocsion de l'année géophysique internationale.

Je pense qu'on doit pouvoir obtenir un exemplaire de cet ouvrage en écrivant à l'UNESCO, 19, avenue Kléber, à Paris. Ce livre constitue une admirable introduction à l'année géophysique, en même temps qu'il présente sans douleur les derniers résultats de cette science. Il n'est pas du tout nécessaire d'avoir visité cette exposition pour le comprendre.

Sequana publie l'excellent ouvrage de Gert von Natzmer, « LES CIVILISATIONS DE LA PRÉHISTOIRE ». Les spécialistes le trouveront peut-être discutable. Pour un profane en matière de préhistoire, il paraît en tout cas excellent, vivant et extrêmement passionnant.

C'est avec le plus grand regret que je dois signaler que les élucubrations délirantes du Dr. Velikovski continuent à paraître en France. Stock vient de faire paraître « LES GRANDS BOULEVERSEMENTS CONTINENTAUX ». Comme d'habitude chez Velikovski, il s'agit de la démence poussée à un tel point qu'il est impossible de rédiger une réfutation. A côté de Velikovski, Denis Saurat et Adamski apparaissent comme étant des modèles d'esprit scientifique et de logique.

Je ne suis pas toujours d'accord avec les éditions de la Colombe au sujet des livres qu'ils publient, et je leur pardonne difficilement d'avoir publié Adamski. Cela étant dit, elles viennent de sortir un ouvrage excellent, « LE BESTIAIRE DIVIN », par Jacques Duchaussoy. On n'est pas obligé de partager les opinions religieuses et mystiques de l'auteur, mais il a choisi un sujet original et l'a traité de façon fort intelligente. On y trouve en particulier, page 137, des détails fort intéressants sur les techniques médiévales du durcissement de l'acier, et leur explication scientifique.

Jacques BERGIER.



UN NOUVEAU PRIX DE SCIENCE FICTION

Les organisateurs du « Prix Jules Verne », qui vient de se créer et qui sera décerné pour la première fois cette année, nous prient d'insérer, à l'intention des auteurs qui désireraient y concourir, le règlement complet de ce prix.

En voici les différents articles :

Article premier. — Le « Prix Jules Verne » est destiné à couronner chaque année le meilleur roman de science-fiction inédit, œuvre d'un jeune écrivain français.

Il sera tenu compte par le jury, non seulement des qualités littéraires, de l'invention romanesque et de l'ingéniosité de l'intrigue, mais encore de la plausibilité et de l'originalité des détails scientifiques.

Art. 2. — Le montant du prix est de 100 000 francs, payables à l'auteur le jour de la proclamation du résultat. En outre le manuscrit désigné sera publié par les soins de la collection « le Rayon Fantastique » suivant le contrat habituel de cette collection.

Art. 3. — Le jury du « Prix Jules Verne » sera composé de personnalités de la science et des lettres, de membres de la presse, de la radio et des directeurs de la collection « Le Rayon Fantastique ». En cas de partage égal des voix, celle du Président sera prépondérante.

Le jury du prix 1958 est dès maintenant composé de :

MM. Jean Rostand ;
André Maurois ;
Général L. M. Chassin ;
Robert Kanters ;
Jean Luc ;
Maurice Renault ;

Mme France Roche ;
MM. P. A. Gruénais ;
Jacques Bergier ;
S. Spriel/Pilotin ;
G. H. Gallet.

Art. 4. — Les manuscrits devront être déposés avant le 31 décembre de l'année précédente (exceptionnellement **avant le 15 mars** pour l'année 1958), au **secrétariat du « Prix Jules Verne », 79, boulevard Saint-Germain, Paris-6e. Il en** sera donné récépissé. Ils ne devront porter aucun nom d'auteur, mais, sur la couverture, une devise, qui sera répétée sur l'enveloppe d'un pli fermé contenant à l'intérieur le nom de l'auteur et son adresse exacte, ainsi que le titre de l'ouvrage. Ces enveloppes ne seront ouvertes qu'après décision du jury. Au cas où les manuscrits ne pourraient être déposés au secrétariat du prix, les candidats pourront les envoyer par paquet recommandé, cet envoi ne portant pas le nom de l'auteur.

Les manuscrits non retenus par le jury pourront être retirés au secrétariat du Prix, à partir du 1er juin de chaque année.

La Société décline toute responsabilité en cas d'avarie ou de destruction des manuscrits survenant par suite d'une cause indépendante de sa volonté.

Elle décline également toute responsabilité en cas de perte par les services postaux ainsi que pour les manuscrits qui n'auraient pas été retirés avant le 15 juin de chaque année.

Art. 5. — La proclamation du nom du lauréat sera faite au cours d'une réunion du jury qui aura lieu dans la première quinzaine de mai.

Art. 6. — Le dépôt d'un ou de plusieurs manuscrits à l'adresse du secrétariat indiqué ci-avant implique l'adhésion au présent réglement.

***

Le secrétariat reste à la disposition des candidats pour tous renseignements complémentaires dont ils pourraient avoir besoin.

L'écran à quatre dimensions

FILMS MINEURS

par F. HODA

Je consacrerai aujourd'hui ma chronique à deux petits films décevants, l'un japonais, « *Le retour de Godzilla* », l'autre américain, « *A des millions de kilomètres de la terre* ».

« *Le retour de Godzilla* » ne diffère guère de son prédécesseur. C'est la même histoire. Mais dans cette seconde mouture, les producteurs ayant compris que le marché américain pouvait consommer les films du genre, calquent leur scénario sur les canevas mis au point à Hollywood. On se souvient de « *Godzilla* ». Il fut projeté aux Etats-Unis après quelques modifications. Le nouveau passera tel quel. « *Godzilla* » s'en prend aux bateaux d'une compagnie de pêche et à un autre monstre préhistorique sorti des profondeurs de l'océan Pacifique : Angilas. L'armée appelée à la rescousse est impuissante à débarrasser le Japon de ces deux monstres. Godzilla tue Angilas et les japonais tuent Godzilla en provoquant une avalanche de glace dans l'île montagneuse où il s'est réfugié. Là-dessus on nous remontre quelques minutes de l'ancien Godzilla et on corse la situation en faisant évader des prisonniers dont le camion percute dans les réservoirs à essence, provoquant un incendie monstre, lequel incendie ramène Godzilla sur terre. Une histoire d'amour conventionnelle entre la fille du directeur des pêcheries et un aviateur sert de fil conducteur. Les truquages comme d'habitude sont soignés, mais parfois très visibles. Les acteurs se débrouillent comme ils peuvent et le metteur en scène fait tout pour nous angoisser. Bien qu'il soit à peu près mon homonyme, je n'ai guère éprouvé de sympathie pour le réalisateur. Il faut cependant convenir que son travail n'est pas plus mauvais que celui de ses confrères des autres pays qui ont abordé les monstres préhistoriques.

Quant au film américain, il indispose dès le départ à cause de l'escroquerie dans le titre. Non seulement nous ne sommes pas à des millions de kilomètres de la terre, mais de plus l'action se passe en Italie avec une photographie médiocre qui n'inciterait guère à visiter ce pays. De retour de Vénus une fusée américaine s'abat dans la mer près d'un village sicilien. Le capitaine Calder est le seul rescapé. Un gosse qui jouait sur la plage trouve une caisse dans laquelle est enfermée une masse gélatineuse qu'un savant, le Dr Leonardo lui achète. La masse se transforme en un petit animal qui ne cesse de grandir pour atteindre aux dernières images du film des proportions monstrueuses. Le docteur accompagné de sa fille Marisa essaie d'emmener l'animal à Rome. Mais le capitaine Calder, rétabli, recherche le monstre qu'il avait ramené de Vénus. L'animal qui tient à la fois du kangourou et des monstres préhistoriques, s'échappe et les militaires américains aidés par la police lui donnent la chasse. Affamé, il cherche à se nourrir. On apprend alors qu'il ne mange que du soufre. Finalement quand il a plusieurs mètres de hauteur, il est capturé, endormi et enfermé dans le jardin zoologique de Rome. Il s'échappe à nouveau, semant la panique dans les rues de la Ville Eternelle. Il se réfugie au Colisée où il est finalement tué. Voilà. J'oubliais : le capitaine Calder épousera Marisa.

La réalisation pourtant signée par Nathan Juran reste décevante. Pas un instant le monstre ne fait peur. Comme d'habitude, la peur naît à quelques endroits par l'utilisation des ficelles habituelles du film policier. Dans la dernière séquence, un des savants qui assistent à la mort du monstre s'écrie : le progrès s'accompagne toujours de catastrophes. On ne sait pourquoi. Sans doute un dialoguiste distrait a-t-il ajouté cette phrase du répertoire des films de science-fiction pour faire bien.

Que dire de plus? Ces deux bandes

ne méritent guère qu'on s'y attarde. Attendons patiemment les nouveaux films du genre qu'on nous annonce.

LE RETOUR DE GODZILLA (*Gojira no gyakushu*).

Réalisation : Motoyoshi Oda. Images : Seiichi Endo. Scénario : S. Kayama, T. Murata et S. Hidaka. Interprètes : Hiroshi Koizumi, Yukio Kasama, Setsuko Wakayama... etc. Production : Toho, Japon 1957. Distribution : Films du Verseau.

A DES MILLIONS DE KILOMÈTRES DE LA TERRE (20 *million miles to Earth*).

Réalisation : Nathan Juran. Images : I. Lippman, C. Ventimiglia. Scénario : B. Williams et C. Knopf. Interprétation : Joan Taylor, William Hopper, Frank Puglia, John Zaremba... etc. Production : Columbia, 1957.



COURRIER DES LECTEURS

Faut-il brûler Dorémieux... ou Marianne Andrau ?

La critique violente d'Alain Dorémieux sur le dernier livre de Marianne Andrau (Voir « Fiction » *n°* 50) *n'a pas manqué de susciter des réactions. Réactions exprimant d'ailleurs des vues parfaitement divergentes... Nous reproduisons ci-dessous deux des lettres les plus significatives qui nous sont parvenues. Elles illustrent deux tendances extrêmes, au point qu'on peut dire que l'une et l'autre s'annulent réciproquement! Il reste aux personnes désireuses de se faire une opinion à lire par elles-mêmes Marianne Andrau.*

•

M. Pierre VOTT (*Afrique du Nord*),

Fidèle lecteur de « *Fiction* » depuis sa naissance, je ne peux m'empêcher d'éprouver certains regrets lorsque je vois des erreurs être imprimées dans cette revue que j'estime profondément.

Il y avait déjà longtemps que le ton d'un de vos critiques, je veux parler de M. Dorémieux, m'exaspérait au plus haut point ; je crois qu'avec votre dernier numéro, la mesure est comble.

J'imagine d'ailleurs que ma lettre ne sera pas la seule que vous recevrez à ce sujet, car tous ceux qui ont lu Marianne Audrau auront à cœur de la défendre contre les outrances et la grossièreté de ce monsieur. Je ne veux pas « décortiquer » sa critique comme il a « décortiqué » le dernier roman de l'auteur, cependant je peux lui affirmer que s'il est resté insensible aux sortilèges de « *D. C.* », son insensibilité touche au pathologique.

On ne lit pas un livre comme une corvée, on n'écrit pas une critique lorsque le foie vous chatouille un peu trop. Le livre « *D. C.* », sans être un chef-d'œuvre, est une œuvre que j'estime remarquable, dont le mouvement et les images n'appartiennent qu'à l'auteur. Quant à dire qu'elle écrit mal, c'est une question qui me paraît loin d'être tranchée.

Je crois qu'avec cette critique, M. Dorémieux a réussi ce coup de maître de réunir l'unanimité du mécontentement des lecteurs de votre journal, et j'estime que ses critiques doivent à l'avenir comporter plus de mesure.

•

M. Pierre BRUGIER, Saint-Leu-la-Forêt (*S.-et-O.*)

Bravo pour la critique de M. Dorémieux sur Marianne Andrau! Je commençais à croire, justement, que les critiques de « *Fiction* » s'en laissaient imposer, tout comme un vulgaire Robert Kemp ou Jean Blanzat, par tous les Dante de pacotille.

S'il y a pourtant un genre qui ne souffre pas « *différents tempéraments* », c'est bien le Fantastique. Il n'y a qu'une ligne d'auteurs fantastiques, celle qui va à la réussite totale. Le reste est illisible, à la différence du roman normal, où l'on peut toujours trouver quelque chose : sincérité, expérience, naïveté même.

Dans le fantastique, la clémence est à proscrire totalement. C'est pourquoi je suis rarement d'accord avec les critiques de « *Fiction* ».

Et quand cessera-t-on de s'en laisser mettre plein la vue par le côté « humain » de certains auteurs de fantastique ou de S. F., qui n'est là que pour masquer le manque d'imagination? Nous n'avons que faire des réactions « humaines » devant les mondes imaginaires. Si je veux de l'humanité, je vais la chercher dans des milliers de romans réalistes ou psychologiques, ou folkloriques, dont les plus modestes d'ailleurs ne sont pas les plus mauvais.

⁂

A bas Poul Anderson !

Voici maintenant un autre son de cloche. Un auteur que nous avons à « Fiction » *l'habitude d'estimer est mis en accusation — et ce n'est pas la première fois depuis ces derniers temps — par des lecteurs. Il nous semble que notre meilleure réponse sera la publication des deux dernières histoires de Poul Anderson,* « Le bout de la route » *le mois dernier et* « Un travail de Romain! » *ce mois-ci, car l'auteur à notre avis s'y renouvelle*

fort heureusement. Enfin, nous invitons les détracteurs de Poul Anderson à se reporter, dans ce même numéro, à la critique d'Alain Dorémieux sur son roman « Barrière mentale » *: Dorémieux nous paraît faire le point de façon assez juste sur les qualités et les défauts de cet écrivain, et nous nous rangeons à son opinion.*

•

Mme DEMONCEAU (*Bruxelles*).

Permettez-moi de vous exprimer ici l'opinion d'un petit cercle d'amis belges, fervents lecteurs de « *Fiction* ». De grâce, assez de Poul Anderson, nous en avons une indigestion! Passe encore pour ses premières nouvelles parues : « *Les parias* », « *La Patrouille du Temps* » ou « *Le voyage prématuré* », encore que je vous avoue avoir eu de la peine à lire jusqu'au bout les vingt-cinq pages de « *Les jeux sont faits* ». Mais sans blague, « *Superstition* » et « *Loup y es-tu ?* » sont difficiles à ingurgiter. Quant à « *Gangsters légaux* », il semble qu'il s'agisse là d'une petite nouvelle policière plus à sa place dans une quelconque publication très « populaire » que dans « *Fiction* » (malgré les quelques ajouts et changements laborieusement intégrés dans cette banale histoire de kidnapping pour lui donner un semblant d'originalité). Que cet écrivain soit fort prisé aux U.S.A. est très possible, mais ce n'est pas suffisant pour nous en gratifier dans chaque numéro de « *Fiction* »! Surtout que les nouvelles sont souvent bien longues et prennent ainsi la place qui pourrait être occupée par des écrivains peut-être moins célèbres mais plus talentueux. Et du talent, il n'en manque pas à « *Fiction* », aussi bien parmi les anciens collaborateurs aux noms connus que parmi les nouveaux reçus dans vos colonnes. Presque tous ceux-ci sont bien dans l'atmosphère cherchée par vos lecteurs... étrangeté, fantasmagorie ou science-fiction, sans oublier le grain d'humour nécessaire (et de cet humour, Poul Anderson est totalement dépourvu).



■ ***Une bonne nouvelle pour les amateurs d'énigmes et de fantastique.***

Le Festival international 1958 de la Magie et du Fantastique aura lieu en mars prochain dans quelques grandes villes du Centre et du Sud-Ouest en place de Paris.

Cette décision qui a été prise dans un but de propagande décentralisée par l'organisateur des Festivals annuels, M. Sanlaville, maître-magicien de l'Ordre des Illusionnistes et « impresario de l'Etrange », portera sur les villes de Nevers, Bourges, Châteauroux, Poitiers, Limoges, Périgueux, Angoulême, La Rochelle, Bordeaux, Agen, Bayonne, Pau, Tarbes, Toulouse, Perpignan, etc.

Au programme : Septembre and Parner, 1er prix du Congrès de New York 1957 d'Illusionnisme, production d'une série de colombes, etc. — Troupe allemande Sambalo dans une féerie fantastique s'apparentant aux « maisons hantées » et à certains truquages de cinéma où les personnages perdent leurs jambes ou leur tête pour les retrouver et où ils deviennent transparents pour disparaître finalement. — Willton, manipulateur de pure dextérité avec cigarettes et autres objets et qui joint à ses talents celui de « pickpocket ». — Magdola, la célèbre voyante télépathique qui répond aux pensées des spectateurs. — Laquier, magicien burlesque, 1er prix international du Congrès de Genève. — Le fakir Yvon-Yva, champion du monde de ses confrères. — L'hypnotiseur Bianka. — Carolus, 1er prix d'ombromanie, etc.

Dépôt légal : 1er *trimestre* 1958. — *Le Gérant :* M. RENAULT.
Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.

TARIF DES ABONNEMENTS A « FICTION »

	POSTE ORDINAIRE		POSTE AVION	
	A SIMPLE FRANCS	B RECOMMANDÉ FRANCS	C SIMPLE FRANCS	D RECOMMANDÉ FRANCS
CATÉGORIE N° 1. - FRANCE ET UNION FRANÇAISE				
6 mois.......	760	1030	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an	1480	2020		
CATÉGORIE N° 2. - ÉTRANGER				
6 mois.......	960	1230	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an	1850	2380		

(Pour tout changement d'adresse, prière de joindre une bande et 30 francs en timbres pour la Métropole ou en coupons-réponses internationaux pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Étranger.)

TARIF DES NUMÉROS ANTÉRIEURS

NOTA. — Les numéros 1, 2 et 3 sont épuisés.

	CATÉGORIE 1	CATÉGORIE 2
N° 1 à N° 50 inclus.	120	145
à partir du N° 51	140	165

Supplément pour envoi recommandé *(par paquet de 1 à 5 numéros)* **:**
France et Union Française : **45** F — *Étranger (tous pays)* : **45** F

TARIF DES RELIURES

Reliures pouvant contenir 1 semestre complet. Prix : 325 F (10 % remise aux abonnés). Dans votre commande, *ne manquez pas de spécifier* le type désiré et les indications d'année et de semestre.
Type A - large - Pour les n°s 1 à 7 inclus et tous les numéros à partir du n° 38.
Type B - étroit - Pour les n°s 8 à 37 inclus.

ajouter les frais de port et de recom.	France et U.F.	Étranger
1 rel.	**95** F	**75** F
2 rel.	**115** F	**105** F
3 rel.	**150** F	**130** F

BON DE COMMANDE (F.)

1 abonnement de 6 - 12 mois - catégories 1 - 2 ;

Expédition A - B - C - D (à servir à partir du n° ....) ....
(Rayer les mentions inutiles.)

.... Reliures à .... F = ... plus frais de port ....

.... Nos antérieurs à ....F = ... plus frais de port ....

Nos .... TOTAL ....

Règlement : Mandat, Chèque bancaire ou C. C. P. Paris 1848-38 (1).
Aucun envoi contre remboursement.

(1) Rayer les mentions inutiles. Date ....

En lettres majuscules, S.V.P.

NOM ....

ADRESSE ....

.... *PROFESSION (2)* ....

(2) Indication facultative, mais utile pour nos statistiques.

F.

BUREAUX D'ABONNEMENT A L'ÉTRANGER :

En BELGIQUE : Agence Franco-belge de Presse, 57, av. des Citrinelles, Bruxelles, Auderghem. C. C. P. Bruxelles 612-51.

En SUISSE : M. VUILLEUMIER, 6, rue Micheli-du-Crest, Genève. C. C. P. Genève 1.6112.

AFFRANCHIR
ICI

"FICTION"

96, rue de la Victoire

(PARIS-9e)

à plier suivant le pointillé